

Couverture : G. Denamps

LES FANTÔMES DE FONTENAY

ou
l'intrigant amoureux

– Gérard Denamps –

Dépôt SACD : 000851789
novembre 2025

Avertissement

Quelques-uns des personnages de ce récit existant réellement, je tiens à préciser qu'ils ne sont nullement responsables des propos que je leur fais tenir et que j'assume pleinement en être l'auteur.

Quant aux personnages fictifs, toute ressemblance avec des personnes existantes serait purement fortuite.

II

A l'âge où ses petits camarades avaient une vision très prometteuse de leur avenir – qui star de cinéma, qui pilote de chasse, qui astronaute, qui footballeur – Théo Picotin avait une idée très précise et bien plus modeste de ce qu'il deviendrait plus tard : gardien de cimetièrè !

Depuis toujours il était intrigué par ces petites demeures toutes plates où l'on ne pouvait habiter qu'allongé, avec leurs jolies décorations, leurs superbes croix sculptées, statuettes, portraits, plaques soigneusement calligraphiées et bacs de fleurs aux couleurs chatoyantes. Les cimetières étaient pour lui des petites villes féériques où il devait faire bon s'éterniser.

Il s'était imaginé dans un premier temps que ces drôles de maisonnettes étaient les logis de lilliputiens, mais lorsque son père lui avait expliqué que leurs locataires n'étaient en fait que des humains décédés qui reposaient là en position horizontale, il s'était alors mis en tête de "devenir décédé" le plus rapidement possible afin de pouvoir à son tour jouir d'un tel privilège. Fort heureusement ses morbides projets s'étaient vite estompés, mais son attirance pour les sépultures était demeurée intacte au fil des ans.

Et puis vers sa douzième année il connut sa première désillusion. Il s'aperçut que le métier de

gardien de cimetièrre était bien moins féérique que ce qu'il s'imaginait : la charge consistait à rester enfermè dans sa loge et à se battre avec un rebutant travail administratif qui ne faisait guère rêver. Ce n'était pas le valeureux gardien qui fleurissait les tombes ni les creusait ni les gravait ni les décorait. Et c'était encore moins lui qui présidait aux cérémonials d'enterrements. Quelle frustration !

Le garçonnet meurtri fit une petite dépression, redoubla une année scolaire qui s'avéra désastreuse à mesure qu'il abandonnait ses rêves, et passa désormais ses mercredis après-midi à errer parmi les tombes au lieu de jouer au foot avec ses copains. Était-ce pour cette raison qu'il avait cessé de grandir ? Pour ne pas devenir l'adulte qu'il ne pourrait jamais être ? Bien sûr il n'était pas un nabot, loin de là, mais son mètre soixante-huit l'enfonçait désormais dans une discrétion qu'il appelait de tous ses vœux.

Son rêve de gardiennage envolé, il aurait pu changer sa croix d'épaule et devenir marbrier, graveur, fabricant d'objets funéraires, ordonnateur de pompes funèbres ou même fossoyeur, pourquoi pas, mais il avait tout balayé d'un revers de main en choisissant de devenir simple mitron. Quoi ! Préférer le four d'une boulangerie à l'air pur des cimetières ? Oui, le choix peut paraître insensé mais Théo avait deux bonnes raisons pour se tourner vers la confection de viennoiseries : sa gourmandise naturelle et les horaires décalés ! En effet, commencer dès potron-minet et finir à l'heure où les autres sortent tout juste de table lui offraient des après-midis de liberté qu'il pouvait consacrer à

tous les cimetières qu'il voulait. Ainsi, ni le Père Lachaise, ni Montparnasse, ni aucune des grandes nécropoles parisiennes n'eurent bientôt plus de secrets pour lui. Il aurait presque pu en devenir guide ou historien.

Mais le lieu qu'il préférait entre tous était son petit cimetière de Fontenay-aux-Roses, sa ville d'adoption. Véritable îlot de verdure niché au cœur d'une commune de plus en plus bétonnée, l'endroit tenait moins de l'austère place funéraire que du petit parc d'agrément où il faisait bon flâner. Et le périmètre que Théo chérissait par dessus tout était la partie haute, la plus ancienne, avec ses vieilles tombes, ses pierres usées envahies d'herbes folles, ses croix de guingois et ses inscriptions effacées par le temps. Un vrai décor de film d'épouvante ! Sans omettre, bien sûr, les chapelles funéraires, ces édifices étroits, vestiges d'un autre temps, n'offrant qu'un mini-autel pour permettre à la famille de pleurer les morts qui reposaient juste au dessous. Fontenay comptait une petite dizaine de ces petits oratoires, la plupart à l'abandon, vitraux volatilisés et intérieurs profondément dégradés, mais Théo les trouvait précisément attirants de par leur tristesse et leur vétusté. Il se demandait d'ailleurs pourquoi la ville ne les entretenait pas mieux car, au-delà du symbole mortuaire, ces édifices ne pouvaient-ils être considérés comme de solides témoignages historiques ? Il se promit d'en faire un jour la remarque aux gestionnaires des lieux.

Cette partie haute était accessible depuis la rue des Pierrelais. Là, une petite grille jouxtait le grand

pavillon de meulière où résidait l'ancienne gardienne. Oui, cette dame avait vécu au milieu des tombes, son logement faisant office de loge – ou inversement – ce qui lui avait épargné des centaines d'heures de transports ou d'embouteillages quotidiens pour se rendre à pied d'œuvre.

En revanche, la partie basse, plus récente et plus moderne avec ses sépultures impeccablement lisses et bien fleuries, était bien moins attirante.

Une grande loge moderne y avait été récemment implantée, sur l'avenue Jeanne-et-Maurice-Dolivet, permettant de contrôler l'entrée principale. C'est de là que, au travers de ses larges baies vitrées, Cyril le gardien veillait à ce que ses pensionnaires reposent en paix et ne s'amuse pas à agiter leurs linceuls en hululant pour effrayer les petits enfants...

Pour en revenir à notre pauvre Théo, son rêve professionnel brisé n'aura pas été son unique déception. Une autre désillusion tout aussi cruelle l'avait assailli quelques années plus tard, le laissant meurtri et cabossé dans le fossé du chemin de l'amour.

Il s'était en effet entiché d'une jeune fleuriste des environs, une brunette prénommée Claire, aussi fine et élancée que les tiges des fleurs qu'elle vendait. Il avait repéré la demoiselle alors qu'elle venait garnir des sépultures pour le compte de quelques clients éloignés. Or une telle complicité dans l'amour des pierres tombales ne pouvait que créer d'indéfectibles liens ! Il le sentait, la fleuriste et lui, unis par la même passion funéraire, allaient s'entendre à merveille. Alors des mois durant il

s'était appliqué à la croiser – comme par hasard – dans les allées du cimetière, sauf que, connaissant parfaitement les horaires et les emplacements dont la demoiselle avait la charge, Théo n'avait jamais eu besoin d'aucun hasard providentiel pour la rencontrer.

Ou alors il rôdait près de sa boutique, "*Les Roses de Fontenay*", adressant à l'âme sœur des petits signes amicaux auxquels elle répondait volontiers. Parfois même il poussait la porte vitrée sous prétexte d'acheter quelque bouquet et il se lançait alors dans d'infinis bavardages afin d'en apprendre le plus possible sur l'élue de son cœur et tenter de se montrer lui-même tout aussi séduisant. Comble de la galanterie, il lui apportait même de temps en temps un petit sac de croissants ou autres viennoiseries de sa confection. Quant aux fleurs qu'il lui achetait, il les déposait ensuite sur quelque pierre tombale au petit bonheur la chance, espérant que son geste ferait au moins plaisir aux pensionnaires qui se prélassaient juste au dessous.

Un jour même, la jeune fille lui avait confié tenir un cahier dans lequel elle consignait certaines de ses réflexions floristiques. Il ne s'agissait pas de poésies, bien sûr, mais de notes purement anatomiques, sorte de journal intime rempli non pas d'états d'âmes mais d'étamines... Se sentant soudain pousser une vocation de botaniste, Théo avait timidement demandé à voir l'ouvrage. Et lorsque le lendemain elle le lui avait remis sans la moindre réticence, il avait cru devenir fou de bonheur. Par ce simple geste, elle venait de lui prouver qu'elle lui accordait sa confiance au point de lui dévoiler l'in-

timité de ses pensées florales. Mais en était-elle seulement consciente ?

Il avait conservé le cahier plus de quinze jours, tournant les pages avec le plus grand soin et ne se lassant pas d'admirer la fine écriture de l'être adulé. Il tentait, par une sorte de graphologie improvisée, d'en deviner les intentions cachées. Pourquoi cette courbe esquissée, pourquoi cette pétale inachevée, pourquoi ce trait un peu trop appuyé ?

Ayant même remarqué qu'à la deuxième page, probablement pour introduire quelque explication, le texte débutait par "théoriquement" et que le mot "théorie" figurait également en plusieurs autres endroits, Théo en avait immédiatement conclu que son prénom apparaissait partout en filigrane, ce qui était pour lui un signe évident.

En fait, la jeune fille lui eût dédié des poèmes ou des billets doux qu'il n'en aurait pas été plus comblé. Seule la crainte d'abîmer le précieux document l'empêchait de le poser sur son oreiller et de s'endormir en le berçant, prélude à sa vie espérée...

Bref le ciel s'annonçait radieux et l'avenir serein. Du moins de son propre point de vue.

Serein, jusqu'au jour maudit où un insipide godelureau investit bruyamment le magasin, un sourire béat aux lèvres.

Supposant qu'il s'agissait d'un énième bellâtre venu quérir quelques roses pour faire se pâmer une bêtasse avide de romantisme, Théo s'était effacé pour lui laisser passer commande – geste qu'il accomplissait chaque fois qu'un chaland pointait le bout de son nez. Le commerce avant tout, disait-il.

Mais la belle fleuriste l'avait arrêté net en lui annonçant d'un sourire radieux : "Mon cher Théo, je vous présente Geoffroy, mon fiancé".

Fiancé ? Le ciel venait de s'écrouler sur sa tête ! Une année entière d'espoirs et d'approches inutiles, de longs mois perdus à tirer des plans sur une insaisissable comète ? Quel horrible coup du sort !

La douleur fut trop forte et, pour la combattre et étouffer son injuste chagrin, Théo se détourna de l'être aimé et préféra centrer sa peine sur ces dizaines de bouquets éparpillés aux quatre vents et toutes ces viennoiseries dont il s'était privé pour lui en faire offrande.

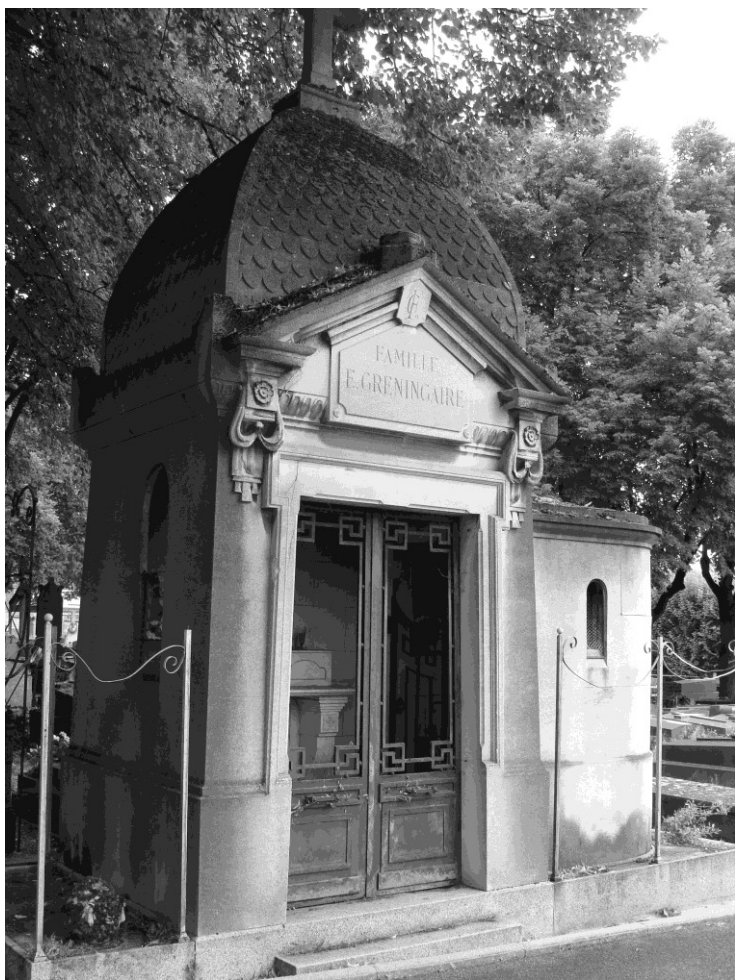
Piètre consolation...

Et le pire était qu'il connaissait vaguement ce Geoffroy de malheur : il était le fils d'un notaire de Fontenay. Bien sûr, la partie était perdue d'avance, un mitron ne peut pas rivaliser avec un rejeton notarial, faut pas rêver !

Désormais, le malheureux vaincu s'appliqua à exécuter de longs détours pour ne plus jamais passer devant la boutique abhorrée, et il s'arrangea pour ne plus jamais croiser l'infidèle dans les allées funéraires.

Il venait d'avoir 25 ans, il était désespérément seul et croyait son avenir obscurci à jamais.

Ce en quoi il se trompait lourdement...



II

Lorsqu'il traversait le cimetière, son attention était régulièrement attirée par l'une des chapelles funéraires, la plus étrange de toutes, celle dont le fronton indiquait qu'elle était dédiée à la famille Greningaire.

Intrigué, Théo avait questionné David, l'érudite archiviste de la ville, et avait ainsi appris qu'Émile Greningaire était un aquarelliste de la fin du 19^{ème} siècle, début 20^{ème}, spécialisé dans les illustrations d'affiches et de magazines. L'homme avait eu son moment de notoriété en organisant en 1900 le concours des 100 plus beaux graphismes artistiques de l'époque. Ces images avaient ensuite été publiées sous l'appellation de "Collection des Cent" et mises sur le marché par pochettes de dix cartes postales. Émile Greningaire s'était vu attribuer le titre "d'enlumineur d'ouvrages d'art" et avait pris pour devise "*Color est vita*". Ses petites cartes sont aujourd'hui très recherchées par les collectionneurs.

Bien sûr cette sépulture n'était pas la seule à s'enorgueillir d'une épitaphe notoire. Quelques autres, aux dimensions plus modestes, abritaient aussi certaines célébrités locales. Ainsi Théo aurait pu citer en vrac : René Barthélémy, pionnier de la télévision française, Bernard-Pierre Donnadiou, acteur, Marie Nodier, femme de lettres, Ferdinand Lot, historien, Andreï Siniavski, dissident sovié-

tique, René Letourneur, sculpteur, et bien d'autres encore... Sans oublier bien sûr les nombreux maires qui, après avoir servi la commune, avaient choisi d'y reposer pour l'éternité : Fournier, Doli-vet, Soubise, Blanchet, Laborde, etc...

Et puis le cimetière se targuait aussi de quelques œuvres de facture très originale. Ainsi notre jeune amateur avait été subjugué par une petite tombe en forme de gisant reposant dans un lit. La tête semblait posée sur un oreiller et la pierre sculptée donnait l'impression de draps adroitement plissés. Le travail était impressionnant d'authenticité.

Mais si Théo éprouvait un grand respect pour toutes ces sépultures artistiquement bâties ou honorées de noms illustres, aucune ne supplantait en son esprit la fameuse chapelle Greningaire. Non pas que l'auteur de la "collection des cent" le fasci-nât, mais l'étrange forme asymétrique du monu-ment l'intriguait. Celui-ci se distinguait en effet par un renflement sur le côté droit, excroissance due à un petit escalier en colimaçon qui descendait au sous-sol. Par la porte aux vitraux brisés on aperce-vait nettement sur la droite une grille close par une chaîne cadenassée et, au delà, quelques marches de pierre qui s'enfonçaient dans la pénombre. Un pas-sage pour accéder à l'intérieur d'un tombeau ! Théo n'en avait jamais vu ailleurs, du moins pas si vi-sibles... Parfois, il posait la main sur la petite poi-gnée métallique, espérant l'ouvrir, mais la serrure restait irrémédiablement bloquée. C'était logique : il n'aurait pas fallu que des vandales ou de quel-conques satanistes viennent déranger les défunts dans leur sommeil.

Mais le jeune homme était de plus en plus attiré par ce mystérieux escalier, il brûlait de pouvoir en descendre un jour les degrés et découvrir enfin ce que recelaient ses lugubres entrailles. Il avait songé à en parler à Cyril, le nounours débonnaire qui veillait sur les lieux, mais il n'avait pas osé, il avait peur de passer pour un malade morbide, un taphophile obsessionnel. C'était déjà un peu le cas, alors inutile d'en rajouter une couche, sa réputation était suffisamment entachée.

Et puis un soir, peu avant la fermeture, il vit avec surprise que la porte de la petite chapelle était légèrement entrouverte. Le gardien se serait-il livré à quelque inspection et aurait-il oublié de la refermer après lui ? C'était surprenant, une telle négligence ne lui ressemblait pas. De plus, en regardant sur la droite, Théo vit que l'accès au petit escalier était également entrouvert, chaîne pendante et cadenas défait. Quelqu'un serait-il à l'intérieur ?

Théo eut soudainement envie de profiter de l'aubaine. Il poussa alors le froid battant de métal, avança un pied hésitant mais... il se ravisa aussitôt : que se passerait-il s'il tombait nez à nez avec un visiteur malintentionné, un pilleur de tombe ou un dealer ravi d'avoir trouvé une aussi bonne cachette ? Prudent, il décida de s'en remettre au cerbère des lieux. Après tout, la chasse aux indésirables c'était son job, pas le sien.

Il descendit en courant jusqu'à la loge – puisque celle-ci se trouvait, comme on l'a dit, dans la partie basse du cimetière – il donna trois petits coups sur la grande vitre et, sans attendre de réponse, il

poussa vivement la porte.

– Bonjour, je peux vous déranger un instant ?

Le gardien leva les yeux par dessus son écran et lui fit un petit signe de tête.

– Je voulais vous signaler, annonça Théo, que les portes de la chapelle Gréningaire sont à moitié ouvertes. C'est normal ?

L'employé le regarda, indécis :

– La chapelle quoi ?

– La chapelle Gréningaire, vous savez, le gros oratoire proche de la sortie des Pierrelais, celui qui a un escalier sur le côté.

Cyril acquiesça :

– Ah oui, je vois. Eh bien non, c'est pas du tout normal. Attendez, je termine mon courrier et je monte vérifier ça.

Tandis qu'il patientait dans l'encadrement de la porte, Théo songea que, effectivement, le métier dont il rêvait était bien trop bureaucratique. Il en aurait été profondément malheureux.

Enfin le responsable se leva et enfila sa veste. Il faisait une tête de plus que son visiteur, si bien que ce dernier se sentait rassuré avec un tel garde-du-corps. Puis tous deux remontèrent l'allée qui menait à la chapelle. Durant le court trajet, Théo en profita pour poser quelques questions :

– Finalement, le gardiennage c'est beaucoup d'administratif, vous n'êtes jamais dehors.

– Ah oui vous pouvez le dire. Des courriers, des formulaires, des autorisations, des rapports, des coups de téléphone aux familles, aux pompes funèbres, sans parler des graveurs ou des fossoyeurs, ni de la mairie que j'ai constamment sur le dos...

– Donc jamais à l'extérieur ?

– Si, de temps en temps pour tondre l'herbe ou tailler quelques arbustes. Mais en gros l'essentiel de mon travail se déroule dans la loge. Remarquez, ça ne me déplaît pas, je me sens utile aux familles un peu perdues par le deuil.

– Ah oui, le contact humain... Moi dans ma boulange je n'ai de contact qu'avec la farine ! Et vous tombez parfois sur des cas un peu particuliers ?

L'ourson se gratta la tête.

– Non, pas trop, seulement des gens qui oublient les renouvellements de concession et qui me demandent où sont passés leurs aïeux. Et puis aussi ceux qui se plaignent des vols.

– Ah oui ? Il y a beaucoup de vols ? On vole quoi exactement ?

– Un peu de tout, des fleurs, des statuettes, des souvenirs. C'est une honte, ça me fout en rogne ! Mais ça va mieux depuis qu'un habitué du columbarium a exigé de la mairie qu'elle mette en place un système de vidéosurveillance. Ça lui a pris six longues années de bagarre par mails interposés mais la municipalité a fini par céder. Et puis il y a aussi l'emplacement de ma loge avec ses grandes baies vitrées qui est assez dissuasif.

Enfin ils arrivèrent devant la sépulture. Ils s'approchèrent en silence mais là, surprise ! la porte était parfaitement fermée. Cyril se pencha, tenta de faire jouer la poignée et éclata de rire :

– Vous avez fumé trop de joints ou vous avez rêvé ? Cette porte est parfaitement verrouillée. C'était une blague pour me faire prendre l'air ?

Théo ne savait pas quoi répondre. D'un coup

d'œil de côté il vit que la petite grille devant les escaliers était également close, enchaînée et dûment cadenassée. C'était incompréhensible !

– Je... je ne comprends pas, s'excusa-t-il. Pourtant il m'avait semblé que... Vous êtes sûr que personne ne vous a fauché les clés en douce ?

– Non personne ne m'a fauché les clés pour la simple raison que je ne les ai jamais eues ! Je pense que dans un passé lointain la famille les possédait, c'est sûr, mais moi je n'ai rien. Le jour où l'on voudra nettoyer cette sépulture, il faudra forcer la serrure complètement rouillée et casser le cadenas.

Théo réalisa alors que tout était en effet rouillé et que, même avec sa clé d'origine, le mécanisme ferait certainement de la résistance. Alors comment expliquer ce qu'il avait vu, de ses yeux vu, quelques minutes plus tôt ? Avait-il eu des hallucinations ?

Alors il s'excusa, confus, et s'éloigna sous le rire sarcastique du gardien qui semblait franchement s'amuser de la situation.

Le lendemain matin, le jeune homme n'était pas encore remis de ses émotions et laissa brûler toute une journée de brioches. Heureusement qu'il ne s'occupait plus du pain car le manque à gagner eût été bien plus conséquent. En effet, depuis quelques mois il était devenu "tourier", c'est-à-dire responsable de la pâte à faire les viennoiseries et autres feuilletés. Il s'essuya les mains sur son tablier et passa le restant de la matinée à se torturer les méninges, complètement indifférent aux remarques exaspérées de son patron.

En milieu d'après-midi, enfin revenu dans son minuscule deux-pièces de la rue Boucicaut, il prit sa décision : il retournerait à la chapelle funéraire et n'hésiterait pas un seul instant si l'accès était de nouveau offert. Il s'aventurerait dans le petit escalier et n'en avertirait personne, pas même le gardien !

Mais – car il y a toujours un mais – que ferait-il si, une fois arrivé au fond du tombeau, les portes se refermaient brusquement derrière lui ? Devrait-t-il passer la nuit parmi les pensionnaires du lieu ? Il n'aurait alors d'autre solution que d'user de son téléphone portable pour appeler à l'aide. Mais cette option était loin d'être satisfaisante car après une telle intrusion – qu'on pourrait sans hésitation qualifier de viol de sépulture – il se retrouverait immédiatement en hôpital psychiatrique. D'autant plus que le gardien pourrait en toute bonne foi témoigner de ses récentes "hallucinations".

C'était donc risqué. Mais en dépit de la peine encourue, le jeune homme resta ferme dans ses intentions : si elle se présentait à nouveau, une telle opportunité ne pouvait pas rester ignorée ! Cette porte à demi ouverte était un signe, une invitation, et le fait qu'elle se soit refermée à l'approche du gardien signifiait que l'invite n'était réservée qu'à lui-même et à personne d'autre. Il en était donc persuadé, toute cette histoire n'était pas un simple effet du hasard, mais au contraire l'expression d'une volonté qui le dépassait. D'ailleurs, "Théo" ne vient-il pas du grec "Théodôros" qui signifie "don de Dieu" ?

Alors, fort de cette protection divine, il vérifia

que son téléphone était bien chargé, enfila sa veste et retourna d'un pas déterminé vers le cimetière.

Il était tellement préoccupé qu'il ne vit même pas la petite fleuriste qui s'avançait vers lui, des seaux et des outils de jardinage à chaque main. Il manqua de la télescoper.

– Eh bien Théo, s'écria-t-elle en riant, on ne se voit plus guère ces temps-ci ! C'est mon fiancé qui vous a fait peur ?

Le pauvre garçon eut toutes les peines du monde à se composer une attitude désinvolte :

– Heu, non, j'étais... j'étais parti quelques jours en vacances... dans... dans ma famille.

– Ah mais je ne savais pas que vous aviez de la famille éloignée. Ils habitent loin d'ici ?

– Non non, ils sont à... à... Paris.

– Vraiment ! Donc vous passiez vos vacances à Paris ? Quelle drôle d'idée !

Théo sentait que son bobard se digérait très mal mais il parvint à se ressaisir :

– Absolument, j'aime beaucoup le 12^{ème} arrondissement où j'ai grandi, du côté de la place Daumesnil. Comme vous le savez je ne suis Fontenaisien que depuis trois ans, et retrouver de temps à autre mes anciennes marques me fait beaucoup de bien. J'y retrouve mes habitudes et quelques amitiés passées.

Là, il ne mentait plus du tout, replonger dans son ancien quartier était un vrai plaisir pour lui. Puis il marqua un temps d'arrêt, réfléchit un court instant et, prenant son courage à deux mains, il demanda :

– Vous m'avez bien dit que votre fiancé se prénomme Geoffroy, non ? Ça me dit quelque chose. N'est-ce pas le fils d'un notaire ?

– Si, tout à fait. C'est le fils de Maître Poirier, celui qui exerce avenue Lombart. Vous connaissez ?

– De nom, sans plus.

Et pour bien marquer son indifférence et s'amuser d'une situation qui en réalité l'ulcérerait au plus haut point, il lança :

– Eh bien si vous l'épousez, on pourra dire que vous êtes la Claire du notaire !

Et il éclata d'un rire bien trop sonore pour être vrai. La jeune fille quant à elle se contenta d'un indulgent sourire de politesse devant la blague éculée. Et elle s'éloigna vers la sortie en levant les yeux au ciel.

Tout ému d'avoir conversé avec sa belle infidèle, Théo en avait presque oublié le but de sa mission. Pourtant, la chapelle funéraire n'était qu'à quelques pas de lui, qui l'attendait, muette et imposante. De plus, le "candidat au viol de sépulture" devait faire vite car la journée touchait à sa fin et, dans une vingtaine de minutes, Cyril n'allait tarder à boucler les lieux. Théo chassa alors toute pensée parasite et, le cœur battant, il s'approcha du tombeau.

Comme il s'y attendait, la porte était de nouveau entrouverte. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur et vit que le cadenas de la petite grille gisait au sol et la chaînette défaite. L'invitation était on ne peut plus claire (sans mauvais jeu de mots cette fois-ci). Aussitôt il sentit une angoisse terrible lui broyer l'estomac et il perdit d'un coup toute sa détermination.

Il était maintenant moins sûr de vouloir s'aventurer plus avant.

Il hésita longuement, cherchant mille prétextes pour ne pas donner suite à ce stupide projet. De toute façon, qu'allait-t-il découvrir au bas de cet escalier ? Rien de bien fantastique... probablement quelques cercueils soigneusement empilés, beaucoup de poussière, et après ? Le jeu en valait-il la chandelle ?

Il regarda autour de lui, espérant inconsciemment que le gardien ou même un simple passant vienne traîner dans les parages et provoque ainsi, de par sa simple présence, la fermeture des accès au tombeau. Mais tout était désespérément calme, pas un chat (même noir) n'était en vue.

Théo pataugeait dans la plus parfaite indécision, se traitait mentalement de trouillard et de dégonflé et de bien d'autres qualificatifs encore, mais se félicitant l'instant d'après de respecter le repos des défunts en ne forçant pas leur demeure. Le beau prétexte ! Le respect des mort était certes une noble intention, mais si les portes s'étaient entrouvertes à son approche, n'était-ce pas là une invitation évidente à les franchir ?

Il en était là à peser le pour et le contre, se dandinant d'un pied sur l'autre, lorsque le ciel s'assombrit subitement. Il leva le nez et vit que de lourds nuages s'amoncelaient juste au dessus de lui. Pourtant la météo n'avait rien annoncé de tel, c'était étrange... Et soudain ce fut le déluge. D'abord quelques grosses gouttes éparses qui firent trembler les feuilles des arbres et des plantes puis, dans les secondes qui suivirent, une pluie battante

qui semblait choir d'une gigantesque vanne béante au cœur de la tuyauterie céleste. Le spectacle était impressionnant.

Théo n'ayant rien d'autre que sa petite veste sur le dos, il n'eut d'autre choix que de se précipiter dans la chapelle pour s'y abriter. Contre son gré, il venait de franchir le pas.

Il se mit alors à greloter, ne sachant pas très bien si c'était de froid ou d'inquiétude. Puis il regarda autour de lui et se demanda si ce minuscule oratoire pouvait être considérée comme un lieu sacré – telle une église en modèle réduit – ou comme un simple havre pour se recueillir à l'abri des regards. À tout hasard il se signa, estimant qu'il était inutile de s'attirer l'ire divine en plus de celle de ses occupants.

Un amas de feuilles mortes jonchait le sol. Il heurta même une canette de bière vide. Quel irrespect, songea-t-il. Il se promet de la jeter en sortant, à condition bien sûr qu'il sorte de là un jour tant la pluie semblait intarissable...

Plongé dans cette oisiveté forcée et las de contempler les trombes d'eau battre le sol, Théo se risqua à ouvrir tout à fait la petite grille et à s'approcher timidement de l'escalier. Comme ça, juste pour voir, rien de plus... C'était étroit, c'était lugubre mais il osa poser un orteil téméraire sur la première marche. Dire qu'en cet instant il avait le cœur battant était un euphémisme, il était en réalité au bord de la crise cardiaque tant d'excitation que d'appréhension. Puis il posa le pied sur une deuxième marche. Puis une troisième... Une épaisse poussière recouvrait la pierre, ainsi qu'un

fouillis de feuilles mortes, d'herbes folles et de brindilles éparses. La nature se réappropriait peu à peu ces lieux délaissés. C'était sans doute ce qu'il adviendrait de nos villes et de nos éphémères prétentions lorsque l'homme aura disparu de la surface terrestre.

Il prit garde de ne pas glisser. Une désagréable odeur d'humidité et de salpêtre commençait à se faire sentir. Une gigantesque toile d'araignée lui barra le chemin, l'obligeant se baisser mais il s'y colla quand même les cheveux. Enfin il franchit la dernière marche. Au même moment il se rendit compte que la pluie avait totalement cessé et il vit, par un petit vitrail en haut de l'escalier, que le soleil était revenu, plus brillant que jamais. La coïncidence était vraiment troublante...

Il se demanda alors s'il ne ferait pas mieux de rebrousser chemin et de remonter chez les vivants puisque le calme était revenu, mais il se trouvait déjà face à un antre sombre qui semblait l'inviter, presque l'hypnotiser. L'explorateur tombal était tremblant de peur mais, la curiosité étant la plus forte, il s'avança d'un pas, puis d'un autre encore...

Il dut allumer la lampe-torche de son téléphone portable pour y voir un peu plus clair et, scrutant l'espace de son faible halo lumineux, il fit surgir à droite et à gauche deux grands coffrages de bois qui, de toute évidence, contenaient les dépouilles des défunts. Il dénombra trois tiroirs de chaque côté. Le bois de l'un d'entre eux était tellement vermoulu que par un interstice on distinguait nettement un cercueil de chêne avec ses poignées et ses fioritures dorées.

Sur le coffrage de gauche avait été posé un buste blanchâtre, probablement la figure d'un des pensionnaires du lieu. Enfin, le fond de la sépulture était habillé d'un large panneau de bois verni au dessus duquel trônait une statuette de la Vierge Marie. Rien de plus.

Bien sûr, Théo s'attendait à trouver ce genre de décor – il se doutait bien qu'il n'allait pas tomber sur des revenants en train de danser la gigue ou sur une ambiance de music-hall – mais il était quand même un peu frustré. Il aurait aimé découvrir un truc bizarre, un détail qui fait froid dans le dos et qu'on se raconte ensuite de génération en génération, épouvantés le soir au coin du feu.

Avant de remonter à la surface, il balaya une dernière fois l'espace de son rayon lumineux afin de tout mémoriser. Il songea même à prendre des photos mais il n'osa pas. Question de respect, sans doute...

Et c'est à un instant qu'il perçut un petit détail : le panneau de bois, sous la Vierge, était muni d'une petite poignée ronde comme si une porte discrète s'y dissimulait. Une porte en cet endroit ? Mais pour quoi faire ? Il n'y a rien derrière ce mur, nous sommes sous terre ! S'agirait-il d'un petit coffre renfermant de précieux parchemins ? Ou bien un passage secret vers d'autres caveaux ? Alors, poussé par la curiosité, Théo s'approcha et fit pivoter la poignée. Elle s'ouvrit sans difficulté. Alors il essaya de tirer le panneau à lui. Celui-ci résista un peu, puis dévoila en un sinistre grincement... un mur de pierres ! Quoi ? Une porte secrète pour masquer un simple mur ? Mais c'est quoi cette histoire ? Un

leurre ? Un cache-misère ? L'audacieux explorateur en aurait piétiné son téléphone tant il bouillait de frustration. Il avait presque envie de se précipiter chez le gardien en lui criant : remboursez, vos attractions sont nulles !

Néanmoins, avant de refermer le grand panneau verni, il effleura machinalement les pierres froides et humides et, sans trop savoir pourquoi, il appuya dessus. Si on lui avait demandé à cet instant : pourquoi as-tu fait ce geste ? Il aurait répondu : je ne sais pas, j'ai senti que je DEVAIS le faire...

La paroi se mit alors à pivoter.

Et ce qu'il vit le laissa sans voix...



Incrédule, il contempla la scène durant de longues minutes, incapable du moindre mouvement : il était de nouveau dans le cimetière !

Il avait devant lui les tombes avoisinantes, la grande allée et, plus loin, le pavillon en meulière de l'ancienne gardienne, ainsi que la petite entrée des Pierrelais. Il ne rêvait pas, tout était bien réel. Comment était-ce possible ? Comment une porte souterraine pouvait-elle déboucher à l'air libre trois mètres plus haut ? Si seulement elle s'était ouverte sur la partie basse du cimetière, c'eut été plausible vu la différence de niveaux. Mais là, c'était incohérent, cette porte s'ouvrait pile au-dessus d'elle-même, comme mue par un monte-charge invisible...

Prudemment Théo posa un pied à l'extérieur puis, comme rien d'anormal ne se produisit, il franchit résolument l'ouverture. Aussitôt, et avant qu'il ait pu réagir, il entendit le mur se refermer sourdement derrière lui. Il se retourna : il n'y avait plus rien d'apparent, aucune trace, aucune jointure, rien, seulement les pierres lisses de l'édicule...

Il fit quelques pas et, sans savoir pourquoi, la scène le mit mal à l'aise. Pourtant il était bien au cœur de son cimetière habituel, tout semblait en ordre, mais quelque chose le dérangeait...

Soudain il comprit d'où venait le problème : les tombes avoisinantes semblaient moins usées, moins vieilles, les arbres étaient plus petits et, surtout, des lumières inhabituelles brillaient dans le pavillon désert. Et puis aussi, dans le lointain, au dessus du mur d'enceinte, des immeubles manquaient à l'appel. Théo frissonna. Que signifiait tout ceci ? Était-il victime d'une mauvaise plaisanterie ? D'une ingénieuse illusion d'optique parfaitement orchestrée ? D'un hologramme géant visant à l'effrayer ?

Il se tourna vers la gauche et vit que la station Esso qui surplombait habituellement les tombes depuis l'avenue Dolivet, était également absente.

Complètement désarmé, il s'assit sur le muret qui faisait face à la chapelle funéraire. Et ce qu'il vit alors le terrorisa plus que tout : l'édifice était maintenant bien blanc, bien net, comme neuf et, surtout, ses vitraux étaient intacts...

Impossible !

Pris d'une panique soudaine, il ne songea plus qu'à fuir cette vaste mise en scène. Il n'aurait pas dû venir troubler la quiétude des morts en s'immisçant en leur souterraine demeure, il le payait très cher maintenant ! Alors il se leva d'un bond et se précipita comme un fou vers la sortie des Pierrelais.

Il croyait en avoir fini avec cette vision cauchemardesque mais à l'extérieur ce fut pire ! Tout était méconnaissable. La rue était mal pavée, des petits pavillons et des jardinets avaient surgi ça et là, les immeubles actuels avaient disparu tandis que d'autres étaient en cours de construction. Aucune

voiture n'était en stationnement, les trottoirs étaient déserts. Il vit venir vers lui deux étranges véhicules tels qu'on en voit dans les vieux films des années 50, une Dauphine et une Aronde dont les plaques d'immatriculation, peintes à l'ancienne en blanc sur fond noir, se terminaient par 75 comme à l'époque lointaine où les Hauts-de-Seine n'existaient pas encore. Serait-il tombé en plein tournage d'un film historique ?

Le soir commençait à tomber et il remarqua que les éclairages publics n'étaient pas très performants. En revanche un détail agréable le frappa : l'odeur. L'air semblait s'être purifié, on se serait cru à la campagne. Et le silence aussi. Le ronronnement incessant de la circulation avait disparu et l'on entendait plus que de rares moteurs à essence circulant ça et là.

Descendant lentement vers le centre ville dont il apercevait nettement le clocher, il vit une jeune fille venir vers lui, un panier de victuailles à la main. Visiblement elle venait de faire ses courses. Il songea à l'accoster mais que pourrait-il bien lui dire ? Bonjour, pourriez-vous me dire où nous sommes ? Êtes-vous une vraie figurante ou seulement un hologramme ? Non, ce n'était pas la bonne méthode. En fait, la meilleure tactique serait de se faire passer pour un voyageur égaré. Oui, c'est cela, il allait demander son chemin et tenter du même coup de lier conversation.

Il s'approcha de cette jeune personne mais, au moment où il en fut assez près, celle-ci poussa un hurlement, lâcha son panier et s'enfuit en courant. Mais je n'ai même pas ouvert la bouche, s'étonna-t-

il, qu'est-ce qui lui a pris ? De plus en plus intrigué, il poursuivit son chemin, se promettant d'éviter désormais les demoiselles solitaires. Il se savait peu séduisant mais pas à ce point ! Il s'adresserait à un homme, c'était plus sûr.

Justement, il vit venir vers lui un groupe de jeunes gens en pleine discussion. Il s'en approcha mais, alors qu'il en était encore à bonne distance, l'un d'eux cria : "Laisse-nous tranquilles, Picotin ! Retourne d'où tu viens !" Et un autre lui lança une petite pierre qui le toucha au front. Heureusement le coup n'était pas très violent et Théo en fut davantage blessé moralement que physiquement.

Mais que me veulent-ils ? Que leur ai-je fait ? Et, surtout : comment connaissent-ils mon nom ?

Mais il n'eut guère le temps de chercher des réponses à toutes ses questions que déjà le groupe se rapprochait, menaçant. Et certains même brandissaient maintenant des bâtons.

Théo rebroussa chemin et se mit à courir aussi vite qu'il le put, quelques nouveaux cailloux de bienvenue pleuvant de droite et de gauche, sans jamais l'atteindre heureusement. Il prit par des ruelles qu'il ne reconnaissait même pas, traversa des vergers qui n'existaient pas une heure plus tôt, contourna un chantier et se retrouva sans l'avoir voulu sur la place de l'Église. L'édifice religieux était à peu près conforme à ce qu'il en connaissait mais en revanche la place était bien plus grande que de coutume. Le pâté de maisons de gauche – qui incluait entre autres la brasserie de *l'Odysée*, la banque et la bijouterie – s'était volatilisé. À sa place, un espace vide nanti de quelques préfabri-

qués, si bien que le parvis de l'église donnait directement sur l'avenue Dolivet. Du jamais vu ! Et au centre, au lieu des petits jets d'eau habituels, trônaient maintenant une fontaine et son charmant bassin de vieilles pierres. Théo ne cherchait même plus à comprendre le pourquoi de ce changement de décor, il était trop occupé à semer ses agresseurs.

En les entendant de nouveau vociférer – de plus en plus nombreux semblait-il – il n'eut d'autre choix que de se réfugier dans l'église. Là ils ne viendront pas me chercher, espéra-t-il, ils n'oseront pas. Effectivement, dès qu'il eut poussé le grand portail de bois puis la porte capitonnée, les cris diminuèrent et aucun poursuivant ne tenta de le rejoindre. Théo était momentanément à l'abri. Il se laissa alors tomber sur un banc de bois, essoufflé et le front en sueur. Il remarqua que sa manche droite était déchirée. Il ne savait même pas où il avait bien pu s'accrocher. Une veste toute neuve !

S'efforçant de retrouver un souffle régulier, il regarda autour de lui. Le plafond était toujours aussi bas, évoquant, avec ses dimensions carrées davantage le temple protestant que l'église catholique. Comment s'appelait-elle déjà ? Ah oui, Saint-Pierre-Saint-Paul. Deux saints pour le prix d'un, ils ne lésinaient pas à Fontenay ! Mais il aimait bien le lieu, il y était venu quelquefois pour y écouter son amie Véronique agrémente la chorale.

Puis, dans ce silence et cette pénombre qui poussent au recueillement, il tenta de faire le point : bon, même si l'explication me semble un peu folle, j'ai l'impression d'avoir basculé dans une

autre époque, un peu comme Marty dans *Retour vers le futur*. Pourtant aucun savant fou ne m'a fait monter dans sa DeLorean trafiquée, je suis seulement descendu dans les entrailles d'une petite chapelle funéraire, c'est tout. Je n'y ai vu aucune installation électronique ni aucun écran futuriste, tout y était au contraire vétuste et poussiéreux. Est-ce là la clé du mystère ? Bien sûr, dire que j'ai changé d'époque paraît surréaliste, mais je me souviens d'avoir lu quelque part qu'Einstein lui-même n'était pas hostile à ce genre de phénomène. Il avait même dit quelque chose du style : "certains trébuchent dans le temps comme d'autres ratent une marche d'escalier". Aurais-je moi aussi trébuché sur les marches du temps ? Est-ce là une explication plausible ? Dans ce cas, à quelle date ai-je atterri ? Années 50 ou 60, on dirait... Et s'il est exact que j'ai changé de siècle, pourquoi tous ces types me poursuivent-ils ? Me prennent-ils pour un extra-terrestre ? Pour un criminel ? Et surtout, pourquoi m'ont-ils appelé par mon nom ?

Théo en était là de ses interrogations insolubles lorsqu'un prêtre en soutane surgit de nulle part, s'assit près de lui, le faisant presque sursauter.

– Mon père, s'écria le fugitif enfin soulagé de pouvoir s'adresser à un être humain démuné de bâton et de pierres, je me suis abrité en votre demeure parce je ne comprends pas ce qui se passe. Des gens que je ne connais même pas m'ont couronné jusqu'ici en me jetant des cailloux. Je ne leur ai rien fait ! Et juste avant, c'est une jeune fille qui a eu peur de moi et qui s'est sauvée à toutes jambes en me voyant. Que se passe-t-il, mon père ? Pourquoi

ces gens m'en veulent-ils ?

Le prêtre le regarda fixement et se signa. Il se saisit même du petit crucifix de bois qui pendait à son cou et murmura "Vade retro", l'air apeuré.

Théo crut qu'il allait devenir fou.

– Mais pourquoi dites-vous cela mon père ? Je ne suis pas le Diable quand même, c'est insensé !

L'homme le dévisagea longuement et dit :

– Je sais parfaitement que tu n'es pas Satan, sinon tu serais déjà en train de te tordre de douleur à mes pieds pour avoir osé pénétrer en un lieu saint, mais tu t'appelles bien Picotin, n'est-ce pas, et tu sors à l'instant même du cimetière, non ?

– Oui... oui mais comment le savez-vous ?

– C'est la jeune fille que tu as effrayée qui est venue m'en avertir et demander protection. Elle en est encore sous le choc, toute tremblante au fond de la sacristie. C'est Mère Christiane qui la reconforte en ce moment-même avec de l'eau bénite et quelques prières circonstanciées.

Théo était effaré par ce qu'il entendait. Il savait que son charme auprès du sexe faible n'était pas particulièrement efficace, mais de là à les faire fuir jusqu'au fond des églises !

– Je suis sincèrement désolé de lui avoir fait peur, dit-il, je vous jure que je...

– Ne jure pas, malheureux !

– Je vous... je vous certifie que je ne voulais pas l'effrayer, ce n'était pas intentionnel... Mais, au fait, comment savez-vous que je m'appelle Picotin ?

L'ecclésiastique manipula encore un peu son crucifix en murmurant quelque chose que Théo n'entendit pas, sans doute du latin, et il répondit :

– Ne te moque pas de moi s'il te plaît, car c'est péché que de mentir à un prêtre. Je sais parfaitement que tu es Eugène Picotin, décédé en sa vingt-cinquième année et que j'ai moi-même enterré au cimetière de Fontenay-aux-Roses il y a à peine six mois ! Oserais-tu le nier ?

Pour une nouvelle, c'était une nouvelle ! Ainsi on le prenait pour un type mort il y a plus d'un demi-siècle et qui, par pure coïncidence, portait le même nom que lui. Théo fut sur le point de révéler sa véritable identité mais il réalisa aussitôt qu'il ne serait pas cru. Pouvait-il dire : écoutez, mon père, vous allez rire mais il y a confusion, moi je suis Théo Picotin, né en 2000 et je suis arrivé ici en passant par une petite chapelle funéraire ? Au mieux on allait l'enfermer chez les fous et au pire le remettre de force dans un cercueil, deux éventualités aussi déplaisantes l'une que l'autre.

Théo n'était pas un type particulièrement doué d'esprit de répartie, mais parfois le danger booste les neurones avec une efficacité remarquable. Et ce fut le cas. En une seconde chrono, ses synapses élaborèrent un stratagème de secours qui allait peut-être le tirer de cette situation épineuse. Alors il se fendit d'un rire un peu maladroit et déclara :

– Ah, mon père, il y a confusion ! Je suis bien un Picotin, mais moi c'est Théo, pas Eugène. En fait je suis le frère du défunt ! Et si l'on m'a vu sortir du cimetière, c'est tout simplement parce que j'étais venu me recueillir sur sa tombe, c'est tout.

Il se tut et observa le prêtre en se demandant si le mensonge était passé. Celui-ci le regarda attentivement puis demanda, l'œil soupçonneux :

– Et comment expliques-tu que je ne t'ai pas vu à l'enterrement de ton frère Eugène ? J'ai une excellente mémoire des visages et des âmes, tu sais...

À nouveau des neurones inventifs se mirent en branle et produisirent instantanément un nouveau "fake" – comme on dira plus tard mais pas encore à l'époque où il se trouvait :

– Eh bien c'est très simple, j'étais parti en Amérique, je voyageais. Et comme internet n'existe pas encore, je n'ai été averti que tardivement...

– Interenette ? C'est quoi ça ?

Théo se souvint que dans les années 50 ou 60 internet n'en était qu'au stade expérimental et que le procédé était totalement inconnu du grand public. Il aurait dû éviter d'employer le terme, c'était une maladresse de sa part.

– Eh bien, se rattrapa-t-il, c'est une sorte de télégraphie améliorée actuellement en étude aux États-Unis, en Californie plus précisément.

L'homme en noir réfléchit durant de longues secondes, l'air perplexe, et demanda encore :

– Et qu'est-ce qui me prouve tu me dis la vérité ? C'est facile de prétendre qu'on était à l'autre bout de la planète quand personne ne peut le vérifier ! Tu as des preuves ?

Théo paniqua un instant, mais il eut le réflexe heureux de mettre la main dans sa poche. Et il en fit surgir son téléphone portable. Bien sûr, il ne pourrait pas effectuer la moindre démonstration téléphonique, aucun réseau n'existait encore, mais l'objet était suffisamment perfectionné pour émerveiller son interlocuteur.

– Ceci, dit-il, est un bijou de technologie que j'ai

rapporté de la Silicon Valley où j'ai...

– La silicenne valet ? C'est quoi encore ?

– Silicon Valley. C'est un centre de recherche américain, mais n'en parlez pas, c'est un secret.

Intrigué, le prêtre se pencha avec prudence sur l'objet lumineux que Théo lui présentait.

– Et ça sert à quoi ?

– Eh bien, par exemple, à prendre des photos instantanées et à les conserver. Vous voulez voir ?

Et avant que l'autre ait pu réagir, il leva légèrement l'appareil et appuya sur le déclencheur. Le curé cligna des yeux, ébloui et prêt à protester, mais Théo s'empressa de lui montrer le résultat.

– C'est moi, ça ?

– Je suis désolé, mon père, la photo n'est pas très bonne parce que je l'ai prise à la va-vite, mais vous pouvez constater que je ne vous mens pas. Attendez, je vais vous montrer autre chose, vous allez être surpris.

Et du doigt il fit défiler une multitude de miniatures sur son écran tout en priant le Ciel de trouver rapidement celle qu'il cherchait. Car il était évident qu'il ne devait en aucun cas sortir des enregistrements des années 2000, le prêtre aurait cru à une supercherie. Enfin il la trouva, c'était "*Don't be cruel*", interprétée par Elvis Presley. Peut-être l'ecclésiastique ne la connaissait-il pas, mais aucune importance, l'essentiel était de l'épater. Aussitôt Théo mit le morceau en route. Dans un premier temps, l'homme ouvrit des yeux ronds comme des billes et se laissa prendre par les premières mesures rythmées. Mais il se reprit et s'écria :

– Arrête ça, mon fils, arrête immédiatement, tu

es dans la maison de Dieu quand même !

Satisfait, Théo coupa l'enregistrement et remit son téléphone dans sa poche. Il avait convaincu son interlocuteur de son voyage outre-Atlantique, c'était l'essentiel.

– Alors vous me croyez maintenant ? Et vous allez dire à ces énergumènes de me laisser en paix ?

Le prêtre se leva comme pour un prêche, passant respectueusement au vouvoiement :

– Écoutez, vous allez sortir par la sacristie pendant que je vais tenter de raisonner ces jeunes gens sur le parvis. Et je profiterai de mon sermon de dimanche prochain pour faire éclater la lumière. Il faut qu'ils sachent qu'on ne traite pas les visiteurs de la sorte, et que la brebis qui rejoint le troupeau ne doit pas être accueillie à coup de pierres.

Théo n'en demandait pas tant mais il acquiesça, satisfait d'avoir enfin pu retourner la situation à son avantage. Son protecteur le guida vers la sacristie, sur la droite, et lui désigna une petite porte. Au passage il attrapa une lourde pèlerine.

– Tenez, mettez ça et rabattez bien la capuche sur vos yeux, afin que nul ne vous reconnaisse. Vous me la rendrez à l'occasion. En attendant, ne pointez pas le bout de votre nez avant dimanche prochain, pas avant que j'aie calmé les esprits.

Puis il ajouta en hochant la tête :

– Quand même, vous ressemblez drôlement à votre frère, c'est pas étonnant que la petite ait été effrayée. Et votre toile d'araignée dans les cheveux n'arrange rien, elle vous donne l'air d'un fantôme...

Théo remercia et s'éclipsa discrètement dans la ruelle mal éclairée.

Ne sachant trop où aller, il déambula un peu au hasard, curieux de découvrir sa ville ressurgie du passé. C'était étrange. Peu de circulation, peu d'éclairage, zéro problème de stationnement, zéro feu rouge et des odeurs différentes bien plus parfumées que celles qu'il connaissait. En fait, ce n'était pas une ville mais plutôt un gros village, une agréable bourgade de province.

Son attention fut soudainement attirée par une pétarade épouvantable. Il se retourna et vit un monstre plat, aussi laid qu'un crapaud, lui foncer dessus. Il eut juste le temps de sauter en arrière. C'était une Dyna-Panhard. C'est vrai, songea-t-il, avant il n'y avait pas de limitation de décibels et encore moins de vitesse, on pouvait rouler n'importe comment. Et sans ceinture de sécurité !

Puis il estima qu'il était temps de revenir au cimetière, se demandant avec angoisse s'il allait pouvoir retourner à son époque natale puisque le mur de l'édicule s'était refermé sans laisser la moindre trace. Pourrait-il revenir par le petit escalier ?

Il se dirigea donc vers le centre ville, évitant de croiser les regards curieux, voulut s'engager dans l'avenue Jeanne-et-Maurice-Dolivet, laquelle l'aurait conduit tout droit à l'entrée principale, mais il se fourvoya et tomba sur une avenue inconnue : l'avenue de Paris. Il tenta de la situer, fit jouer sa mémoire, mais tout à coup il comprit son erreur : Maurice Dolivet n'étant pas encore décédé, il était normal qu'aucune avenue ne portât déjà son nom ! Donc Théo était bien sur la bonne route.

Arrivé devant le portail – fermé en raison de l'heure tardive – il constata bien sûr que la loge de

Cyril était inexistante. D'ailleurs Cyril lui-même était encore inexistant. Et moi aussi par la même occasion ! En fait, tous ces gens que je viens de croiser ne sont, pour moi, que des fantômes. Ils sont tous morts et pourtant je les vois et certains me jettent des pierres. Quelle expérience étrange...

Il tourna la grosse poignée du portail et constata que celle-ci n'offrait aucune résistance. C'est vrai, songea-t-il, jadis les gens s'enfermaient moins souvent à clé. Les immeubles étaient libres d'accès, sans digicodes, sans caméras de surveillance... En fait l'insécurité était bien moindre, il faut le reconnaître. Comment le 21ème siècle en est-il arrivé là ? L'humanité régresse-t-elle à ce point, s'en retourne-t-elle doucement vers le moyen-âge ? Il se demanda même si, une fois son mauvais accueil passé, il ne ferait pas mieux de rester à vivre tranquillement ici ? Qu'avait-il à perdre, vu l'état de sa médiocre existence actuelle ?

Mais, d'un autre côté, que ferait-il en cette époque où il ne connaissait personne et n'avait même pas d'identité ? Ses parents n'étaient même pas nés !

Il poussa donc le portail et découvrit avec étonnement que la partie basse du cimetière n'était encore... qu'un terrain vague dépourvu de la moindre pierre tombale. C'était logique, ses futurs locataires étaient encore bien vivants – ou pas encore nés. Alors, toujours encapuchonné, il gravit l'escalier qui menait à la partie haute et se dirigea vers la chapelle funéraire. Celle-ci était fermée, ses vitraux intacts ne permettaient pas de distinguer si une chaîne interdisait déjà l'accès au sous-sol.

Il focalisa alors son attention sur le côté gauche, celui d'où il avait émergé quelques heures plus tôt. Mais rien ! Il avait beau faire glisser ses doigts dans toutes les directions, ils ne rencontraient pas la moindre aspérité, le moindre joint, le moindre interstice, c'était incompréhensible...

Il se remit alors face à l'édicule et se saisit de la poignée pour la faire tourner, mais il n'eut pas besoin de faire le geste, la porte était déjà entrebâillée, détail qu'il n'avait pu distinguer dans l'obscurité. Alors, il poussa le battant en grand, alluma la torche de son téléphone et ce qu'il vit ne le surprit même pas : le lieu semblait rénové, le petit autel joliment décoré et les peintures murales aussi lumineuses que si elles venaient d'être peintes. Sur le côté, la grille se laissa ouvrir sans résistance et Théo commença de descendre chacune des marches sans craindre les feuilles mortes ni les toiles d'araignées qui n'existeront que dans le futur. Arrivé au bas de l'escalier, il constata que la crypte était impeccable. Les boiseries étaient d'un beau brun brillant. C'est incroyable, songea-t-il, comme les choses se dégradent vite avec le temps...

Il avança plus avant et, sous une Vierge-Marie impeccable, il vit que la petite poignée ronde l'attendait. Il s'en saisit, ouvrit le panneau et se retrouva de nouveau face au mur de pierres. Où vais-je me retrouver si je le franchis de nouveau ? Dans un passé encore plus lointain ? Sous Louis XIV ? Face à des hordes de Huns ?

Mais il n'avait plus le choix et il s'arcbuta de toutes ses forces...

IV

Quand la musique stridente de son réveil le fit sursauter à cinq heures pile comme chaque matin, sa première réaction fut : ouah, quel cauchemar !

Mais lorsqu'en se redressant sur ses oreillers il aperçut une grande pèlerine sombre posée au pied de son lit, il se leva d'un bond, incrédule. Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Il se tourna alors vers sa veste accrochée au dossier de sa chaise et constata que la manche droite était déchirée... exactement comme dans son rêve ! Mais depuis quand les cauchemars se prolongent-ils dans la réalité, se demanda-t-il à haute voix. Depuis quand ?

Puis, avec une appréhension croissante, il finit par porter la main à son front et il sentit avec stupeur la bosse que l'onirique caillou de ses oniriques agresseurs avait laissée...

Complètement abasourdi, il se laissa tomber sur le bord de son lit défait, la tête entre les mains. Puis, effrayé à l'avance de ce qu'il allait découvrir, il prit son téléphone portable, accéda à la galerie photos et... oui, l'homme en soutane noire était là qui le regardait, ébloui par le flash...

Complètement ahuri, Théo comprit que tout ceci n'avait rien d'un rêve !

Il se leva comme un automate et se livra à son

rituel matinal pour dissiper les brumes de la nuit : un café fort. Très fort. Puis, le dégustant par petites gorgées brûlantes du haut de son dixième étage dominant la ville endormie, il se remémora les derniers instants de son "cauchemar vivant".

Il s'en souvenait très bien, il s'était arcbuté sur le mur avec une angoisse indescriptible, poussant la pierre humide de toute son énergie. Mais l'effort avait été inutile, le mur s'était ouvert avec une facilité déconcertante. Et lorsqu'il avait reconnu les tombes avoisinantes, les immeubles et les arbres tels qu'il les avait toujours connus, il s'était senti incroyablement soulagé. Il avait réussi !

Mais, passé le premier moment d'enthousiasme, le doute s'était installé : qui me prouve que je suis bien revenu à mon point de départ et non pas à une date légèrement différente ? Par exemple un ou deux ans plus tôt ? Ou plus tard ?

Il avait eu alors le réflexe d'ouvrir son téléphone et avait constaté qu'il captait un réseau. Bon, c'était déjà ça. Ensuite il avait vérifié la date et avait eu la confirmation qu'aujourd'hui était bien redevenu aujourd'hui. Excellent. Alors, sans demander son reste il s'était précipité hors du tombeau de crainte que le mur se refermât brusquement devant lui.

Une fois en sûreté à l'extérieur, il avait jeté un dernier regard à la petite chapelle et avait constaté avec plaisir que les vitraux étaient de nouveau détruits et l'intérieur tout aussi dégradé. Oui, il était bien de retour dans la vie réelle ! Il n'avait pas cherché à vérifier si la porte s'ouvrait ou non, de toute façon il n'y pénétrerait jamais plus.

Puis il s'était dirigé vers chacune des sorties.

Bien sûr, vue l'heure tardive, elles étaient toutes fermées à double tour, Dolivet comme Pierrelais, il aurait dû s'en douter. Bienvenue au 21^{ème} siècle ! Alors il avait contourné la loge du gardien maintenant déserte, il était passé à l'arrière, là où ce dernier alignait ses poubelles, il les avait escaladées, enjambé le faîte du mur, puis s'était laissé tomber côté rue avec un soulagement indicible...

Il avala sa dernière goutte de café et posa sa tasse dans l'évier, réalisant qu'il n'avait plus le temps de philosopher. Le fournil l'attendait, le quotidien reprenait le dessus.

Bien sûr il arriva en retard, ce qui lui valut une nouvelle réprimande. "Et puis c'est quoi cette bosse sur ton front ?" lui avait demandé son patron. "Tu te bagarres maintenant ?" Ne pouvant expliquer que le coup provenait d'une pierre lancée contre lui il y a plus de soixante ans, notre tourier se contenta de marmonner une vague excuse à propos d'une porte de placard mal fermée.

Puis il n'eut d'autre choix que de se concentrer sur sa pâte à pétrir et, vêtu de sa veste blanche et de sa ridicule charlotte, il se mit à travailler consciencieusement ses pâtons à l'aide de son laminoir, ce qui était un excellent remède pour se purger provisoirement la cervelle.

Sitôt libéré de son labeur, peu avant 14 heures, il s'en retourna au cimetière sans même prendre le temps de déjeuner. Il avait un mystère à élucider. Il toqua à la porte de la loge enfin reconstituée et ouvrit sans attendre de réponse.

– Bonjour, lança-t-il, j'ai besoin de votre aide.

Le gardien leva les yeux :

– Si je peux vous être utile...

– Voilà, comme vous savez je m'appelle Picotin et j'ai entendu dire qu'un autre Picotin était enterré ici. Vous pouvez me donner des renseignements ?

– Ça dépend de quel genre de renseignements, selon que vous êtes de la famille ou pas. D'abord comment savez-vous que ce défunt est ici ?

– C'est... heu... eh bien c'est un vieux Fontenaisien qui me l'a dit. Cet autre Picotin aurait été inhumé à la fin des années 50 mais il ne sait plus exactement quand. Ni dans quelle travée.

Cyril pianota quelques secondes sur son clavier et annonça :

– Voilà, je l'ai, Eugène Picotin, enterré ici-même le 10 avril 1960. Si ça vous intéresse, sa tombe est dans la partie ancienne. Regardez, voici l'emplacement.

Il fit pivoter son écran et de son curseur il désigna un carré sur le plan affiché.

– Vous voyez où c'est ?

– Oui, je vois très bien. C'est bizarre que je ne l'aie jamais remarquée auparavant. Mais, bon, je ne la cherchais pas spécialement non plus...

Il remercia et se dirigea tout droit vers l'allée en question. Il était satisfait, il venait d'obtenir la date de son incursion dans le passé : puisque le prêtre avait affirmé avoir enterré le dénommé Eugène six mois auparavant, c'est donc que sa mésaventure se situait vers octobre 1960... Stupéfiant, il n'aurait jamais espéré pouvoir résoudre ce premier mystère aussi rapidement.

La sépulture était reléguée au fond du cimetière, adossée au mur d'enceinte. Elle n'était recouverte d'aucune pierre tombale, seulement repérable par un tas de terre oblong et une croix en fer forgé plantée dessus. Celle-ci était complètement rouillée, cernée d'herbes et de lierre grimpant, mais elle était pourvue d'une minuscule plaque marquée de quelques signes illisibles. Théo dut s'approcher à la limite de l'irrespect pour pouvoir enfin déchiffrer :

Eug... Pi...tin

...35 - 1960

Pas étonnant qu'il ne l'ait pas remarquée ! Un demi-siècle d'intempéries avait suffi à rayer une seconde fois ce pauvre garçon du monde des vivants...

Après s'être recueilli quelques instants sur la dépouille de cet inconnu dont il était l'homonyme et vraisemblablement le sosie (mais certainement pas le frère), Théo s'assit sur l'un des rares bancs du lieu et se mit à réfléchir. Serait-il possible que j'aie un lien de parenté éloignée avec ce type ? Même patronyme, même physionomie... Pourtant je n'en ai jamais entendu parler dans la famille.

Alors, incapable de patienter une seconde de plus, il se saisit de son portable et composa le numéro paternel. Abrégeant les banalités d'usage, il entra immédiatement dans le vif du sujet :

– Sais-tu si par hasard un de nos ancêtres serait enterré à Fontenay-aux-Roses ?

– Heu... non, pas à ma connaissance. De qui veux-tu parler ?

– Eh bien, figure-toi que "par le plus grand des hasards" je suis tombé sur la sépulture d'un dé-

nommé Eugène Picotin. Ça te dit quelque chose ?

Le père marqua un temps d'arrêt et, après un silence un peu trop long, il finit par admettre :

– En fait, oui nous avons bien eu un "Eugène" dans la famille, mais je ne savais même pas où il était enterré. Personne ne s'en est jamais beaucoup soucié d'ailleurs.

Théo était abasourdi.

– Ah bon ? Mais qui était-ce ?

– C'était... laisse-moi réfléchir... C'était le neveu... non... c'était le demi-frère de ton arrière-grand-père. Tu vois, c'est assez lointain !

– Le demi-frère de mon arrière-grand-père ? Mais alors ce serait mon arrière-grand-oncle !

– Si nous parlons de la même personne, oui.

Théo hocha la tête et demanda encore :

– Et pourquoi tout le monde s'en est désintéressé ? Il avait la peste ?

Le père soupira :

– En quelque sorte, oui. C'était un voyou de la pire espèce, de ceux qu'on appelait dans le temps les "blousons noirs". Il a été tué relativement jeune dans une rixe entre deux bandes rivales.

– Et alors ?

– Et alors cela avait été la honte pour tes arrière-grands-parents. Le nom de "Picotin" était apparu en gros titre dans les journaux de l'époque ! Les pauvres ne savaient plus où se mettre, ils avaient même envisagé de déménager à l'autre bout du pays. Quelle histoire !

– Et c'est pour ça qu'on a mis ce pauvre type aux oubliettes sous un tas de terre presque anonyme ?

– Oui, c'est pour ça. Mais rassure-toi, rien ne

prouve que nous parlions de la même personne, il y a probablement d'autres Picotin de par le monde.

– Probablement, mais j'ai quand même la forte intuition que c'est de lui qu'il s'agit.

– Ah bon ? Et qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Théo hésita.

– On m'a dit que je lui ressemblais.

– Qui "on" ?

Là, le jeune homme fut bien obligé de mentir, il ne pouvait pas avouer que l'info provenait d'un curé rencontré il y a plus d'un demi-siècle. Son paternel lui aurait raccroché au nez en se tordant de rire.

– C'est un vieux Fontenaisien, inventa-t-il, un vieux bonhomme qui l'a bien connu.

Le père sembla surpris. Puis, il finit par dire :

– Écoute, ton arrière-grand-père ne peut plus rien nous en apprendre puisqu'il n'est plus de ce monde, mais je pense que tu devrais questionner ton grand-père, je veux dire Pépé Antoine, celui qui habite en Vallée de Chevreuse. Il était le neveu d'Eugène après tout, et je pense qu'il sait encore bien des choses. En plus, tu le connais, il aime collectionner les souvenirs, les babioles, les photos, les documents familiaux. Si j'étais toi j'irais le voir, il te révélera peut-être quelque secret...

Théo remercia du conseil et raccrocha. Il était ravi, son enquête progressait bien plus vite qu'il ne l'aurait cru. Décidément, il était plus fort que Sherlock Holmes, Hercule Poirot et Colombo réunis.

L'après-midi étant à peine entamé, il décida de ne pas perdre de temps et d'aller immédiatement tirer les vers du nez de son aïeul. Celui-ci n'habitait pas très loin, trois quarts d'heure de RER suffi-

saient. Il prit simplement la précaution de lui téléphoner pour prévenir de son arrivée.

Regardant les banlieues défilier par la vitre rayée de graffitis, Théo réalisa soudain qu'en 1960 Pépé Antoine était déjà âgé de 10 ans ! C'était vraiment étrange. Que se serait-il passé s'il l'avait rencontré lors de son incursion dans cette époque ? Les deux se seraient-ils reconnus ? Ou n'auraient-ils ressenti qu'une vague attirance ? Cette situation était tellement loufoque que Théo en eut le vertige et la chassa de son esprit. Il préféra se concentrer sur la fable qu'il allait servir afin de soutirer à son aïeul un maximum de renseignements...

À peine âgé de 75 ans, Pépé Antoine était encore très actif. Il cultivait son potager, était fan de jeux télévisés et se livrait à de longues promenades en vélo dans la vallée tout entière. C'était l'endroit rêvé pour une retraite paisible, loin des grandes villes mais en même temps très proche de la capitale grâce à la ligne de Sceaux. Bref, il avait de beaux jours devant lui.

Lorsqu'il arriva à destination, Théo aperçut le retraité dans son garage en train de bichonner son nouveau joujou à fourche carbone, double dérailleur et freins à disques. Il jugea plus sage de lui parler cyclisme durant une demi-heure et de s'extasier devant son potager durant une autre demi-heure avant d'en venir à l'objet de sa visite. Comme s'il se souvenait subitement d'un détail, il lança :

– Au fait, je ne t'ai pas dit, mais je suis en train de constituer mon arbre généalogique. J'espère que

tu vas m'aider parce que c'est toi, maintenant la mémoire de la famille (une petite flatterie au passage ne coûte rien).

– Bien sûr, bien sûr. Qu'est-ce que tu veux savoir, mon grand ?

Théo avait horreur qu'on l'appelle "mon grand" comme au temps de son enfance, surnom malheureusement immérité. Mais peut-être n'était-il toujours qu'un enfant aux yeux de son aïeul ? Il soupira et répondit :

– Eh bien pour l'instant je n'en suis qu'à remplir des petites fiches sur chaque membre de la famille, qu'il soit proche ou éloigné. Ensuite je publierai le tout sur internet.

– Sur internet ? Tu crois que c'est simple ?

– Oui, je suis tombé par hasard sur un site qui m'a semblé très bien : *denamps.com*. Quand on clique sur certains noms dans l'arbre on atterrit sur une nouvelle page où figure toute la vie de l'individu avec photos et documents d'époque. J'essaierai de reproduire ce site, il est très chouette.

– Et tu ne crains pas l'usurpation d'identité ?

– Je ne donnerai que peu de détails sur les membres encore vivants (par exemple l'année de naissance sans préciser le jour) mais pour les membres décédés, cela n'aura plus d'importance. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu es partant ?

Ils quittèrent le jardin et réintégrèrent la maison silencieuse. Bien trop silencieuse depuis que grand-mère était partie voici quelques années déjà. Sans un mot, le vieil homme s'approcha d'un meuble ancien et en tira un lourd carton brun qu'il déposa sur la table du salon.

– Ça, tu vois, ce sont des vieilleries que je ne me suis jamais résigné à jeter : de vieilles photos et autres paperasseries sans intérêt. On aurait dit que je sentais que quelqu'un en aurait besoin un jour. Et ce quelqu'un c'est toi, mon grand ! conclut-il en tapotant affectueusement la nuque de son petit-fils.

– Je peux jeter un coup d'œil ? demanda le "grand", les yeux brillants d'impatience.

Pour toute réponse, Pépé Antoine ôta le couvercle un peu cabossé :

– Tiens sers-toi. En attendant je vais dans la cuisine nous préparer le thé, c'est l'heure anglaise.

Dès que l'aïeul eût tourné les talons, Théo plongea dans la boîte offerte. Un véritable trésor ! Il avait envie de la renverser carrément sur la table mais il n'osa pas, tant de précipitation aurait semblé suspecte. Alors il farfouilla et exhuma nombre de photos sépia qu'il empila de côté, trouva aussi quelques document jaunis mais rien concernant le voyou fontenaisien. Il avait presque tout vidé, il n'y avait plus qu'un vieux journal jauni qui garnissait le fond, sans plus. Tout ce cirque pour rien ! Le problème était que désormais il allait être obligé de réellement s'atteler à son arbre généalogique s'il ne voulait pas passer pour un vantard. Quel sombre prétexte il avait trouvé là !

Mais tout à coup, en se penchant sur le journal du fond, il sursauta : son propre visage s'étalait en première page. Et juste au dessous, en légende : "*Un jeune homme poignardé lors d'une rixe en région parisienne*". Et s'en suivait un article peu élogieux sur la victime. Le journaliste n'avait pas écrit "bon débarras", mais c'était tout comme...

Théo en eut le souffle coupé ! Il venait d'atteindre son but ! Et, cerise sur le gâteau, en soulevant le périodique il vit s'en échapper deux bouts de cartons : une vieille carte d'identité et un permis de conduire intact... Il regarda les clichés seulement fixés par deux œillets métalliques, et dut reconnaître que la ressemblance était frappante. Les gènes étaient bien là.

Stupéfait par tant de chance accumulée, il s'empressa de tout remettre en place et demanda :

– Je peux t'emprunter le carton ? C'est pour tout scanner et après je te le rendrai.

En effet, mieux valait prendre la totalité plutôt que d'avoir l'air de ne s'intéresser qu'à un seul élément. Son grand-père n'aurait probablement rien dit mais pour l'heure Théo voulait éviter de remuer la boue des mauvais souvenirs familiaux.

Ainsi, songea-t-il en revenant vers Fontenay, son butin sur les genoux, je comprends mieux pourquoi cette pauvre fille s'est enfuie à mon approche et pourquoi les autres me jetaient des cailloux. Non seulement ils m'avaient pris pour un revenant, mais de plus j'étais le fantôme d'un voyou notoire qui avait dû leur pourrir la vie. Leur réaction a été tout à fait légitime, j'aurais fait de même. Et c'est une chance que ce curé ait accepté de me protéger, sinon je me serais fait lyncher sur place.

À ce propos, il songeait souvent à la pèlerine roulée en boule sur son lit, culpabilisant à l'idée de ne pouvoir la rendre à son propriétaire. Que va-t-il penser de moi ? Que Théo est, somme toute, aussi malhonnête que son détesté frère ?

Il y pensait de plus en plus souvent.

Et petit à petit, l'idée fit son chemin, insidieuse, obsédante, lancinante...

Jusqu'au jour où la décision s'imposa : il allait restituer la cape ! Oh, pas un grand voyage, juste un simple aller et retour, le temps de remercier et de s'éclipser. À condition bien sûr que la magie opère de nouveau car il y avait quand même des incertitudes à ne pas négliger. Par exemple que le mur lui offre le voyage aller mais pas le retour : mécanisme bloqué, charme rompu... Théo avait conscience du risque qu'il prenait, mais l'envie d'y retourner était plus forte que tout. Tellement forte qu'on peut se demander d'ailleurs si cette histoire de pèlerine n'était pas un simple prétexte pour revivre sa drôle de mésaventure.

D'un autre côté, que perdrait-il en restant bloqué là-bas ? Rien ! Ici pas d'avenir, pas d'amis, pas de petite copine, Claire perdue à jamais... Seuls ses parents seraient sans doute peinés de son inexplicable disparition, mais il avait prévu de leur laisser une lettre prétextant un voyage solitaire à travers le monde, une retraite dans un monastère ou n'importe quelle excuse de ce style...

Il se contenta de téléphoner à son patron pour le prévenir de son absence due à gros coup de fatigue. Et vu son étrange comportement de ces derniers jours, le boulanger n'eut aucune peine à le croire.

Bref, Théo était prêt à replonger !

V

Comme précédemment, le mur pivota et se referma sans laisser la moindre trace. Et face au décor qui s'offrait à lui, Théo sut qu'il était bel et bien revenu dans le passé.

Il avait pris soin de se vêtir différemment pour éviter de subir le même accueil que la première fois. Il portait un imperméable dont il pouvait éventuellement relever le col, des lunettes noires et un chapeau légèrement incliné sur le front. Il avait l'air d'un espion sorti tout droit des romans de John Le Carré, mais peu lui importait, l'essentiel était de n'être pas reconnu.

La pèlerine roulée sous le bras, il pénétra dans la nef de Saint-Pierre-Saint-Paul. Une vague odeur d'encens refroidi flottait dans l'air. Agenouillée près d'un pilier, une femme courbée était apparemment en communication directe avec Dieu ou l'un de ses seconds. Théo ôta respectueusement son couvre-chef et mit ses lunettes dans sa poche. Ici, nul besoin de se dissimuler... à condition toutefois d'être revenu exactement à la même période. Car s'il était revenu ne serait-ce que quelques semaines plus tôt, la chanson risquait de ne pas être la même !

Ne voyant venir personne, il se risqua à frapper deux coups discrets à la porte de la sacristie. Une grande femme tout de gris vêtue parut, les sourcils relevés en signe d'interrogation.

– Bonjour, dit-il, je voudrais voir le père... heu...

Il réalisa qu'il ne connaissait même pas le nom de son bienfaiteur. Quelle belle entrée en matière ! Il avait le look d'un agent secret mais pas l'étoffe.

– Écoutez, dit-il enfin, je viens lui rendre sa pèlerine. Vous pouvez la lui remettre ?

Le regard de la femme s'éclaira.

– Ah oui, vous êtes Théo, le frère d'Eugène ! Eh bien c'est vrai que vous vous ressemblez drôlement, sur le coup j'ai cru que c'était lui qui revenait nous enquiquiner. Bougez pas j'appelle le frère Régis, il va être content de vous voir.

Frère ou père ? Théo n'y comprenait plus rien. Il se limiterait à "mon père", cela lui semblait plus respectueux.

Quand l'ecclésiastique parut, il serra Théo dans ses bras, visiblement heureux de le revoir. Ou bien était-il seulement heureux de revoir sa pèlerine ? Mais depuis combien de temps m'attend-il, se demanda Théo ? Trois jours ? Un an ? Alors il risqua :

– J'espère que je n'ai pas été trop long à revenir vers vous, mon père...

– Mais pas du tout, rétorqua le prêtre, je vous avais dit "pas avant dimanche" et nous sommes le jeudi d'après. C'est parfait.

Donc, songea Théo, non seulement je suis revenu pile à la bonne période, mais je constate en outre que les jours ici correspondent exactement à ceux du futur. La synchronisation est parfaite.

– Asseyez-vous sur ce banc, invita l'homme d'un large geste qui fit voler sa soutane. Et parlez-moi un peu de vous. Vous savez, votre démonstration de l'autre jour m'a beaucoup impressionné. J'es-

père seulement que ce petit appareil n'a rien de diabolique et qu'il respecte les préceptes chrétiens comme il se doit.

Raté, songea Théo par devers lui, conscient de tout le mal que véhiculeront les réseaux sociaux avec leur abrutissement programmé et la formidable opportunité qu'ils offriront aux salopards du monde entier.

– Non, rassurez-vous, le rassura-t-il, ce gadget n'est qu'un inoffensif instrument de loisir qui permet seulement de faire des photos ou des films, et d'écouter un peu de musique.

Qu'aurait-il pu dire d'autre ? Même s'il avait su la vérité, le prêtre n'aurait rien compris à son charabia de science-fiction et en aurait conclu que Théo n'était pas Théo mais bel et bien Eugène revenu des enfers pour posséder un tel instrument de propagation maléfique. Donc, shut up !

– Mais, dites-moi, demanda frère Régis, que faisiez-vous avant de partir en Amérique ? Vous êtes ingénieur ? Physicien ?

Théo estima qu'il était temps de mettre un peu les mensonges en sourdine et de coller au plus près de la vérité. Non pas par honnêteté morale mais par souci de simplification.

– Non mon père, rien de tout cela. Je ne suis qu'un modeste tourier et, comme je suis célibataire sans charge de famille, j'utilise mes petites économies à faire ce qui me plaît. Donc voyager.

– Tourier ? Qu'est-ce donc ?

– Eh bien, je prépare les diverses pâtes pour le pâtissier qui après moi confectionnera les viennoiseries, les tartes et les gâteaux. Mais vous savez, je

suis tout aussi capable de réaliser des pâtisseries par moi-même si besoin est...

– Ah, ah, s'écria le curé en riant, vous favorisez donc le pêché de gourmandise à ce que je vois ! Mais rassurez-vous, Dieu vous pardonnera, votre frère faisait tellement pire ! Et qu'allez-vous faire maintenant que vous avez épuisé vos économies ?

– Eh bien je dois trouver le moyen de les reconstituer ! Mais j'ignore encore comment...

En effet, Théo venait de réaliser – un peu tardivement peut-être – que les quelques euros qu'il avait en poche ne lui étaient d'aucune utilité puisqu'il était ici à l'époque des francs. Donc, séjourner plus longtemps en ce siècle lui serait impossible.

Comme frappé d'une illumination, le prêtre s'exclama :

– Écoutez, je crois savoir qu'ils recherchent quelqu'un chez Angèle Badiller. Vous savez, la boulangerie qui fait l'angle, place de la mairie. Peut-être pourriez-vous vous y présenter ?

Théo sourit. La boulangerie qui fait l'angle ? Mais c'est incroyable, c'était là qu'il travaillait déjà dans le futur ! (Prononcer cette phrase peut sembler grammaticalement incorrect, mais elle reflétait pourtant la réalité puisque le futur était son passé).

En tout cas, voir ce qu'était devenu son établissement éveillait sa curiosité. Mais, n'ayant pas d'existence légale en ce siècle, il ne pouvait s'y attarder et encore moins y trouver un emploi, aussi intéressant fut-il. Aujourd'hui son cas n'aurait rien d'exceptionnel, il serait qualifié de sans-papier et pourrait se faire embaucher sans trop de difficultés, mais à l'époque les règles étaient plus strictes.

– Le problème, prétextait-il un peu confus, c'est que je ne peux pas me permettre d'attendre la fin du mois pour toucher un salaire. Je n'ai vraiment rien. Pas un eur... euh, pas un franc.

– Mais comment subsistez-vous alors ?

– Je... je suis hébergé chez des amis... à Paris.

Le prêtre le regarda pensivement, et suggéra :

– Et pourquoi ne vendriez-vous pas votre petite lanterne magique ? J'imagine que vous pourriez en tirer un bon prix.

Théo fronça les sourcils. Lanterne magique ? Ah oui, c'est vrai qu'en y réfléchissant bien, l'antique projecteur rudimentaire constitué d'une lampe et d'une lentille était le très lointain ancêtre de son smartphone – du moins en ce qui concerne la diffusion d'images. Sur le coup l'idée lui sembla farfelue mais par simple curiosité, il demanda :

– Et combien pourrais-je en tirer, à votre avis ?

Le prêtre pencha la tête, s'efforçant de trouver une évaluation plausible, et finit par annoncer :

– Écoutez, je ne suis pas un expert, mais je dirais... peut-être ... vu le côté exceptionnel de la chose... 400 000 francs ? Qu'en pensez-vous ?

Théo était perdu. 400 000 francs ? Mais c'est énorme ! Devant l'étonnement de son visiteur, frère Régis se reprit :

– Désolé, j'ai parlé en anciens francs. Je n'arrive pas à m'habituer à ces nouveaux francs, ces "francs lourds", comme on les appelle, en circulation depuis le premier janvier dernier. Alors, au lieu de 400 000 entendez 4 000, tout simplement.

C'était déjà mieux, mais Théo ne voyait pas ce que cela représentait en euros, inflation comprise.

Il hocha la tête, dubitatif, et demanda :

– Mais comment arrivez-vous à ce résultat ?

– Eh bien partant du principe qu'un cadre supérieur touche plus de 200 mille... pardon, plus de 2 000 nouveaux francs par mois, j'imagine qu'il n'hésiterait pas à mettre le double sur la table pour repartir avec votre petite merveille.

Théo sourit :

– Je ne mets pas vos calculs en doute, mais comment connaissez-vous les salaires des cadres ?

L'autre lui retourna son sourire :

– La confession, mon fils, la confession ! Par elle on connaît tout du monde où l'on vit. Dommage qu'on soit lié au secret professionnel, sinon je pourrais écrire des tonnes de livres très instructifs.

Théo n'en douta pas une seule seconde, mais il n'écoutait déjà plus, tentant d'évaluer ce que représentaient 4 000 de ces vieux francs en futurs euros. Il fut sur le point de prendre son portable pour chercher la réponse sur internet mais il haussa les épaules. Comment faisaient donc les gens avant l'invention du net, se demanda-t-il. Comment trouvaient-ils les informations dont ils avaient besoin ? Une définition, une recette de cuisine, les horaires des trains, le trajet d'une ville à une autre, le solde de leur compte bancaire ? Mais comment faisaient-ils ? Il avait envie de poser la question mais il s'en abstint sous peine de passer pour un demeuré. Il imagina seulement que ces malheureux devaient fouiner dans des livres, dans des revues, dans des catalogues et aussi beaucoup se parler, s'écrire, se téléphoner... Mais possédaient-ils seulement le téléphone ? Il décida d'en avoir le cœur net :

– Dites-moi mon père, vous avez le téléphone ?

– Oh non, c'est bien trop onéreux. D'ailleurs assez peu de foyers en possèdent. Pourquoi ? Vous voulez téléphoner ? Le mieux est d'aller au bureau de Poste si c'est urgent. Ou dans un café. Sinon, le plus simple, c'est encore d'envoyer un courrier. Vous voulez que je vous prête un porte-plume ?

Et voilà, Théo avait sa réponse : peu ou pas de téléphonie, on s'écrivait beaucoup. Il se risqua un peu plus avant :

– Et si c'est extrêmement urgent, comment faites-vous ?

L'autre le regarda avec des yeux ronds comme s'il dialoguait avec un extra-terrestre :

– Mais enfin, comme tout le monde, on envoie un télégramme ! Vous ne savez pas ce que c'est ?

– Si, bien sûr, mais sur le coup je n'y pensais plus. Vous savez, je n'en envoie pas souvent du fond de ma boulangerie.

– Bien sûr. Mais quand vous voyagez ?

– Eh bien j'envoie des mai... enfin je veux dire des cartes postales.

Sentant qu'il allait finir par se trahir, Théo jugea plus prudent de mettre un terme à sa visite. Il avait restitué la pèlerine, il avait fait son devoir, donc il n'avait aucune raison de s'éterniser. Et même s'il pouvait revendre son petit téléphone à prix d'or, à quoi lui servirait 4 000 de ces francs démodés sitôt revenu au 21^{ème} siècle ?

Il fit donc ses adieux au brave curé.

Mais au lieu de prendre par l'avenue Jeanne-et-Maurice-Dol... pardon... par l'avenue de Paris et se diriger vers le cimetière, il bifurqua par pure curio-

sité vers le centre. Et ce qu'il vit le laissa pantois.

Sa tour de douze étages qui dominait habituellement l'angle de la rue Antoine Petit et de la rue Boucicaut s'était volatilisée ! Il s'approcha de l'emplacement de son ancien immeuble, au numéro 55, et par un portail grand ouvert il aperçut une belle bâtisse de trois étages pourvue d'une large véranda métallique. De toute évidence une propriété bourgeoise... La disparition de sa tour, du laboratoire médical, du petit salon de coiffure et de la banque lui semblait étrange, presque irréelle.

En revanche, sur l'avenue de Paris, Théo n'en crut pas ses yeux : le magasin de fleurs où officiera un jour l'élue de son cœur existait déjà et la vitrine flambant-neuve semblait le narguer. Et même le salon de coiffure adjacent était déjà présent. En revanche, les deux commerces attenants, dont un libraire, seraient un jour mangés par une agence BNP. Il est certain qu'au 21^{ème} siècle une banque sera bien plus rentable qu'un sombre bouclard dont les reliures d'encre et de papier n'intéressent plus grand monde...

VII

Le retour au 21^{ème} siècle ne posa pas plus de problèmes que d'ouvrir une porte pour passer au salon. C'était vraiment trop simple : zéro désagrément, zéro vertiges, zéro sensation. Néanmoins, au dernier moment, Théo avait senti une petite pointe d'inquiétude lui serrer le cœur. Le miracle allait-il se reproduire ? Il aurait bien aimé en comprendre la raison – ne serait-ce que pour anticiper tout dysfonctionnement éventuel – mais la chose était pour l'instant impossible même si Einstein en personne admettait l'existence des glissements temporels. Pour l'heure, Théo ne pouvait donc que s'en remettre à sa bonne étoile et se contenter de pousser la muraille sous l'œil bienveillant de Marie.

C'est donc avec un soupir de soulagement qu'il s'était retrouvé dans son décor habituel, cerné par les immeubles, le béton, les mauvaises odeurs, et tous ces bruits familiers qui hier l'insupportaient mais aujourd'hui le rassuraient : la sirène trois tons d'une ambulance coupant la jungle motorisée, le hululement de fête foraine d'un véhicule de police affolé, et tout là-haut un avion de ligne diffusant son grondement habituel... Ouf, Théo était bel et bien de retour au port !

La première chose qu'il fit en retrouvant son pe-

tit studio heureusement réapparu en lieu et place de la belle demeure bourgeoise avec véranda, fut de se précipiter sur le Net. Là, il vit que son ami le curé ne lui avait pas raconté d'histoires, même si ses évaluations étaient un peu approximatives. Théo avait trouvé un convertisseur indexé sur l'inflation et avait constaté que 4 000 francs de 1960 atteignaient presque 8 000 de nos euros actuels. Pratiquement le double !

Mais tout ceci n'était, bien sûr, que pure rêverie car même s'il réalisait l'opération – non pas en cédant son propre portable mais quelque vieux modèle acheté à bas prix – à quoi lui serviraient tous ces francs périmés ? Il n'existait malheureusement aucun bureau de change entre les deux siècles, la frontière était hermétiquement close...

Pourtant l'idée faisait doucement son chemin. Elle était certes bien tentante mais une petite question d'éthique se posait : acheter un objet et le revendre vingt fois son prix alors qu'il sera privé de ses fonctions premières (c'est-à-dire de la téléphonie et de l'accès internet, inexistantes là-bas), une telle transaction pouvait-il être considéré comme malhonnête ?

Dans un sens, oui, si l'on considère sa marge abusive et les fonctionnalités manquantes.

Mais dans un autre sens, non, si l'on estime que l'objet représente quand même une avancée technologique considérable pour l'époque (photos instantanées, musiques, vidéos, sans oublier la calculatrice et les jeux intégrés). Les amateurs se précipiteront et les prix grimperont d'eux-mêmes sans

que l'importateur Théo ait à négocier quoi que ce soit. C'était la loi de l'offre et de la demande qui ferait le sale boulot, pas lui. D'ailleurs n'était-ce pas le prêtre lui-même qui avait le premier avancé un prix aussi avantageux ? Or un homme d'église pouvait-il être taxé de malhonnêteté ? Certainement pas, son évaluation avait été aussi spontanée que sincère, donc conforme à la morale. Mais Théo ne se sentait pas irréprochable pour autant.

Dans les jours qui suivirent, il s'amusa à rechercher des tarifs de smartphones sur internet. Non pas pour mettre son projet à exécution (car se livrer à un tel abus de confiance était hors de question) mais pour rêver, tout simplement rêver... Il trouva des offres intéressantes à 200 euros pièce. Si peu chères ? Cela représentait presque 8 000 euros de bénéfice par exemplaire vendu. C'était de la folie !

Alors, dans ses délires il imagina un petit stratagème : il lui suffirait de descendre à la crypte, de faire pivoter le mur et de déposer les téléphones à l'extérieur. Un complice – ou plutôt un associé, soyons sérieux – récupérerait les appareils et les revendrait dans son siècle, puis déposerait la recette (moins commission) en même temps qu'il prendrait possession de la livraison suivante. Ainsi Théo n'aurait réalisé aucun profit par lui-même, il n'aurait été que l'approvisionneur et ne serait pas responsable des liasses de billets qui s'amoncelleraient régulièrement devant le petit édifice funéraire.

Le montage était certes séduisant, mais Théo s'aperçut très vite qu'il était irréalisable. Car même en effectuant un ultime saut dans le passé pour re-

cruter son associé, comment trouver l'homme adéquat ? Et le convaincre ? Théo serait-il pris au sérieux ? De plus, un tel arrangement l'obligerait à dévoiler son secret, ce qui bien sûr était hors de question : personne ne devait savoir ni qui il était ni d'où il venait, c'était crucial.

Il continuait donc de rêver éveillé. Il s'imaginait même reconquérir sa petite fleuriste en la noyant de cadeaux somptueux en comparaison desquels ceux de son malotru de Geoffroy sembleraient colifichets sans valeur...

Et puis, presque "malencontreusement", il fit un soir l'acquisition d'un petit téléphone sur un site de vente en ligne. Pourquoi avait-il commis ce geste ? À vrai dire il n'en savait rien lui-même. Son doigt avait glissé comme par inadvertance sur la mauvaise touche, un clic s'en était suivi et vu que sa carte bancaire était préenregistrée sur le site en question, l'achat s'était enclenché tout seul. L'acte manqué dans toute sa splendeur !

Et lorsqu'un peu plus tard Théo trouva le colis dans sa boîte aux lettres, il en fut le premier surpris. C'est moi qui ai commandé ça ? Mais que vais-je bien pouvoir en faire ? Je n'en ai aucune utilité.

Alors il posa l'appareil sur une étagère et fit semblant de l'ignorer pendant deux jours. Puis, au troisième jour il voulut vérifier, comme ça, "juste par curiosité", comment fonctionnait un téléphone dépourvu de carte Sim.

D'abord il procéda à l'initialisation en ayant soin de choisir l'anglais comme langue courante puisque l'objet était censé venir d'Amérique. Puis il effaça

les icônes inutiles telles que Google, WhatsApp, Chrome ou Internet... bref toutes les touches qui pouvaient faire allusion à un quelconque réseau, concept incompréhensible pour un utilisateur des sixties. Il parvint à les ôter toutes sauf une, l'icône d'appel téléphonique qui se montra indétrônable (ce qui semble logique puisque, rappelons-le, ces petits appareils ludiques sont avant tout des téléphones). Tant pis, il dirait simplement que cette touche expérimentale n'était disponible qu'en Californie, et encore, seulement dans la Silicon Valley, et encore, seulement dans l'entreprise adéquate. Personne ne pourrait vérifier...

Dans un second temps, il se servit de son propre appareil pour rechercher sur internet les chanteurs déjà connus en 1960. Bien entendu, il privilégia les artistes américains – origine du produit oblige – tels Ray Charles, Elvis Presley, Frank Sinatra, Judy Garland, Paul Anka, Louis Armstrong... Bref il téléchargea plus d'une cinquantaine de titres qu'il transféra ensuite par Wifi sur son nouvel appareil. Et voilà, le bijou technologique était fin prêt pour l'autre siècle ! C'était intéressant à savoir, mais sans aucune utilité puisque Théo ne retournerait jamais là-bas. Il rangea donc sagement ledit bijou dans sa jolie boîte et n'y toucha plus, pas même des yeux.

Mais au bout de quelques jours, il se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire de cette chose parfaitement inutile qui encombrait son étagère. La revendre ? Bien sûr, mais à qui ? Et à quel prix ? Et c'est là que le dilemme lui sauta en pleine figure : soit il la vendait ici pour 200 euros, soit il la vendait là-bas 4 000 francs c'est à dire 8 000 euros ?

Il n'en ferma pas l'œil de la nuit...

Que risquait-il après tout à tenter l'expérience ? Ne pas être pris au sérieux ? Se faire rabrouer ? Se faire pourchasser à coup de pierres ? Aucune importance, il lui suffirait de sauter dans la crypte et de revenir se réfugier ici pour toujours.

Oui mais d'un autre côté, ces milliers de francs ne lui seraient d'aucune utilité, il le savait, alors pourquoi s'entêter ?

Oui mais d'un autre côté, ne pourrait-il pas profiter de l'argent sur place ? Hôtel, bons restaurants, sorties, copines ?

Oui mais, oui mais, oui mais... La liste des pour et des contre était longue et Théo finit par s'endormir sur ses rêves indécis.

On s'en doutera, toutes ses hésitations n'étaient que d'inconscientes simagrées destinées à soulager sa conscience. Mais une bonne nuit de sommeil acheva de les saper et le lendemain matin Théo déposait les armes : il enfila son plus beau jean, une veste fourrée et des sneakers toutes neuves. Puis il enfouit sa "lanterne magique" dans la poche intérieure de sa veste et s'en fut en sifflotant vers le cimetière.

Bien sûr il tentait de se persuader qu'il ne ferait aucune vente et que tout ceci n'était qu'une approche purement expérimentale, une simple étude de marché en quelque sorte...

VII

Si on lui avait dit un jour qu'il serait copain avec un curé, il ne l'aurait jamais cru. Non pas qu'il fût anticlérical ni même athée, mais la religion le laissait indifférent. Pour lui c'était un univers à part, auréolé de superstitions et d'obscurs rituels dont Dieu devait se moquer éperdument. Ce fut donc avec un plaisir non feint qu'il toqua discrètement à la porte de la petite sacristie.

La grande asperge grise vint lui ouvrir.

– Ah monsieur Théo, vous allez devoir patienter. Frère Régis est en confession.

– En confession ? C'est pas grave, j'attendrai. Mais où procède-t-il ? Dans la sacristie ?

– Mais non voyons, il est dans le confessionnal. Comme si vous ne saviez pas ce que c'est !

Bien sûr qu'il savait ce qu'était un confessionnal, même s'il n'avait jamais vu personne s'y glisser dans la vraie vie. Pour lui ce n'était qu'un objet religieusement décoratif tel un meuble précieux, un chandelier où une statuette. Sans doute cette petite armoire grillagée était-elle davantage fréquentée en ce siècle passé ?

Il remercia donc l'asperge et choisit d'attendre sur un banc au milieu de la nef. Au bout de dix minutes, son attention fut effectivement attirée par le rideau de la petite armoire qui s'écartait et il vit un homme s'en extraire, la tête basse et le chapeau à la

main. Il le regarda s'éloigner, s'agenouiller sur un prie-Dieu et demeurer immobile, comme courbé sous un poids invisible. Quelques instants plus tard c'est la porte centrale qui s'ouvrit, dévoilant un confesseur apparemment satisfait d'avoir lavé les péchés d'autrui.

– Pas trop dur de rester enfermé là-dedans ? ne put s'empêcher de demander Théo en se levant.

Le prêtre sembla vaguement choqué par la remarque mais répondit :

– Bien sûr que c'est parfois difficile d'entendre les mauvaises actions de mes fidèles et encore plus difficile de les absoudre. Mais je ne suis pas là pour juger ni punir, mon rôle est celui d'un intercesseur auprès du Tout-Puissant afin que le pécheur sorte purifié de notre entretien. Du moins, après qu'il ait récité la totalité de ses Ave et ses Pater, comme ce pauvre pénitent que vous apercevez là-bas.

Théo était subjugué par un procédé qu'il n'avait jamais vu se dérouler de ses propres yeux. Frère Régis lui sourit et demanda :

– Peut-être désirez-vous également vous confesser, mon fils ? Profitez-en, la place est chaude !

Et puis quoi encore ? songea Théo par devers lui. Tu crois que je vais te raconter ma vie et t'expliquer comment je suis arrivé ici et comment je t'ai embrouillé avec mon téléphone portable ? Mais il se contenta de répondre aimablement :

– Non merci, mon père, peut-être plus tard. Pour l'instant je voudrais vous parler d'autre chose.

L'homme leva les sourcils, prêt à écouter.

– Eh bien voilà, expliqua Théo, j'ai suivi votre conseil et je me suis fait expédier, depuis la Silicon

Valley, un autre exemplaire de ce que vous appelez ma "lanterne magique". Connâtriez-vous par hasard un amateur susceptible de s'y intéresser ?

Voilà, c'était dit, le pas était franchi ! Mais bien sûr, c'était seulement à titre purement indicatif, pour une simple démonstration, pas pour soutirer le moindre euro... pardon, le moindre franc à un innocent pigeon.

Le prêtre se gratta la tête, puis le menton, et finit par suggérer :

– Là vous me prenez un peu au dépourvu, je ne connais pas les goûts de chacun (mais seulement leurs mauvais goûts hélas) mais j'opterais éventuellement pour le notaire de l'avenue Lombart. Maître Poirier. C'est un homme cultivé et curieux.

Théo sursauta.

– Poirier, dites-vous ? L'ancêtre de Geoffroy ?

L'autre éclata de rire :

– Mais que me racontez-vous là ? Maître Robert Poirier n'est pas un ancêtre, il est le papa d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, Jean-Léon, en passe de prendre un jour la tête de l'étude. Et il n'y a aucun Geoffroy dans la famille, que je sache.

Théo se mettrait des gifles pour de telles bévues.

– Désolé, balbutia-t-il, j'ai dû confondre ...

Mais au fond de lui, la nouvelle le réjouissait : puisque le seul nom de Poirier lui hérissait le poil, il n'aurait aucun scrupule à extorquer un maximum d'oseille à l'individu. Cet ancêtre allait payer pour son futur arrière-arrière-petit-fils et c'était tant pis pour lui. Pour une fois, l'héritage se ferait à l'envers ! Ce n'était pas conforme au droit successoral mais conforme à la satisfaction de Théo.

– Eh bien on va essayer de le rencontrer au plus tôt, déclara le prêtre, car j'imagine que vous êtes pressé de vendre votre précieuse lanterne.

– Bien sûr, et je pense que le mieux serait de lui téléphoner dès maintenant pour voir s'il est libre. Vous avez son numéro ?

Et joignant le geste à la parole Théo se saisit son téléphone portable. L'autre le regarda, interloqué :

– Mais que faites-vous avec votre lanterne magique ? Ce n'est pas un téléphone, voyons !

Théo ne savait plus quoi dire. Deuxième bévée à son actif en moins de dix secondes ! S'il continuait de la sorte il passerait rapidement pour un dingo. Il afficha un pauvre sourire forcé :

– Je suis désolé, je crois que c'est la fatigue. C'est le décalage horaire avec l'Amérique, je n'arrive pas à m'y faire.

Frère Régis lui mit la main sur l'épaule.

– Ne vous inquiétez pas, je comprends. Mais vous savez, si j'étais un tant soit peu imaginatif, je penserais que vous êtes un extra-terrestre ou, mieux, que vous venez du futur ! Heureusement je suis un homme de Dieu et je ne crois pas en ces sornettes de romancier.

– Moi, venir du futur ? Quelle drôle d'idée !

– Bien sûr. Bon, n'ayant aucun téléphone à notre disposition, je suggère que nous tentions notre chance en nous rendant directement à l'étude. Peut-être maître Poirier aura-t-il un petit quart d'heure à nous consacrer ?

En arrivant devant la grande bâtisse notariale – au numéro 14 de l'avenue – Théo fut un peu décon-

tenancé : il reconnaissait l'endroit sans vraiment le reconnaître. Non seulement il n'avait jamais remarqué cette imposante demeure (et pour cause, au fil du temps un rideau d'arbres la protégera des regards indiscrets) mais en outre elle avoisinait un petit établissement totalement inconnu, "*Au Frelon d'Or*". Qu'était-ce donc ? De qui ce restaurant prenait-il la place ? Soudain, en franchissant la grille de l'étude, Théo se souvint : c'était l'emplacement de la future pizzeria "*Monte Cassino*". Quel changement !

Après avoir emprunté une petite allée, à gauche de la bâtisse, les deux visiteurs pénétrèrent le sanctuaire. Dix minutes plus tard ils étaient introduits dans le bureau de maître Poirier.

Le jeune homme n'était pas un habitué des études notariales mais il fut malgré tout surpris par la vétusté du lieu. En réalité, c'était à lui que l'endroit semblait vétuste, les autres visiteurs devaient au contraire le trouver très chic et très moderne.

Face à lui, un large bureau de chêne massif sur lequel étaient entassés quelques dossiers soigneusement fermés, confidentialité oblige. Au centre, un large maroquin de cuir sur lequel l'officier ministériel avait posé ses deux coudes, rendant ainsi inévitable le spectacle de ses boutons de manchettes dorés et de son imposante chevalière. Bien alignés devant le sous-main, une fine règle métallique, un tampon encreur, un presse-papier en forme de globe translucide, un buvard à bascule, un petit coupe-papier ciselé, un stylo-plume Mont-Blanc et enfin une pendulette dont Théo ne distinguait que l'arrière avec ses remontoirs. Il était ébahi devant

tout ce bric-à-brac luxueux qui deviendra un jour parfaitement désuet. Bien sûr, pas de clavier, pas d'écran, pas de calculatrice, seulement un gros téléphone blanc dont le cadran circulaire l'intriguait particulièrement. Enfin, sur la droite, summum de la technologie de l'époque, un petit interphone à touches mécaniques posé au pied d'une grosse lampe de bureau diffusant un triste halo jaunâtre.

Théo avait nettement l'impression de tourner dans un vieux film d'art et d'essai. Le notaire et tout son décorum eussent été en noir et blanc que cela ne l'aurait pas surpris. Quant à frère Régis, qui avait tenu à l'accompagner, il semblait tout aussi impressionné, mais probablement pour des raisons inverses : il devait se sentir écrasé de tant de bon goût et de modernité.

Les cheveux séparés par une raie médiane et ses épaisses lunettes d'écaille solidement plantées sur son nez, maître Poirier sourit et se pencha en avant :

– Messieurs, en quoi puis-je vous être utile ?

Ce fut frère Régis qui parla le premier :

– En fait, vous sachant féru de science et de technique moderne, j'ai tenu à vous présenter mon jeune ami ici présent qui nous revient des Amériques avec un appareil surprenant...

Et d'un léger signe de dette il invita Théo à poursuivre. Celui-ci déglutit péniblement et fit jaillir l'objet de sa poche. Mais n'ayant jamais rien vendu ni négocié de sa vie, il se sentait effroyablement intimidé. Il ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. En fait, il n'avait plus maintenant qu'une envie : se sauver à toutes jambes, plonger

dans sa chapelle funéraire et se retrouver au fond de sa boulangerie. Oui, il regrettait amèrement son excès de témérité, ses rêves de richesse bien mal acquise et ses combines diaboliques. Tout ceci allait mal finir, c'était certain...

Voyant que son jeune ami était victime d'une timidité inattendue, l'homme en soutane vint à son secours :

– Voyez-vous, maître, ce petit appareil que vous avez sous les yeux (et il prit le téléphone des mains de Théo et le posa d'autorité sur le bureau), ce petit appareil est une sorte de minuscule lanterne magique incroyablement perfectionnée. Elle peut vous photographier, vous filmer, vous enregistrer et vous restituer le tout dans la seconde qui suit. Et je ne parle même pas des musiques endiablées (Dieu me pardonne d'employer cette expression) qu'elle est capable de diffuser.

L'argumentaire était parfait. On sentait le professionnel habitué à prêcher et à convaincre les plus indisciplinées de ses ouailles.

Le notaire quant à lui semblait extrêmement surpris, ses yeux brillant de curiosité à travers ses disgracieux hublots. On aurait dit un enfant découvrant son cadeau de Noël. Il hochait la tête, n'osant pas le saisir de peur de le casser. L'instant était tout aussi magique que la lanterne devant lui...

C'est devant ce regard émerveillé que Théo reprit confiance. Ce type a tellement l'air heureux devant mon smartphone, songea-t-il, que je n'ai pas le droit de l'en priver. Et même si j'écorne un peu ses économies, sa joie de posséder un tel jouet vaudra pour lui tous les trésors du monde. Non ceci

n'est pas un marché de dupe, je ne suis pas un escroc, je ne fais que vendre du bonheur.

Alors il prit enfin la parole et se lança à son tour dans une démonstration plus qu'enthousiaste. À la fin, il n'était même plus assis face à son interlocuteur, position le contraignant à manipuler son écran à l'envers, mais était debout à ses côtés. Un visiteur passant de l'autre côté du sacro-saint bureau notarial ? Cela ne s'était jamais vu de mémoire d'officier ministériel ! Théo aurait pu s'asseoir sur ses genoux que l'autre ne s'en serait même pas aperçu. Mais pour l'heure l'homme n'avait cure des convenances, il était hypnotisé par l'objet.

– Finalement, dit-il après avoir été épaté par la vidéo de Ray Charles, c'est un juke-box de poche qui diffuse des scopitones. Quelle merveille !

Théo acquiesça, incertain du sens à donner à ce terme. Mais il se souvint subitement que le scopitone était l'ancêtre du clip. Alors oui, il avait mille fois raisons : l'objet, même privé de sa téléphonie, était prodigieux pour l'époque.

– Mais comment tout ceci peut-il être contenu dans un si petit volume ? demanda le futur acquéreur. Où sont les disques vinyles ? Où sont les films ? Où sont les photographies ? C'est purement diabolique ! Oups, pardonnez-moi mon père...

Tout en répondant, Théo revint respectueusement se rasseoir à sa place.

– C'est un nouveau procédé de miniaturisation inventé aux USA. C'est un peu comme les postes de radio à transistors qui, comme vous le savez, sont beaucoup plus petits que les anciens postes TSF à lampes. Eh bien dans ce cas, la miniaturisation a

été poussée à l'extrême, ni plus ni moins.

En disant cela il ne mentait pas vraiment mais il espéra ne pas se tromper dans les dates. À quand remontaient les postes à transistors ? Existaient-ils déjà en 1960 ? Mais devant l'absence de réaction de son prospect il sut que pour une fois, il n'avait pas proféré d'ânerie.

– Et c'est quoi ce gros logo marqué "phone", interrogea subitement Poirier. Ça a quelque chose à voir avec les téléphones ? Ne me dites pas qu'en plus on peut téléphoner avec ce truc, je ne vous croirais pas !

Ouf, il fait la question et la réponse en même temps, songea Théo.

– Non, je ne vous le dirai pas, et vous auriez raison de ne pas me croire. C'est juste une petite fonction expérimentale qui permet à deux appareils de communiquer entre eux. Un peu comme le petit interphone que vous avez sur votre bureau. Mais elle ne fonctionne qu'aux USA, et encore, seulement dans le centre de recherche californien. Oubliez-la c'est sans importance.

Maître Poirier tournait l'objet en tous sens, de plus en plus émerveillé, quand tout à coup son interphone se mit à grésiller. Il pressa une touche et une voix nasillarde annonça :

– Monsieur Dolivet est arrivé.

– Le maire ? Eh bien faites-le patienter !

– Mais... vous êtes sûr ?

– Oui je suis sûr, je suis très occupé. Et s'il n'a pas le temps d'attendre, dites-lui de repasser un autre jour.

– Mais...

Et il coupa la communication. Puis il se cala dans son fauteuil et demanda, l'air grave :

– Parlons direct. Pourquoi m'avez-vous montré cette petite merveille ? Vous avez un projet en tête ? Vous voulez monter une société de revente ? Vous cherchez des fonds ? Vous voulez déposer un brevet ? En quoi puis-je vous aider ?

Théo aurait aimé se lancer dans de telles aventures mais c'était chose impossible, lui qui juridiquement n'existait pas en ces lieux.

– Non, non, dit-il, rien de tout cela. Le père Régis et moi-même avons seulement pensé que vous aimeriez y jeter un coup d'œil. Par simple curiosité.

Le notaire fronça les sourcils et demanda :

– Ah oui ? Et comment peut-on se procurer cette petite merveille. On peut en importer ?

– Malheureusement non, il ne s'agit que d'un prototype purement expérimental et non commercialisé à ce jour. Peut-être le sera-t-il dans le futur, c'est même certain, mais pas pour le moment.

– Mais alors comment vous l'êtes-vous procuré ?

– Par relation, lors d'un voyage en Californie.

L'homme planta de nouveau les coudes sur son maroquin, joua avec sa chevalière, et suggéra :

– Et vous accepteriez de me le vendre ?

Théo fit semblant d'être surpris par la proposition et joua l'indécision la plus profonde.

– En réalité, je ne peux pas vendre cet exemplaire car je me suis engagé à le restituer.

– Ah bon ? Et si vous ne le restituez pas ?

– Eh bien je serais contraint de le rembourser.

Le notaire se pencha en avant et, baissant le ton comme s'il craignait d'être entendu, il prononça le

mot magique que Théo attendait depuis le début de l'entretien :

– Combien ?

Le jeune homme mima l'incompréhension :

– Combien quoi ? Combien le remboursement ?

– Oui, le remboursement et tous vos frais annexes, car j'imagine que vous en avez eu. Plus une petite commission pour vous en remerciement du service rendu.

Théo se plongea dans une évaluation apparemment ardue et répliqua, l'air réellement ennuyé :

– Écoutez, tout ceci est très gênant, le montant est vraiment déraisonnable. Vous me mettez dans l'embarras, je ne voudrais pas...

Mais l'autre ne l'entendait pas de cette oreille et insista, presque autoritaire :

– Combien ?

Alors Théo, l'air faussement accablé, reprit le petit appareil, ouvrit la fonction Mémo (qu'il n'avait même pas encore eu le temps de présenter), inscrivit quelques chiffres puis retourna l'écran vers son acheteur. Ce dernier hocha la tête.

Affaire conclue !

C'est alors que notre négociateur en herbe songea avec angoisse qu'il venait de tomber dans son propre piège : le notaire allait lui demander son RIB ou n'importe quel justificatif bancaire en vigueur dans les années 60. Comment allait-il se sortir de cette impasse ? Prétendre qu'il n'avait pas de compte en banque ? Impossible ! Demander un chèque ? Cela ne ferait que repousser le problème... Théo commençait à transpirer lorsqu'il vit l'homme se pencher sur son interphone :

– Mademoiselle, préparez-moi 4 000 francs en petites coupures.

Théo était effaré ! 4 000 francs disponibles comme ça, immédiatement, en espèces – non pas sonnantes et trébuchantes – mais au contraire silencieuses et bien liassées. Mais dans quel monde de rêve était-il tombé ?

Évidemment, ce que notre voyageur temporel ignorait, c'est qu'en ces années-là beaucoup de transactions s'effectuaient en liquide. Ce mode de paiement n'était pas comme aujourd'hui proscrit par une administration fiscale avide d'espionnage et de racket. Les billets de banque circulaient librement de poche en poche. D'ailleurs les salaires des plus modestes étaient systématiquement (et légalement) versés en une petite enveloppe, mensuelle pour les uns et hebdomadaire pour les autres, voire parfois journalière... Chèque ? Virement ? Connais pas !

Lorsque le notaire, droit comme un i, s'absenta de la pièce pour quérir le magot de son visiteur, le curé se pencha vers Théo :

– Eh bien bravo, vous avez été très persuasif. Franchement je ne m'attendais pas à ce qu'il accepte sans discuter.

– Moi non plus, mais en réfléchissant bien j'ai eu beaucoup de frais en plus de l'achat du tel... heu... de l'appareil : frais d'expédition, taxes douanières, change, télégrammes internationaux. Vous savez, je ne gagne pas tant que ça !

– C'est pas grave, Poirier a les moyens, ça se voit. Vous avez vu son téléphone blanc ?

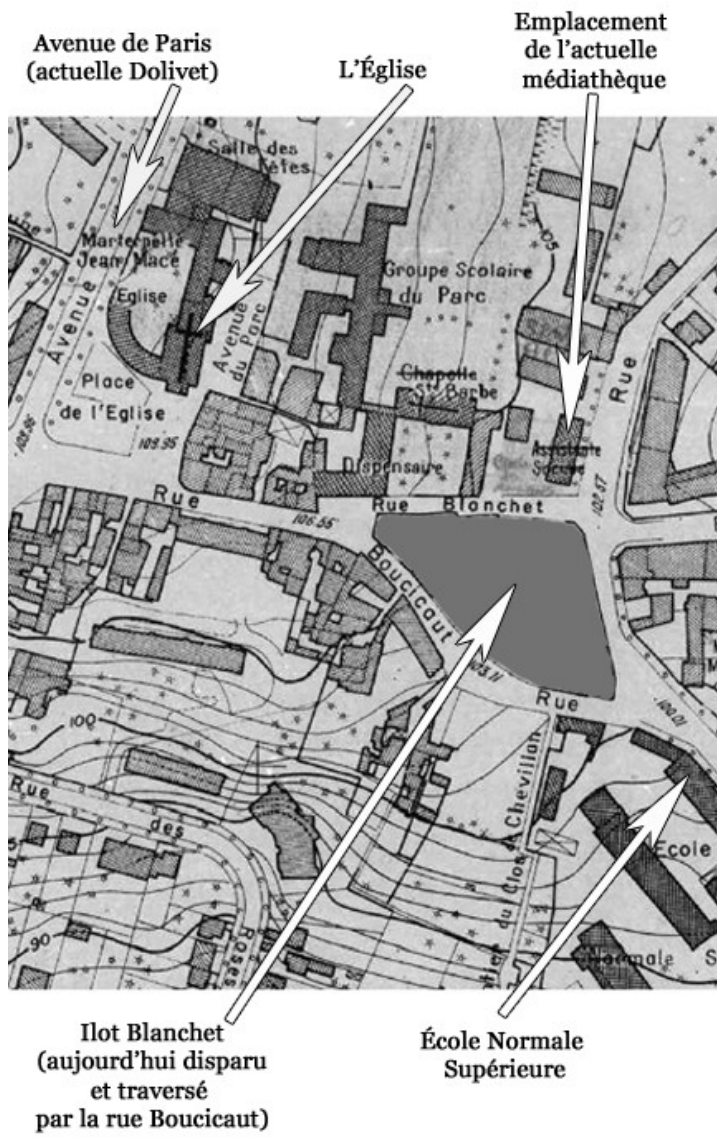
– Son téléphone ? Oui, et alors ?

– Mais c'est rare les téléphone blancs ! La location est très chère, bien plus que pour les noirs, il n'y a que les abonnés aisés qui peuvent se le permettre.

Théo hochait la tête. Il venait encore d'apprendre quelque chose.

En quittant l'office notarial, il glissa dans la main du curé surpris cinq petits billets à l'effigie napoléonienne, ce qui représentait un total de 500 francs (soit 1 000 euros).

– Pour la paroisse, dit-il en riant...



VIII

Ce soir-là, il n'avait pas eu envie de retourner immédiatement à son époque. Il n'était pas pressé de reprendre le travail – puisque soi-disant souffrant – et personne ne l'attendait à la maison. La tentation d'écorner son pactole s'était donc faite tentante et il s'était mis en quête d'un bon restaurant et d'un hôtel pour y passer la nuit. Il était curieux de voir de près comment les fontenaisiens vivaient en ce siècle bizarre.

Il déambula dans le centre ville et ne reconnut strictement rien. De nombreux commerces avaient poussé un peu partout, totalement nouveaux à ses yeux : ici un marchand de meubles "*Fontenay-Mobilier*", là une pâtisserie "*La Fontenoise*", là-bas une entreprise de maçonnerie "*Félix Boncorps*" ... Il découvrit même, au 24 de la rue Boucicaut, une "*Maison de la Presse*" en lieu et place du bar asiatique où il se rendait quelquefois. Et, plus loin, au numéro 58, un restaurant intitulé "*Les Korrigans*" et qui sera un jour un magasin bio. Sur la place de la Mairie, méconnaissable avec ses nombreux arbres, il tomba en arrêt devant "*Les Charbons Barbance*" en se demandant bien ce que l'endroit abritera plus tard. Ah, oui, bien sûr, la pizzeria "*Innoviza*". Et juste à côté, la boutique du menuisier Kerbério avec son atelier en fond de cour, et qui deviendra plus tard le bar à thés "*Merry Monk*". Quant à la mairie, elle était elle-même très diffé-

rente. Plus restreinte et, surtout, fermée d'une immense grille qui la séparait de la rue.

Que de changements ! Et toujours des maisons très anciennes, voire vétustes, peu de construction nouvelles, des haies, des palissades, des grilles, des jardinets et même parfois des sentiers discrets... bref, un décor de vieux bourg provincial qui refuse de se laisser engloutir par un béton sans âme. Tu ne perds rien pour attendre, songea Théo avec colère, les prochaines décennies se chargeront de balayer tout ça !

Il vit une traction-avant le dépasser en klaxonnant, puis une jeune fille sur une étrange bicyclette noire dotée d'un petit moteur fixé sur la roue-avant. Un Vélo-Solex ! Il n'en avait jamais vu fonctionner pour de vrai, c'était curieux à voir.

En descendant la rue Boucicaut en direction de la rue des Bénards, il eut la surprise de tomber sur des constructions qui seront bientôt rayées de la carte : un groupe de maisons appelé "îlot Blanchet", exactement au lieu de ce qui sera plus tard la place du Château Sainte-Barbe, carré de verdure à la croisée de la Coulée verte, face au restaurant italien "*Novecento*". Maintenant Théo comprenait mieux la présence de cette petite rue en cul-de-sac qui ne mène nulle part et sert de parking. À l'époque, ce cul-de-sac n'était autre que la rue Boucicaut qui contournait l'îlot, celle devant le château s'appelant alors "rue Blanchet". Que de bouleversements !

Au moins à cette époque on détruisait des habitations pour créer des espaces verts, à contre-courant de ce qui se fera par la suite.

En débouchant un peu plus tard sur la place Carnot il eut la satisfaction de découvrir que le café "*Le Colibri*" était déjà présent, sauf qu'il ne s'appelait pas encore "*Le Colibri*" mais "*Le Carnot*", terme nettement moins original et moins poétique.

Puis, en remontant la rue d'Estienne-d'Orves, il vit que le plombier *Priez* et, plus loin, le garage *Renault* étaient déjà là. Donc tous n'avaient pas été détruits ou remplacés, ils étaient de ces survivants qui avaient fait de la résistance à l'instar, on l'a vu, du magasin des "*Roses de Fontenay*" où sévira un jour sa belle insaisissable...

Tout en continuant son tour d'horizon, Théo se remémora cette "*Maison de la Presse*" qu'il avait croisée une demi-heure auparavant. Pourquoi cet endroit lui rappelait-il quelque chose ? Il fouilla dans sa mémoire et se souvint subitement d'un petit article que lui enverra l'archiviste de la ville dans l'une de ses fameuses "newsletters" : en 1972 un effondrement de la chaussée se produira approximativement en cet endroit. Une camionnette sera engloutie avec ses occupants. Heureusement aucun mort ne sera à déplorer mais le traumatisme sera durable. La cause du sinistre ? Un ancien aqueduc qui autrefois passait là, comblé de sable gorgé d'eau de pluie, et la chaussée s'en est trouvée fragilisée. Théo se demanda s'il ne pourrait pas contrecarrer le destin et avertir la municipalité de l'imminence du danger ? Mais il savait qu'il se ferait probablement rabrouer et que, dans sa situation d'individu fantomatique, mieux valait se faire discret.

Il eut envie de descendre plus loin, vers le quartier des Blagis pour voir si la grande église rouge

était déjà là, mais il sentit la lassitude le gagner et préféra remettre sa visite à plus tard.

Il revint alors sur ses pas et se décida à prendre une table aux Korrigans. L'endroit avait un côté rustique, avec ses boiseries, son parquet et la salle-à-manger où trônaient quelques tables vêtues de petites nappes à carreaux.

Il se fit simplement servir des poireaux vinaigrette suivis d'une copieuse blanquette de veau. C'était simple, c'était bon enfant, on était loin du fast-food ou du kebab tous azimuts. On posa devant son assiette un pichet de vin sans lui demander son avis, et il sentit qu'il eût été inconvenant de réclamer un Coca bien frais à la place. En avaient-ils seulement à disposition ?

Dans un coin de la salle, un gros téléviseur diffusait le programme de l'unique chaîne émise par l'ORTF. L'image, en noir et blanc, n'était pas de très bonne qualité et le son ne valait guère mieux. Mais les gens étaient satisfaits, c'était un progrès immense, la modernité enfin conquise.

Ayant pris place un peu tardivement, Théo n'assista qu'à la fin de ce qui semblait être le J.T. de l'époque. Un présentateur un peu costaud et chaussé d'épaisses lunettes parlait politique d'une façon quelque peu raide et autoritaire. On aurait dit un professeur faisant la leçon à ses élèves. Théo ne prêta guère attention à ses propos qui ne l'intéressaient guère, il entendit seulement "De Gaulle", "Algérie", "Couve de Murville", "Debré"... Bref, rien qui le concernât vraiment.

Puis en fin d'émission, il vit s'afficher en gros caractères blancs "Léon Zitrone", ce qui lui permit

de connaître le nom du présentateur. Ce patronyme lui rappelait vaguement quelque chose.

Le journal hertzien terminé, Théo s'attendait à découvrir la publicité de l'époque mais il en fut pour ses frais. Il l'ignorait mais le premier spot de réclame n'apparaîtra que huit ans plus tard pour vanter les bienfaits des fromages Boursin. À la place, il eut tout loisir d'admirer un petit train miniature qui sillonnait la campagne au rythme d'une ritournelle lancinante. Une mince fumée blanche sortait même de sa cheminée, probablement les volutes d'une cigarette dissimulée.

Au bout d'une minute, Théo ne comprenait toujours pas l'intérêt d'un spectacle aussi ennuyeux et se mit à plaindre ses "télé-ancêtres". Et impossible de changer de chaîne puisqu'il n'en existait pas d'autres. Pire, il s'aperçut que les wagons étaient maintenant affublés de petits dessins ridicules. C'était donc ça la télé d'antan ? Heureusement qu'il avait sa blanquette pour s'occuper l'estomac et l'esprit, sinon il serait mort d'ennui !

Mais quand le petit train arriva en gare de "*La Solution*", Théo comprit enfin de quoi il s'agissait : un rébus dont chaque dessin illustre les syllabes d'une phrase à deviner ! C'était là le seul moyen qu'avait imaginé l'ORTF pour meubler les blancs entre deux émissions. Et lorsque le petit train était parfois remisé (ou peut-être en grève, qui sait ?), c'était alors une belle horloge en forme de spirale qui le remplaçait durant d'interminables minutes. Le spectacle était ennuyeux au possible, mais l'avantage était que bien des foyers en profitaient pour ajuster leurs pendules, service appréciable en

ces temps où les systèmes étaient majoritairement mécaniques et rarement électriques (l'autre option étant de téléphoner à l'horloge parlante).

Bref, entre le petit train et la pendule, n'était-il pas étrange de penser qu'il faudra attendre des années avant qu'un petit malin ait l'idée de rentabiliser tout ce temps d'antenne perdu ? Vue sous cet aspect, la vie était quand même bien moins stressante en ces temps reculés. Au siècle prochain, l'inverse sera la règle : ce seront les programmes qui, sauvagement découpés en rondelles, auront l'air de combler les blancs entre deux plages publicitaires aussi envahissantes qu'agressives.

En dégustant les poires au vin qu'on venait de lui servir au dessert, Théo regarda le premier quart d'heure d'un divertissement apparemment récent : "*La tête et les jambes*", présenté par un petit nouveau du nom de Pierre Bellemare. Mais le rythme un peu lent, le cadrage statique et la mauvaise qualité de l'image eurent vite raison de sa curiosité. Il paya sa note – 6 francs 50 – et, avant de quitter les lieux, il demanda à la patronne l'adresse d'un hôtel.

– C'est pas difficile, répondit-elle, il y a Barbe, Tanter, Ferrand, La Gare, et puis Dufresnes aussi.

– Ah, ça fait beaucoup pour un seul homme, une seule adresse me suffira !

Elle réfléchit un instant et décida :

– Eh bien allez donc à l'Hôtel de la Gare, rue Félix Pécaut, vous y serez bien reçu.

(Ce en quoi cette brave dame se trompait lourdement mais, bien sûr, elle ne pouvait pas deviner ce qui allait suivre).

En arrivant devant la petite gare du RER... pardon, de la ligne de Sceaux, Théo aperçut juste en face, l'entrée de l'hôtel qu'il recherchait. C'était une porte étroite qui jouxtait le restaurant du même nom. Il la poussa, curieux de ce qu'il allait trouver. Il tomba sur un long couloir au bout duquel, sur la droite, un petit escalier en colimaçon conduisait aux étages. À gauche il vit une pièce qui tenait lieu de réception. Il y entra.

L'espace semblait vieillot (de son propre point de vue, bien évidemment) mais assez accueillant avec ses deux petits fauteuils en osier et son guéridon agrémenté de quelques fleurs séchées. Un bulletin municipal (ancêtre du magazine de Fontenay, le fameux "Mag") était là, posé en évidence pour le voyageur désireux de mieux connaître la ville.

Debout derrière le comptoir, un petit bonhomme chauve le regardait par-dessus ses fines lunettes grises. Théo lui sourit mais le réceptionniste recula d'un pas, les yeux écarquillés.

Oh non, songea Théo, ça ne va pas recommencer ! Apparemment ce type n'écoute pas les sermons du curé et la nouvelle n'a pas encore fait le tour de la ville. Déjà, aux Korrigans, j'ai surpris un ou deux regards suspicieux mais heureusement personne ne m'a fait de remarque désobligeante.

S'attendant désormais à ce genre de réaction, le jeune homme avait décidé de ne plus se laisser surprendre :

– Rassurez-vous s'exclama-t-il avec un grand éclat de rire (la meilleure façon de désamorcer un conflit naissant) je ne suis pas la personne à laquelle vous pensez. Je ne suis pas non plus son fan-

tôme mais seulement son frère. Vous pouvez donc me louer votre meilleure chambre sans aucune crainte.

Et il fit jaillir quelques billets de sa poche, la seconde meilleure arme dissuasive au monde.

Le bonhomme sembla se calmer et lui tendit un petit carton jaunâtre :

– Tenez, remplissez-moi ça !

Surpris, Théo se saisit du document et put lire : "Fiche de police" puis, juste au dessous : "nom", "prénom", "adresse", "né le..."

Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il se devait de garder un profil bas, mais il ne peut s'empêcher de demander :

– Pourquoi me faites-vous remplir ça ? On est chez les flics ou quoi ?

– Désolé, répondit l'autre, mais je ne fais que respecter la loi, et vous le savez aussi bien que moi. Décret du 30 juin 1946. Il est exact que ce questionnaire est théoriquement destiné aux clients étrangers mais, par mesure de précaution, ici on le fait remplir à tout le monde.

Encore un détail que Théo ignorait. Il regretta de ne s'être pas mieux informé sur les us et coutumes de ce siècle passé avant d'entreprendre sa petite virée temporelle. Il en conclut que, finalement, voyager dans le temps était en tous points comparable à voyager sur la terre ferme : à chaque destination sa réglementation !

Le réceptionniste sembla s'absorber sur un gros registre et ajouta :

– De toute façon, si vous n'avez rien à cacher, ce bout de papier ne doit pas vous poser de problème.

– Bien sûr que non, répondit Théo en se saisissant du stylo à bille maintenu au comptoir par une chaînette. Il réfléchit et se dit que, de toute façon, il pouvait inscrire n'importe quoi puisque internet n'existant pas encore, toute vérification immédiate était impossible.

Il commença donc par remplir soigneusement sa fiche au nom de Théo Picotin (et surtout pas Eugène, pas de méprise...), puis il inscrivit une adresse qu'il venait d'inventer à... Quimper (rue du Vieux Port, ça sonnait bien). Mais il se sentit pâlir en lisant, quelques lignes plus bas : "Numéro du passeport ou de la carte d'identité".

Zut ! Pouvait-il prendre le risque de donner le numéro de la carte d'Eugène ? Ou même d'en inventer un ? Mais son hésitation s'avéra inutile lorsque le réceptionniste leva le nez de son registre pour préciser :

– Et puis vous voudrez bien me confier votre pièce d'identité, j'inscrirai moi-même son numéro sur votre fiche.

Là c'en était trop ! Théo fut sur le point d'exploser, mais il se souvint que posséder une carte d'identité n'était pas une obligation légale. Son absence pouvait être gênante lors de certaine démarches, mais elle ne constituait pas un délit.

– Désolé, dit-il, mais je n'ai pas de carte, ce n'est pas obligatoire.

L'employé le regarda avec des yeux ronds.

– Vous ne pouvez donc pas justifier de votre identité ?

Puis, se penchant ostensiblement pour regarder par dessus le comptoir, il ajouta :

– Et où sont vos bagages ? Ne me dites pas que vous n'en avez pas non plus ?

– Heu, non...

– Quoi ! Pas d'affaires de nuit, pas de linge, pas de carte d'identité ! Vous seriez un voyou en cavale que ça ne m'étonnerait pas ! Déjà que votre frère... J'appelle immédiatement la police !

Théo sentit qu'il n'avait plus qu'une seule solution : s'enfuir sans demander son reste en direction de la petite chapelle des Pierrelais et ne plus jamais revenir dans les parages. Il était désolé de voir sa belle aventure se terminer aussi bêtement mais l'autre idiot ne lui en laissait pas le choix.

C'est à ce moment précis qu'un bruit de pas résonna brusquement dans le couloir et qu'une voix familière s'écria :

– Appeler la police ? Mais que se passe-t-il donc ici pour amener la maréchaussée ?

Théo se retourna et vit maître Poirier qui avait accompagné un client de passage jusqu'à son hôtel.

– J'appelle la police, rétorqua le réceptionniste, parce que ce jeune monsieur me semble suspect. Veillez à ce qu'il ne s'enfuit pas.

Le notaire éclata de rire :

– Mais enfin, Henri, reposez immédiatement ce téléphone, ce "jeune monsieur" comme vous dites, est un de mes amis. Un précieux ami, ajouterais-je !

– Ah...

L'employé frustré laissa choir plus qu'il ne le reposa le combiné sur sa fourche. Lui qui avait espéré un instant faire la une du journal local pour avoir contribué à l'arrestation d'un malfaiteur, il n'avait plus qu'à se chercher un autre suspect à arrêter.

L'incident fut vite oublié et Théo bénéficia de la plus belle chambre du second étage avec vue sur les jardinets de l'arrière plutôt que sur la gare. Bien sûr elle lui parut, comme tout le reste, tristounette et inconfortable avec son papier à fleurs marron et sa petite table en formica, mais il n'allait pas se plaindre, c'est lui qui avait voulu cette immersion dans les sixties. Et le coup de la fiche de police faisait partie de cette immersion.

Son seul regret fut qu'après être tiré d'embarras il n'avait rien trouvé de mieux que de demander discrètement au notaire :

– Je ne vous remercierai jamais assez d'être intervenu. Sans vous je serais peut-être en train de moisir en prison. Comment pourrais-je vous remercier...

Et le notaire lui avait répondu du tac au tac :

– Eh bien j'ai réfléchi, et mon souhait le plus cher serait que vous ne fassiez pas venir d'autres exemplaires de votre petite merveille à Fontenay et que je sois le seul par ici à en posséder une.

Cela se comprenait un peu, le vaniteux Poirier voulait briller en société et passer pour un esprit d'avant-garde. Théo n'eut d'autre choix que d'accepter sa requête, ce qui n'arrangeait pas ses projets d'avenir doré. Pour l'instant du moins car, le jour où il trouvera le moyen de convertir ses francs en euros, il pourra inonder d'un seul coup Fontenay de tous ses gadgets et disparaître à jamais.

Avant de s'éclipser, le notaire s'était retourné et avait ajouté :

– Si d'aventure vous vous trouvez de nouveau

en fâcheuse posture, n'hésitez pas à m'appeler. Mon numéro est Robinson-53-64.

Tandis qu'il inscrivait cette étrange formule au dos de sa fiche de police désormais inutile, Théo s'étonna silencieusement : Robinson ? Mais c'est pas un numéro, ça. Et puis comment vais-je m'y prendre avec leurs drôles de cadrans circulaires ? Y'a même pas de touches ! Il va vraiment falloir que je me renseigne...

Enfin seul dans sa chambre, il étala ses liasses sur sa petite table et les observa pensivement. Maudits bouts de papier, leur dit-il, comment vous faire franchir le cap du millénaire sans vous faire perdre votre valeur ? Napoléon, Richelieu, Molière, donnez-moi une idée ! Mais les figures de papier restaient désespérément muettes.

Il l'ignorait mais certains de ces billets parmi les plus anciens étaient l'œuvre d'un artiste nommé Sébastien Laurent, Fontenaisien demeurant rue Jean Lavaud. Il aurait presque pu lui demander de lui en dédicacer un afin de le revendre au 21^{ème} siècle...

Au bout d'un quart d'heure de cogitation intensive, une faible leur commença à germer au fin fond de son esprit surchauffé : puisque j'ai fait croire à Poirier que je devrai rembourser le prix de sa machine auprès de mes amis américains, cela signifie que je suis censé faire un virement vers les États-Unis. Or la solution ne serait-elle pas justement d'effectuer ce virement, puis de me le faire retourner illico-presto mais en dollars ? Ainsi, fini les vieux francs périmés et à moi les éternels billets

verts puisqu'à ma connaissance l'Oncle Sam n'a jamais changé de monnaie.

Heureusement, il ne fallut guère qu'une minute à notre jeune financier pour s'apercevoir que son idée était complètement absurde. Non seulement il ne connaissait personne Outre-Atlantique pour se livrer à un tel jeu de ping-pong monétaire, mais de plus, comment effectuer toutes ces démarches sans identité ni compte bancaire ? Parfois, il oubliait qu'il était inexistant en ce siècle et que, même si les contrôles y étaient bien moins sévères, aucune transaction légale ne lui était possible.

Il se mit à tourner comme un écureuil en cage, exaspéré de n'entrevoir aucune solution à son problème. J'ai des soucis de riche se dit-il en pure autodérision...

Il eut soudain envie de prendre une bonne douche pour se rafraîchir les idées, mais il réalisa qu'il n'avait aucun sanitaire dans sa chambre. Il s'aventura alors dans le couloir et nota la présence de deux WC communs ainsi que de deux salles d'eau. Il trouva la porte de l'une d'entre elles – celle qui était attenante à sa chambre – et fut déçu de n'y voir qu'un lavabo, un bidet et une baignoire. Pas la moindre douche à l'horizon...

Il n'aimait pas user de commodités collectives mais, vu qu'il n'y avait que quatre chambres à l'étage, il convint qu'un tel partage était supportable. De toute façon, se rappela-t-il encore une fois à lui-même, c'est moi qui ai voulu cette immersion dans les sixties, alors j'assume.

Il se contenta de se passer un peu d'eau fraîche sur le visage et réintégra sa chambre.

Ces quelques gouttes d'eau avaient dû faire leur effet puisque, à peine revenu chez lui, Théo se frappa le front du plat de la main. Mais suis-je bête, pourquoi envoyer l'argent à l'étranger ? Il me suffit d'aller dans n'importe quel bureau de change pour métamorphoser mes francs en dollars !

Ainsi, je me retrouverai avec un pactole composé uniquement de billets verts, lesquels pourront ensuite être transportés et utilisés au 21^{ème} siècle sans aucun problème. Quel coup de génie !

Il rangea soigneusement ses liasses et s'allongea tout habillé sur son grand lit intact. Rompu par tant d'émotions, il s'endormit sur le champ sans même s'en apercevoir.



La café de la gare et, derrière,
l'hôtel du même nom où séjourne Théo.



L'avenue Lombart.
L'étude (fictive) de Maître Poirier se trouve dans la grande
bâtisse à hauteur de l'automobile sur la droite

IX

Le lendemain matin, après un bain quelque peu forcé puisqu'il aurait préféré sentir les effets d'un jet revigorant, il ne déjeuna pas sur place et s'en alla prendre son café en ville. Il faisait beau, l'air était doux, alors pourquoi rester enfermé entre quatre murs au papier déprimant ?

– Mais la nuitée comprend le petit déjeuner, lui avait dit Annette, la petite réceptionniste du matin, et je ne peux pas vous rembourser.

– Aucune importance, avait-il répondu, magnanime depuis qu'il se savait riche, vous pouvez manger les croissants à ma place, je vous les offre.

Et il était sorti en sifflotant sous l'œil étonné, mais reconnaissant, de la jeune employée.

Sur le chemin, il croisa un agriculteur, la faux sur l'épaule, la casquette de biais et le mégot aux lèvres. C'était vraiment un autre univers...

Tout en déambulant dans les rues calmes et agréablement parfumées de Fontenay, il estima qu'il devait mettre son plan à exécution le plus rapidement possible. Le seul détail qui le chiffonnait était la crainte qu'on lui demandât encore ses papiers d'identité au moment du change.

Il devait donc s'en retourner au 21^{ème} siècle afin d'effectuer quelques vérifications supplémentaires sur internet et de se constituer un petit sac de voyage contenant un nécessaire de toilette et du

linge de rechange. Finalement il se sentait comme un touriste en perpétuel aller et retour entre ses deux villégiatures, mais sans changer d'emplacement, seulement de date...

Pour son café, il s'arrêta au bar *Sainte-Barbe*, face au château, là où ne se dressent plus aujourd'hui que des immeubles neufs. La devanture bleutée lui semblait sympathique avec ses petits rideaux brodés qui masquaient à peine l'intérieur. De plus, l'établissement faisait également hôtel, c'était bon à savoir. Théo se fit servir un petit crème sur le zinc, tout en réfléchissant à son devenir. La seule ombre persistante en ce tableau doré était la promesse qu'il avait faite à son ami Poirier de ne vendre aucun appareil supplémentaire dans les parages, ce qui le contraindrait à démarcher dans l'inconnu.

Comment allait-il procéder ? Il ne connaissait personne, pas de relations, pas d'amis, rien. Pour sa première vente il avait eu la chance de tomber sur le père Régis qui lui avait facilité la tâche, mais il ne pouvait quand même pas frapper à la porte de toutes les églises de France et de Navarre pour se faire pistonner. Ah comme les choses auraient été simples avec internet ! Une annonce sur le BonCoin ou n'importe quel site de revente et hop, le tour était joué ! Mais comment faisait-on au 20^{ème} siècle pour se faire connaître, pour se constituer un réseau et vendre le moindre article ? Le téléphone ? Le courrier ? Les petites annonces ? Le porte-à-porte ? Théo comprit alors toute la signification de l'expression "tirer les sonnettes". Mentalement, il s'inclina devant les démarcheurs d'antan qui de-

vaient en baver des ronds de chapeaux pour promouvoir leur camelote.

Tout en méditant sur sa propre incapacité à commercer loin de sa zone de confort, Théo observait la patronne, forte blonde décolorée qui établissait la note pour un client de l'hôtel. Repas, nuitées, suppléments, jetons de téléphone (tiens, on téléphonait aussi avec des jetons ?) cafés, digestifs... La femme posait son addition sur un petit calepin mais, voulant aller trop vite, elle se trompait, barrait nerveusement un chiffre et recalculait tout en soupirant. Ce fut à cet instant que Théo eut une idée fulgurante : une calculatrice ! Cette femme a besoin d'une calculatrice ! Pas une énorme caisse enregistreuse comme il en existe déjà, mais une petite caleulette électronique, un joujou simple et léger tel qu'on en verra dans les années 70.

Il déposa un petit Victor Hugo – soit 5 francs – sur le comptoir et, tandis que la patronne cherchait la monnaie, il lança, presque négligemment :

– Ça ne doit pas être drôle de perdre son temps à faire des additions ! Et j'imagine que quand le restaurant est plein à craquer ça doit être plutôt stressant, non ?

La femme le regarda, se demandant si ce jeune client se moquait d'elle ou la plaignait sincèrement.

– Ça peut aller, répondit-elle de sa voix traînante de titi parisien. Question d'habitude...

Alors Théo passa à l'offensive :

– En fait, ce qu'il vous faudrait c'est une petite calculatrice de poche... telle que j'en ai vu en Amérique.

La femme haussa les épaules, fataliste :

– Possible, mais c'est loin, l'Amérique, c'est pas pour moi tous ces machins-là.

Alors il laissa passer un ange puis, comme si la chose était sans importance, il laissa tomber :

– J'en ai rapporté une de mon dernier voyage. Si vous voulez je vous la montrerai à l'occasion.

Et il quitta le bar sans ramasser sa monnaie.

Arrivé sur l'étroit trottoir pavé, il en sautait presque de joie. Bien sûr, même vendue à un bon prix, une calculette ne rapporterait pas autant qu'un téléphone portable mais, de manipulation beaucoup plus simple l'objet pourrait être diffusé en quantité. Tout le monde voudra la sienne, le commerçant, l'ouvrier, la ménagère, l'écolier... Tout le monde ! Le succès était assuré.

Le passage dans la chapelle Gréningaire, n'était plus maintenant qu'une formalité. La seule crainte de notre intrépide voyageur était de tomber nez à nez avec un passant au moment où il émergeait du mur béant : il ne voulait pas avoir une crise cardiaque sur la conscience ! C'est pour cette raison qu'il décida de ne plus faire ses voyages qu'à la nuit tombée. Du côté du 20^{ème} siècle, cela ne lui posait aucun problème puisque le cimetière n'était jamais fermé à clé (il devait juste s'appliquer à ne pas réveiller le gardien, le dénommé Amédée Lafontaine en fonction depuis une trentaine d'années) mais côté 21^{ème} siècle, c'était plus compliqué. Pour entrer dans la chapelle il serait contraint d'arriver un peu avant la fermeture, d'échapper à la vigilance de Cyril et de se cacher en attendant que celui-ci ferme les issues et disparaisse. Et dans l'autre sens, pour

quitter la chapelle il devrait, on l'a vu, escalader les poubelles et sauter le mur. Quelle galère !

Mais aujourd'hui, il avait exceptionnellement accepté de prendre des risques car il était trop impatient de mettre son plan à exécution... ou plutôt, ses plans : d'une part vérifier la viabilité de son projet de change francs/dollars, et d'autre part faire l'acquisition de plusieurs calechettes de poche.

Fort heureusement, personne ne l'avait vu sortir de la chapelle funéraire mais il avait eu beaucoup de chance : à une poignée de secondes près, il tombait en plein sur Cyril qui arrivait du côté opposé. Heureusement ce dernier avait les yeux tournés vers une épitaphe au moment crucial.

– Tiens, vous êtes là, s'était exclamé celui-ci, surpris de trouver quelqu'un au milieu d'une allée apparemment déserte l'instant d'avant. D'habitude c'est l'après-midi qu'on vous voit, le matin vous êtes au boulot.

– Heu... oui... mais j'ai pris quelques jours de congé.

– Et vous portez un imper et un feutre maintenant ? Remarquez, ça vous va bien...

Théo avait complètement oublié son accoutrement. Il se contenta de hausser les épaules et prétextait un rendez-vous urgent. Il n'avait pas envie de s'engager dans une conversation embarrassante qui lui aurait fait perdre un temps précieux.

Sitôt revenu dans sa tour, la première chose qu'il fit fut de se jeter à plat ventre sur son lit et, appuyé des deux coudes sur son oreiller, de se plonger dans internet. Quel soulagement de retrouver

sa bouée numérique ! Comme elle lui avait manqué, ces dernières vingt-quatre heures !

Aussi inattendu que cela puisse paraître, son premier souci fut de comprendre comment fonctionnaient les vieux téléphones à cadran. La chose n'était pas prioritaire mais la curiosité était la plus forte. Ainsi, en quelques clics il comprit qu'il suffisait de placer son doigt dans le trou correspondant au chiffre ou à la lettre du numéro, et ensuite de faire tourner le cadran jusqu'à la petite butée de métal. Et de recommencer l'opération pour chaque lettre et chaque chiffre. Comme cela devait être long et fastidieux !

Ensuite il résolut le mystère du numéro lui-même : le premier terme (en l'occurrence Robinson dans le cas du notaire) faisait référence au central téléphonique auquel l'abonné était raccordé. Il suffisait alors de n'en retenir que les trois premières lettres. Ainsi le numéro de Poirier devenait ROB-53-56 et cela suffisait. Seulement six digits ? Les numéros étaient vraiment courts à l'époque !

Une fois ces deux énigmes résolues, il s'attaqua enfin aux calculatrices de poche. En fait il n'en avait jamais possédé, son téléphone portable lui suffisait amplement pour effectuer les quatre opérations de base. Il fut étonné de la diversité de l'offre, les prix s'étalant de 4 ou 5 euros à plus de 300. Bien sûr les modèles haut de gamme étaient tout à fait inutiles (et risquaient même de décourager les amateurs en raison de leur complexité) et Théo préféra s'intéresser aux calculettes solaires. L'absence de piles et de raccordement électrique allait être la cerise sur le gâteau qui allait épater la

galerie. Finalement son choix s'arrêta sur des petits modèles simplissimes à 10 euros pièce.

Il fit un rapide calcul mental : si j'ai bien retenu ma leçon, 10 euros d'aujourd'hui valent 5 francs de 1960 (en arrondissant, bien sûr). Je suppose que je pourrais revendre ces appareils... 100 francs ? C'est peut-être un peu cher mais, contrairement à ma "lanterne magique", cette calculatrice ne sera pas un gadget ludique mais un outil de grande utilité. Certains y mettront le prix, c'est indiscutable. Donc, revendre 100 francs un objet acheté 5 reviendra à multiplier son prix par 20. Résultat des courses : je vais gagner près de 200 euros par unité ! Incroyable !

Incroyable, sans doute, mais encore fallait-il trouver le moyen de transformer ses francs en euros, donc de s'assurer de la fiabilité des billets verts qui allaient servir d'intermédiaires. La première question qui lui vint à l'esprit fut de savoir comment on changeait des devises au siècle dernier. Et quels documents étaient requis. Car Théo devait absolument éviter les mauvaises surprises.

Ne parvenant pas à trouver une réponse satisfaisante en consultant divers sites financiers (et étant certainement trop impatient pour faire les choses correctement) il décida de poser la question à une intelligence artificielle. Il opta pour celle dont nous tairons le nom mais dont l'appellation évoque vaguement un petit animal familier atteint de flatulences. Sa question fut très précisément la suivante :

En 1960, quels documents fallait-il produire pour changer ses francs en dollars ?

Et la réponse arriva instantanément :

En 1960, on n'était pas du tout dans une situation de change libre comme aujourd'hui. La France était encore sous contrôle des changes. Les particuliers ne pouvaient pas acheter librement des devises. Les dollars étaient considérés comme une ressource rare, réservée aux transactions justifiées.

Lorsqu'un particulier voulait convertir des francs en dollars, il devait passer par une banque agréée et présenter :

- 1) Une pièce d'identité.
- 2) Un justificatif du motif de la demande :
 - Pour un voyage : passeport avec visa, billet de transport, réservation d'hôtel ou attestation de séjour.
 - Pour un commerce ou importation : facture pro forma ou contrat commercial.
 - Pour des études à l'étranger : certificat d'inscription dans une université étrangère.
- 3) Une autorisation de l'Office des changes (dépendant du ministère des Finances), qui fixait un quota maximum de devises autorisé par voyageur et par an (par exemple quelques centaines de dollars pour un voyage aux États-Unis).

Théo se demanda s'il allait s'arracher les cheveux ou insulter l'I.A. Ainsi dans ces sixties d'apparence si cool et si permissive, se procurer des dollars était une galère sans nom. Bien sûr, toutes ces démarches n'avaient rien d'insurmontable pour un honnête citoyen, mais pour Théo, avec pour seul papier la carte d'identité d'un défunt, la mission était rigoureusement impossible.

De plus, obtenir une autorisation pour quelques centaines de dollars seulement était parfaitement

ridicule, ses objectifs allaient bien au delà. Par curiosité et pour bien remuer le couteau dans la plaie, il demanda encore :

Les billets de dollars américains sont ils toujours les mêmes depuis 1960 ?

Et le robot répondit sans hésiter :

Non, les billets de dollars américains n'ont pas toujours été les mêmes depuis 1960. Ils ont subi plusieurs changements importants au fil des décennies, notamment en termes de design, de taille, de sécurité et parfois de personnalités représentées pour certaines coupures rares ou commémoratives. Voici les principales évolutions...

Théo ne lut même pas la fin de la réponse. Il était dégoûté. Ainsi, et même si par une quelconque manigance il avait pu échanger tous les devises qu'il souhaitait, l'opération n'aurait été d'aucune utilité puisque les dollars papier qu'il allait en retirer seraient périmés d'avance. Quelle poisse !

Mais où était la solution ? Et y en avait-il seulement une ou bien son entreprise était-elle vouée à l'échec ?

En fait, il finit par se demander si la seule issue valable ne consisterait pas à faire exactement l'inverse de ce qu'il faisait. C'est-à-dire que, après avoir acheté au 21^{ème} siècle des gadgets électroniques qu'il revendrait en 1960, ne pourrait-il pas acheter, avec le produit de ses ventes, des biens du 20^{ème} siècle qu'il revendrait au 21^{ème} ?

Excellente idée, mais que pouvait-on bien trouver dans les années 60 qui puisse intéresser les amateurs du 21^{ème} ? Mis à part des véhicules de collection ou des meubles anciens (qui de toute façon ne passeraient jamais par la petite chapelle), il ne voyait pas très bien ce qu'il pourrait proposer d'autre. Il lui fallait des objets qui puissent tenir dans sa poche, voire dans un sac, et qui passeraient physiquement le cap du millénaire sans perdre de leur valeur...

Et c'est là que la solution lui sauta aux yeux, tellement évidente qu'il se demanda pourquoi il n'y avait pas pensé plus tôt !

X

Ce n'est qu'après s'être livré à de multiples vérifications, avoir téléchargé des pages auxquelles il ne pourrait plus avoir accès dans l'autre siècle, puis préparé son baluchon, s'être muni de quelques documents indispensables et avoir enfin attendu la tombée de la nuit, que Théo put enfin traverser la chapelle et retrouver son hôtel habituel, près de la gare.

Il aurait bien aimé essayer d'autres établissements – non pas que celui-ci fût inconfortable mais, trop proche de la gare, son vitrage simple laissait passer les bruits de ferraille assourdissants dès la mise en service des lignes. Car à l'époque le train scéen n'était pas aussi souple et silencieux que l'actuel RER et la courbure de la station n'arrangeait rien, démultipliant les pénibles grincements des essieux sur le rail recourbé.

Donc Théo dormait mal en son refuge, mais au moins il était certain qu'on ne l'y embêterait plus avec cette histoire de fiche à remplir. Peut-être tenterait-il à l'avenir de se faire faire de faux papiers dès qu'il aurait davantage de fonds et de relations – falsifications qui ne devaient pas être bien compliquées vu la simplicité des documents d'alors : photo fixée par de simples œillets métalliques (voire collée ou agrafée), mentions tapées à la machine à écrire ou même rédigées à la main, tampon encre

facilement reproductible... Bref, l'affaire était envisageable, quitte à retourner au 21^{ème} siècle pour peaufiner le tout avec Photoshop ou une intelligence artificielle. Ainsi, même si les autorités du passé flairaient la supercherie, elles seraient dans l'incapacité d'en comprendre l'astuce et encore moins de la prouver. Mais Théo n'en était pas là, il avait pour l'instant une mission bien plus urgente à remplir : vérifier la faisabilité de son plan...

Pour aller à Paris, il avait décidé de ne pas prendre le train scéen devant son hôtel mais de se rendre à pied à la gare de Bourg-la-Reine. Ainsi, il pourrait découvrir au passage ce qu'était devenu le quartier dit des "Blagis", dans l'angle sud-est de la ville (même si "devenu" était à l'opposé du terme adéquat mais il n'en trouvait pas d'autre).

Chemin faisant, il croisa sur l'avenue Gabriel-Péri un solide moustachu en pantalon de coutil qui poussait devant lui une brouette pleine d'herbages, scène bucolique qui ne le surprenait même plus.

Puis il prit la rue de la Roue et traversa la résidence des Buffets (surnommée "les Cubes") alors flambant-neuve. Les parkings, majoritairement inoccupés, semblaient immenses et les jeux pour enfants étaient plus nombreux mais bien moins sécurisés. Balançoires, tourniquets, tape-culs, cages à poules, toboggans, tous érigés sur des dalles de ciment sans protection particulière. Sans oublier plusieurs bacs à sable ouverts à tous, aux jeunes enfants comme aux chats, aux chiens ou n'importe quel rongeur en quête de fosse d'aisance. La vie était vraiment différente en cette époque. Théo se

demandait si l'on ne vivait pas aujourd'hui dans un monde un peu trop précautionneux, trop sécurisé, trop aseptisé. Toute cette enfance des sixties élevée sans cocons protecteurs n'avait-elle pas donné ces solides séniors encore pleins de vigueur un demi-siècle plus tard ? Aujourd'hui, on oublie frileusement que le risque et le danger sont des stimulants qui affutent l'âme autant que le corps...

Depuis lesdits "Cubes", Théo aperçut Bagneux, de l'autre côté de l'avenue du Maréchal-Foch, et eut la surprise de voir un troupeau de moutons y paître aux abords des Cuverons, ces ovins ignorant probablement qu'ils étaient les derniers de leur race à traîner leur guêtres laineuses de par le secteur.

Puis il se dirigea vers le petit centre commercial des Blagis et il fut surpris, là encore, de quelques changements notoires. Ainsi il découvrit un marchand de vins "Nicolas" ainsi qu'une agence de la Caisse d'Épargne, lesquels n'existeront plus dans quelques années et seront remplacés par... rien, c'est-à-dire par une trouée dans l'enceinte marchande. Le boulanger était toujours présent, quoique plus restreint semblait-il. En revanche une poissonnerie était apparue et semblait rogner une partie du petit magasin de vêtements Domino (qui se spécialisera plus tard dans le tennis). L'opticien ne s'était pas encore inséré et à sa place trônait le photographe Gilma. Quant à la supérette Auchan, elle existait déjà mais s'appelait Dock, qui deviendra ensuite Suma, puis Atac, puis Simply...

La grande église rouge dédiée à Saint Stanislas Kostka n'avait pas bougé. L'intérieur avait probablement subi maintes réfections mais Théo n'avait

pas le temps de la visiter aujourd'hui. En revanche, le carrefour devant l'église était devenu méconnaissable : immense, désert, pas de rond-point, pas de feux tricolores et moins d'immeubles alentour, rien que des pavillons et des vergers. Et les rares véhicules qui le franchissaient ralentissaient à peine, certains de ne trouver aucun concurrent en provenance des autres axes.

Garé le long d'un trottoir, un autobus attendait patiemment. Il s'agissait du 188, le nez tourné vers la Porte d'Orléans, avec sa plate-forme arrière et son chauffeur cloîtré dans son habitacle vert. Théo fut tenté de monter à bord, juste pour connaître la sensation de voyager debout sur cette mythique plate-forme, mais, ayant prévu de prendre la ligne de Sceaux direction Paname, il décida de s'en tenir à son plan et de tester l'attraction une autre fois.

Il eut néanmoins le temps d'apercevoir le receveur fermer l'accès du bus à l'aide d'une chaînette (totale insécurité inconcevable de nos jours) et actionner une poignée pendue au plafond, telle une ancienne chasse d'eau, afin de lancer le petit "ding" envoyant au chauffeur l'ordre de démarrer.

Le véhicule tourna à l'angle du carrefour, lent et poussif, et Théo vit soudainement un retardataire se mettre à courir derrière. Qu'espère-t-il celui-ci ? C'est trop tard, mon vieux ! Mais il vit l'audacieux sprinteur rattraper le bus, sauter in extremis sur le rebord de la plate-forme, ouvrir la chaînette d'une main puis s'insérer à bord. Et tout ça sous l'œil indifférent du receveur qui commençait déjà à collecter les tickets un à un. Essayez donc de faire ça aujourd'hui, c'est police secours assurée !

D'ailleurs, Théo ne put le voir, mais le contrôleur ne conservait pas les tickets, il les glissait dans une sorte de petite imprimante fixée sur son ventre et les oblitérait avant de les rendre à leurs propriétaires. Il arpentait en tanguant l'allée centrale et devait se souvenir qui, parmi les usagers, avait ou n'avait pas été contrôlé. Car il est évident que les tickets non oblitérés pouvaient être réutilisés.

Théo continua son chemin vers la gare et constata que le théâtre des Gémeaux n'était encore... qu'une surface vide ! Beaucoup de choses restaient à construire...

Mais cette accumulation de surprises ne l'affectait même plus. C'était au contraire lorsqu'il reconnaissait des bâtiments préexistants d'un siècle à l'autre qu'il était étonné. Ainsi, se demandait-il, que vais-je trouver à Bourg-la-Reine ? Un pré ? Une petite station en bois ? Ou bien la gare inchangée ? Mais en s'approchant, il put constater à son grand soulagement que le pont était bel et bien présent avec la station solidement perchée dessus.

Il prit par la petite entrée juste avant le pont et, alors qu'il s'attendait à trouver un guichet et des portillons, il fut étonné de ne trouver qu'un passage libre d'accès. Il pensa même s'être trompé d'entrée. Mais non, il était bien dans la gare, sauf que le contrôle se limitait à deux minuscules composteurs implantés un peu plus loin. Il fallait vraiment avoir envie d'oblitérer son titre, la fraude devait être bien tentante.

Il chemina jusqu'à l'entrée principale et acheta un ticket pour Paris et un autre pour le retour. Les panneaux lumineux existaient déjà mais étaient

plus grossiers, plus ternes. Quant aux escaliers ils étaient fidèles à eux-mêmes (sauf qu'il n'y avait pas encore d'escalator) et la répartition des lignes n'avaient pas changé. Bourg-la-Reine était et sera toujours une patte d'oie entre Sceaux et Palaiseau.

Néanmoins, en regardant plus attentivement les panneaux, il eut une grosse surprise : les stations n'allaient pas plus loin que Luxembourg ! Était-ce une erreur de signalisation ? Mais il dut se rendre à l'évidence, si les panneaux étaient ainsi libellés, c'est que la ligne ne se prolongeait pas au delà. Lui qui avait prévu de changer à Châtelet pour se rendre rue de Rivoli, comment allait-il faire ? Finalement, il se dit qu'un peu de marche par ce temps ensoleillé ne serait pas désagréable.

Lorsque le train arriva en gare de Bourg-la-Reine, son approche n'eut rien de majestueux. Le mastodonte ressemblait davantage à une grosse boîte de conserve sur rails qu'au RER coloré qu'il deviendra plus tard. Certaines choses étaient certes "mieux avant", songea Théo en faisant coulisser les lourdes portes de verre et d'acier, mais la ligne de Sceaux sera bien plus agréable dans le siècle prochain. Comme quoi rien n'est jamais parfait, il y a du pour et du contre dans tout...

Inutile de préciser qu'il trouva le trajet bruyant, lent et peu confortable. Mais il aurait pu dire la même chose de n'importe quel moyen de transport de l'époque : automobile, métro, bus, train...

À Denfert-Rochereau le wagon se vida presque entièrement de tous ses passagers. Théo s'en inquiéta et se demanda s'il devait descendre aussi. Mais en y réfléchissant, il comprit pourquoi :

Luxembourg était alors un cul-de-sac qui n'offrait aucune correspondance vers d'autres lignes alors que Denfert était reliée à la 6 et à la 4, donc plébiscitée par la plupart des usagers. Seuls les habitués du quartier latin restaient donc jusqu'au terminus.

En remontant à la surface il vit tout de suite que les grilles du jardin du Luxembourg étaient déjà en place, ainsi que les immeubles de part et d'autre du Boul'mich. Ici, pas de champs, pas de vergers, pas de brouettes, tout était conforme au souvenir qu'il en avait. Il en était presque déçu. Apparemment les villes avaient suivi une progression lente et continue alors que les banlieues semblaient vouloir garder leur caractère campagnard aussi longtemps que possible pour se réveiller brusquement dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle. C'était du moins l'impression qui s'en dégageait.

Mais si au premier regard l'aspect du quartier mythique demeurait globalement inchangé, c'était dans les détails que des différences se cachaient. Ainsi, la circulation, plus fluide, se faisait dans les deux sens du boulevard, aucun couloir de bus ne venant amputer la chaussée. Ensuite, les voitures pouvaient se garer le long des trottoirs, et Théo remarqua beaucoup d'emplacements libres. Apparemment les problèmes de stationnement n'étaient pas encore d'actualité. Pas d'horodateur en vue, il se demanda si la gratuité était de mise. Il s'approcha d'un pare-brise et n'y vit qu'un disque de stationnement dûment réglé. Quoi ? Des places libres sans bourse délier ? Juste l'obligation de ne pas moisir trop longtemps au même endroit ? Mais quel bonheur ! Quelle absence de stress !

Quant aux véhicules qu'il apercevait – Aronde, Frégate, Vedette, Floride, Versailles... – inutile de préciser qu'il n'en connaissait pratiquement aucun hormis ceux qu'il avait pu entrevoir au cinéma (2CV poussive, Dauphine de flics, Traction-avant de gangsters...). Il se sentait comme un figurant dans un film d'époque.

Autre détail surprenant, les rues étaient presque toutes pavées, ce qui renforçait le bruit de la circulation. Ah, c'était donc eux, ces fameux pavés qui avaient tant fait parler d'eux en mai 68 ! Effectivement, dans huit petites années ces cubes de pierre grise allaient devenir projectiles contre une police vulnérable et mal préparée. Bien sûr, sitôt la révolution terminée les pavés seraient immédiatement remplacés par une couche d'asphalte moins démontable...

Quand on sait que la jeunesse d'alors s'était révoltée contre une société trop contraignante, que dirait-elle aujourd'hui où l'interdit est devenu la norme ? Théo se souvint d'avoir vu la photo d'un graffiti proclamant l'interdiction d'interdire. Le moins qu'on puisse dire est que les ex-soixante-huitards se sont bien rattrapés depuis, ils n'ont jamais pondu autant de lois, de normes, de règlements, de contraintes, d'obligations et de "défense de..." toutes plus étouffantes les unes que les autres. Tous ces jets de pavés pour en arriver là ?

En descendant plus loin sur le Boul'mich, Théo vit que l'ambiance aussi était différente. Il avait le souvenir d'un quartier touristique, blindé de fast-foods, de magasin de luxe et de boutiques de souvenirs, alors qu'il se sentait maintenant dans un

quartier réellement étudiant, avec ses bistrots, ses gargotes bon marché, ses librairies spécialisés et sa population d'apparence moins sophistiquée, plus pauvre, plus intellectuelle. Là aussi, les choses allaient évoluer dans le mauvais sens. Mais peut-être n'était-ce qu'une impression ? Peut-être Théo ne jugeait-il là qu'un décor et aurait-il vite déchanté s'il avait dû y être plongé au quotidien ?

En arrivant à un carrefour, il vit que c'était un agent de police qui réglait la circulation, coup de sifflet énergique et bâton blanc en perpétuel mouvement. Effectivement, il verra au cours de ses pérégrinations parisiennes que nombre de feux tricolores n'existaient pas encore et étaient supplantés par d'infatigables sémaphores humains en képi. Il verra même certains d'entre eux juchés sur des socles blancs plantés au milieu du trafic, tels des prédicateurs en leur chaires (mais sans la bonne parole). Et parfois aussi quelques oiseaux de nuit brandissant leur bâton lumineux au milieu des phares qui les encerclaient. Théo n'osait pas imaginer les bronches de ces pauvres contractuels après une journée passée au beau milieu d'un carrefour. Vu sous cet angle, c'était moins bien, avant...

Il traversa le pont Saint-Michel, puis le pont au Change et put constater que la Seine était toujours à la même place. Ouf ! Et d'un coup d'œil sur sa droite il aperçut les tours de Notre-Dame. Re-ouf ! Au moins ses points de repère étaient bien là.

Il traversa la place du Châtelet toujours flanquée de ses deux éternels théâtres et eut la tentation de pousser jusqu'aux Halles. Il avait envie de voir à quoi ressemblaient les pavillons Baltard, ces

structures métalliques qui abritaient le "ventre de Paris" qu'il n'avait jamais connu.

Mais il jeta un coup d'œil à sa montre et vit qu'il n'avait plus guère de temps, il ferait sa visite historique une autre fois. Tiens, songea-t-il, elle est chouette, ma montre... Elle n'est pas "connectée", certes, mais est assez perfectionnée pour séduire beaucoup d'amateurs ici. Peut-être pourrais-je en proposer quelques-unes en sus de mes calculettes ? L'idée était à creuser, mais inutile de tirer des plans sur la comète – du moins pas avant d'avoir passé l'épreuve qui approchait.

Il s'engagea dans la rue de Rivoli et aperçut enfin le but de son voyage. Il allait bientôt être fixé...

Il entra. Derrière un immense comptoir une jeune femme à l'aspect avenant lui sourit.

– Bonjour, dit-il, j'ai pris rendez-vous et...

– Ah c'est vous qui avez téléphoné hier ? Vous êtes monsieur Picotin, c'est bien ça ?

– Oui tout à fait.

– Eh bien cher monsieur Picotin, vos lingotins sont prêts, quelqu'un va vous les apporter. Vous réglez comment ?

– Heu... en espèces, si cela vous ne pose pas de problème...

Elle sourit :

– Mais pas du tout, pourquoi voudriez-vous que cela pose un problème ?

Théo songea par devers lui : parce que, ma petite, dans quelques décennies cela va te poser des tonnes de problèmes. Et d'où viennent ces fonds, et formulaire de ceci et formulaire de cela, c'est tout

juste si tu n'appelleras pas l'armée et le GIGN.

Mais pour l'heure Théo était soulagé. Le premier test était passé : on ne lui refusait pas ses billets de banque.

– Donc poursuivit-elle, vous avez commandé cinq lingotins d'or d'une once-Troy chacun. Voici votre facture.

Théo se saisit du document et vit qu'il allait devoir se séparer d'un peu plus d'un millier de francs, commissions incluses. Cela correspondait parfaitement à ses calculs.

Il posa ses espèces sur le comptoir de bois verni et attendit la seconde partie du test, la plus délicate. S'il échouait il n'aurait d'autre solution que de s'enfuir à toutes jambes, quitte à abandonner son tas de billets sous les yeux de l'employée médusée. La liberté avant tout !

– Je vais donc établir vos certificats d'authenticité, dit-elle. Je les mets à quel nom ? Mais vous savez, vous pouvez tout aussi bien les acheter anonymement, il n'y a aucune obligation légale.

Théo était sidéré. Quoi, elle n'allait même pas lui demander ses papiers ! Pourtant il s'y était minutieusement préparé, c'en devenait vexant. Donc en 1960 on ne pouvait pas louer une chambre d'hôtel incognito mais on pouvait acheter son or masqué ? On marchait déjà sur la tête !

Il n'hésita pas, sa décision était prise :

– He bien vous inscrivez : Picotin... Eugène Picotin.

Et, frustré qu'on ne la lui demande pas, il présenta malgré tout la carte d'identité de son arrière-grand-oncle.

La jeune femme y jeta un coup d'œil distrait :

– Merci mais ça n'est pas utile.

Puis un autre employé, accoutré comme un maître d'hôtel, déposa solennellement les cinq petits bâtonnets dorés sur le comptoir boisé. Pour lui, cette vente de 150 grammes d'or n'était que peccadille, mais il traitait tous ses clients sur un pied d'égalité. On ne sait jamais...

– Vous avez fait un très bon placement, affirmait-il, l'air solennel. Sans vouloir être indiscret, vous investissez sur le long terme ou est-ce seulement un placement provisoire ?

Théo eut envie de s'amuser un peu :

– C'est du long terme. Très exactement 65 ans. Je peux même vous donner la date exacte de ma revente.

(Pour toi c'est 65 ans ajouta-t-il in petto, mais pour moi c'est demain matin et ici même. Mais ça tu ne pourrais pas le comprendre.)

– He bien, répondit l'homme en rangeant soigneusement les lingotins dans leurs luxueux étuis, on peut dire que vous êtes très organisé et très prévoyant. C'est rare de voir un investisseur planifier à ce point. Vous allez certainement réaliser une belle plus-value avec le temps.

– Bien sûr, et je sais exactement combien !

Le pingouin cravaté sourit avec une condescendance moqueuse et soupira :

– Mais certainement, monsieur, certainement !

– En fait, reprit Théo qui, bien sûr, avait consulté le cours de l'or à venir depuis le futur, l'indice va légèrement s'affaïsser et je serais perdant si je revendais prochainement. Mais fin 68 il va passer à

environ 40 dollars l'once et fin 73 il va franchir la barre des 100 dollars. Notez bien ce que je vous dis, notez bien et vous verrez que j'ai raison.

L'homme ne s'était pas départi de son sourire ironique mais la jeune femme notait discrètement les chiffres sur le coin d'un calepin.

– Et en final, demanda l'employé en lui tendant le produit de son achat, avez-vous une idée de la plus-value que vous allez réaliser ?

– Parfaitement. Je vais multiplier ma mise par 100. L'once vaut actuellement 36 dollars et elle en vaudra plus de 3600 à l'époque où je la revendrai.

Là, le pingouin ne put s'empêcher de rire ouvertement :

– Par 100 ? À ce que je vois, nous avons pour client le grand Nostradamus en personne. Eh bien je vous souhaite bonne chance, monsieur.

Avant de franchir le seuil, Théo se retourna :

– Ne riez pas et souvenez-vous de mes prédictions. Vous ne pourrez malheureusement pas vérifier celle de ma revente finale, elle est trop éloignée dans le temps, mais je vais vous confier le cours de janvier prochain, c'est cadeau: 35,36. Retenez bien ce chiffre, il est la preuve que je ne délire pas.

Une fois sur le trottoir, Théo exultait. Il imaginait la tête ahurie des deux employés dans quelques semaines face à la justesse de son annonce. Et leur tête dans 8 ans ! Et dans 13 ! Peut-être pourrait-il envisager de leur faire un petit coucou à cette époque, juste pour le plaisir ? Cela risquait d'être effectivement très drôle. En revanche, il aurait aimé leur balancer toutes les cotations an-

née après année, mais il était incapable de mémoriser autant de chiffres à la fois. En avoir retenu deux ou trois était déjà un exploit pour lui.

Ainsi, non seulement il avait trouvé un moyen parfaitement légal pour transférer ses avoirs d'un siècle à l'autre, mais de plus, d'un coup – non pas de baguette – mais de lingotin magique, il allait les démultiplier de façon indécente. En résumé, chaque portable acheté 200 et revendu l'équivalent de 8 000 euros allait lui en rapporter, après transmutation en or, 800 000 ! C'était du délire !

Même chose pour les calculatrices, chacune d'entre elle achetée 10 euros allait se transformer en un biffeton de 20 000. Invraisemblable !

Il avait fait et refait ses calculs, ils étaient parfaitement exacts aux arrondis près, bien sûr. Il n'aurait donc pas besoin de vendre beaucoup d'exemplaires pour s'enrichir, une poignée de chaque suffirait amplement. À condition, bien sûr, que la dernière phase de l'opération – la revente au siècle prochain – s'avère concluante. N'allait-on pas lui demander de ces invraisemblables justificatifs kafkaïens dont le 21^{ème} siècle est devenu si friand ? Mais qu'importe, il sera alors en possession de sa véritable carte d'identité et des preuves d'achat établies au nom de son ancêtre. Que pourrait-on exiger de plus ? Qu'il fasse un numéro de danse du ventre ou de claquettes ?

XII

Le soir même, il revenait dans le présent et il sautait dès le lendemain matin dans le RER, direction rue de Rivoli. Il avait décidé d'effectuer la revente de ses petits lingots dans le même établissement. Il aurait pu aller n'importe où ailleurs, bien sûr, mais il avait le sentiment que l'achat s'y étant déroulé sans problème, le lieu lui porterait chance pour la revente.

La boutique n'avait guère changé, hormis des vitres de toute évidence blindées, un petit interphone à l'entrée et une caméra de surveillance bien visible. Le visiteur fut admis à pénétrer le sanctuaire après avoir montré patte blanche.

Se retrouver en ce lieu quitté à la fois hier et un demi-siècle plus tôt était réellement perturbant. Il avait beau être accoutumé à son étrange faculté, Théo était toujours aussi désorienté en franchissant six décennies en quelques minutes seulement. Ses cinq sens acceptaient la transition mais pas son cerveau, c'était trop illogique. D'autres à sa place seraient probablement devenus fous.

Il s'approcha du grand comptoir en bois (c'était toujours le même, semble-t-il) et découvrit la nouvelle employée au travers d'un épais vitrage feuilleté. Quel changement d'avec hier ! De plus, Théo eut un léger mouvement de surprise car il lui sembla qu'il s'agissait de la même personne qu'au siècle

dernier (ou d'hier, au choix), quoique un peu différente, plus brune, plus rondelette... Mais en même temps, même regard, même sourire, c'était troublant.

Il expliqua la raison de sa visite et son intention de revendre son or. Avant qu'on la lui demande, il produisit l'attestation d'Eugène. L'employée la lut attentivement et s'exclama :

– Ainsi ces lingots ont été achetés ici-même il y a 65 ans. C'est une drôle de coïncidence, dites donc. Vous êtes fidèles à vos habitudes dans la famille !

Théo sourit. Il avait envie de répondre : non, nous ne sommes pas fidèles, JE suis fidèle. Mais il ne pouvait pas se le permettre.

– Si ça se trouve, reprit la femme, c'est ma grand-mère qui a servi votre parent ! Le monde est si petit.

Donc, songea Théo, je n'ai pas rêvé, la ressemblance s'explique.

– Alors, demanda-t-il, vous travaillez ici de génération en génération ?

– Effectivement, ma grand-mère puis ma mère se sont succédées derrière ce comptoir.

Puis, revenant au document :

– Ah, je vois que vous n'êtes pas le propriétaire initial de cet or. Vous savez que vous allez devoir payer des droits au Fisc ?

– Heu... non, je ne savais pas. Je n'y connais rien, c'est la première fois. J'ai trouvé ces lingots par hasard en fouillant au grenier. Il y avait une malle appartenant à mon arrière-grand-oncle Eugène. J'ai regardé tout au fond et c'est là que je les ai découverts, enveloppés dans des tissus.

– Eh bien vous avez de la chance ! C'est pas à moi que ça arriverait !

Et il fit glisser son petit paquet au travers du sas prévu à cet effet. Elle s'en saisit et se mit à en extraire chaque bâtonnet un à un.

– Ils sont drôlement bien conservés, constata-t-elle, on ne dirait pas qu'ils ont été achetés il y a 65 ans. On dirait qu'ils ont été achetés hier.

Encore une fois, Théo se retint de rire.

– Bon, poursuivit-elle, je vais vous expliquer comment ça marche, fiscalement parlant.

Elle appela un second employé à qui elle le confia le butin. Apparemment, le nouveau venu n'était pas le descendant de l'ancien pingouin moqueur, il était bien trop différent.

– Il a deux sortes de taxes, expliqua-t-elle, la taxe de 11,5% sur les métaux précieux et la taxe 36,2% sur la plus-value. Rassurez-vous, c'est l'une ou l'autre, pas les deux à la fois.

– J'espère ! Et comment choisir ?

– La taxe de 11,5% sur le métal est une taxe forfaitaire. Elle ne s'applique que si vous êtes incapable de justifier de la date d'achat de l'or. En revanche, la taxe de 36,2% sur la plus value est dégressive avec l'ancienneté. Dans votre cas, c'est cette seconde option qui s'applique puisque vous pouvez justifier de la date de votre achat.

– Mais j'ai pas envie, s'exclama Théo, c'est énorme 36,2% sur la plus-value, vous vous rendez compte ?

– Oui mais sauf que, comme je vous l'ai dit, cette taxe est dégressive avec le temps.

– Dégressive ? Dégressive comment ?

– Eh bien la franchise est de 22 ans. C'est à dire que dans votre cas, vu que ces lingots ont été achetés il y a 65 ans, vous ne paierez rien du tout !

Rien du tout ? Théo l'aurait embrassée sur ses deux joues rebondies, n'eût été la présence de cette vitre dissuasive. Il n'en espérait pas tant !

Mais, levant l'index, l'employée s'empessa de modérer son enthousiasme :

– En revanche, cet or ne vous appartient pas, il appartenait à un membre éloigné de votre famille. Donc vous allez devoir vous acquitter des droits de succession.

– Bien sûr, répliqua Théo, soulagé de s'en tirer à si bon compte. Et c'est combien ?

– 60%.

– Quoi !!!

Là, ce fut la douche froide, il n'en croyait pas ses oreilles. Ses 5 lingotins ayant été achetés 1 000 francs, soit l'équivalent de 2 000 euros, il s'attendait à récupérer comme prévu 100 fois sa mise, soit 200.000 euros. Mais là, en une fraction de seconde, il venait de se faire dépouiller de 120 000 euros. L'horreur !

– Vous ne vous sentez pas bien ? s'inquiéta la porteuse de mauvaise nouvelle. Vous désirez un verre d'eau ?

Théo fit signe que oui. Comment un tel racket était-il possible ? Il s'attendait bien sûr à payer un petit quelque chose, une contribution minimum, mais pas autant ! C'était du vol manifeste !

– Vous savez, reprit-elle, ça aurait pu être pire. Si vous n'aviez pas eu l'attestation de votre lointain parent, vous n'auriez pas pu justifier de la date

d'achat, donc vous auriez été soumis aux 11,5% forfaitaires. Ce qui vous aurait fait un total de 71,5%.

Tu parles d'un soulagement ! Théo ne put que s'auto-féliciter de n'être pas tombé dans le piège de l'anonymat et d'avoir fait inscrire le nom d'Eugène sur l'attestation. Sur ce coup, il avait eu le nez fin...

Puis, tout en sirotant son gobelet d'eau par petites gorgées, il relativisa le drame en songeant que ses centaines de milliers d'euros aspirés par le Fisc n'étaient pas le fruit d'économies gagnées à la sueur de son front. Ils n'étaient, il faut bien l'avouer, que le produit d'une petite supercherie exploitant l'engouement des générations passées pour un jouet du futur. En un mot, Théo était le conquistador espagnol qui soutirait de l'or aux indiens en échange de quelques babioles tape-à-l'œil. C'était un peu vrai, sauf que ses babioles à lui n'étaient pas seulement tape-à-l'œil, elles fonctionnaient réellement.

Enfin, il acheva de se consoler en estimant que la situation n'était pas sans solution : s'il voulait compenser ses déboires fiscaux, il lui suffisait de vendre deux fois plus de gadgets que prévu et les pertes se combleraient d'elles-mêmes !

– Et comment voulez-vous être réglé ? demanda la femme. Par chèque ou par virement ?

Ramené à la réalité, Théo jeta le gobelet dans une petite poubelle à ses pieds et répondit :

– Heu... En liquide, c'est possible ?

– En liquide ? Vous plaisantez ?

– Pourtant, mon ancêtre a acheté ces lingots en espèces, c'est écrit, donc je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas faire de même pour la revente.

– Tout simplement parce que nous ne vivons

plus à la même époque. Aujourd'hui tout est sous contrôle, vérifié, scruté, enregistré. Big-Brother est partout, dans votre carte bancaire, dans votre téléphone, dans votre ordinateur. Pendant le Covid, certains petits malins prétendaient que le vaccin renfermait une puce destinée à nous pister, mais nos gouvernements n'ont pas besoin d'un tel stratagème pour nous suivre à la trace, ils ont déjà les outils pour, et ces outils sont déjà dans nos poches, c'est nous-mêmes qui les y mettons chaque matin.

Théo ne répondit pas, elle avait raison, nous sommes les forgerons de nos propres chaînes.

– Et surtout, n'omettez pas de faire votre déclaration, ajouta-t-elle, sinon vous auriez à payer des pénalités. Et le Fisc sera au courant puisque de notre côté nous devons déclarer cette transaction. Donc faites les choses proprement, ça vous évitera des frais supplémentaires.

Théo hocha la tête. Mais soudain une question lui vint à l'esprit : comment allait-il procéder pour ses échanges futurs ?

– En fait, cette vente n'est qu'une petite partie du trésor que m'a laissé mon arrière-grand-oncle. Il y en aura beaucoup plus !

Elle se montra surprise :

– Beaucoup plus ? Combien de plus ?

– Euh... Je ne sais pas encore, j'ai pas compté...

Elle eut l'air effarée :

– Mais... mais pourquoi n'avez-vous pas tout apporté d'un coup ? On aurait pu vous faire une expertise et tout prendre en une fois.

– En fait... euh... en fait je voulais d'abord voir comment se passait une vente, ce qu'on allait me

demander, ce que j'aurais à payer. C'était un ballon d'essai en quelque sorte.

Elle hocha la tête :

– Oui, je comprends...

– Mais ma question est la suivante, continua-t-il, si je vous apporte les autres lingots petit à petit, le Fisc va peut-être trouver ça bizarre, non ?

– Bien sûr que ça va lui sembler bizarre. Un don successoral se déclare en une seule fois, à la rigueur deux, mais pas au compte-gouttes. Vous comprenez, si votre parent était encore vivant, vous pourriez prétendre qu'il vous fait un petit cadeau de temps en temps, à chaque anniversaire ou à chaque étreinte par exemple, mais dans votre cas c'est impossible.

Théo acquiesça. Lui qui s'était imaginé faire tranquillement ses affaires au fil des mois, voire des années, il était coincé. Il allait devoir vendre un maximum de téléphones et de calculatrices en un temps record de façon à regrouper ses ventes d'or en une transaction unique.

– Donc, poursuivit-elle, je suggère de vous régler cet achat par chèque. Attendez un peu avant de l'encaisser, moi je vais attendre la fin du mois pour faire ma déclaration. Et entre temps, apportez tout dès que possible.

Théo acquiesça, il n'avait pas le choix. Il prit son chèque de 200.000 euros et le contempla. Il n'avait jamais tenu un tel bout de papier entre ses mains. Et même s'il devait en reverser une grosse partie aux impôts, ce montant à cinq zéros était quand même un merveilleux cadeau tombé du Ciel.

– La seule chose à espérer, dit-il en riant, c'est

que le cours de l'or ne s'effondre pas d'ici là. Qui peut savoir ?

La femme le regarda d'un air énigmatique, semblant hésiter, et finit par lui dire :

– Oui, qui peut savoir ? Écoutez, je vais vous raconter à ce sujet une histoire bizarre mais vous n'allez jamais me croire.

– Vraiment ?

– Eh bien, figurez-vous que, d'après ce qu'on raconte dans ma famille, un client est venu un jour faire un achat ici-même. C'était en 1960. Et ce client a fait des prédictions étonnantes.

Théo mima la surprise la plus totale.

– Ah bon ? Quel genre de prédictions ? Ne me dites pas qu'il a prévu le cours de l'or jusqu'à aujourd'hui ?

– Eh bien si, justement !

Théo avait de plus en plus envie de rire.

– Non, je ne vous crois pas ! Vous êtes sûre ?

– Sûre et certaine ! J'ai encore chez moi le calepin sur lequel ma grand-mère avait noté ses prédictions. Ce client avait donné la cotation de l'année suivante, avait prévu la baisse des cours jusqu'en 1968 en précisant même le cours de cette année-là, puis donné le cours de 1973, et enfin la plus value qu'il réalisera en vendant son or de nos jours.

– Vraiment ?

– Oui. Vraiment

– Mais, dites-moi, ce client est venu vous revendre son or cette année comme prévu ?

Elle haussa les épaules :

– On ne peut pas le savoir car il a très bien pu aller le revendre n'importe où ailleurs.

– Et vous ne connaissez pas son nom ?
– Ma grand-mère l'a oublié. Il faut dire qu'à l'époque elle n'avait pas cru un traître mot de ce qu'il disait. Nous avons tellement de clients qui se vantent de tout connaître des tendances du marché à venir !

– Mais elle a quand même noté ses prédictions.
– En effet, pour mieux en rire je suppose.
– De toute façon, vous le reconnaîtriez facilement, il doit être très vieux maintenant.
– Oui, il doit avoir dans les 90 ans, mais il a très bien pu aussi léguer son or à ses descendants, auquel cas on ne le reverra pas lui-même.

Théo s'amusait de plus en plus :

– Il est venu en 1960, dites-vous ? Mais regardez l'attestation de mon ancêtre Eugène, elle est aussi datée de cette année-là ! Si ça se trouve, c'est lui votre mystérieux devin ! Et moi son descendant qui vient vous revendre son or !

Elle le regarda avec curiosité, réfléchit longuement, et finit par conclure :

– Je ne le pense pas car, d'après ce que m'a raconté ma grand-mère, ce monsieur avait l'air très organisé, planifiant ses investissements avec une précision méticuleuse. Il n'était pas du genre à laisser traîner ses lingots dans une malle au fond d'un grenier. Désolée...

– Oui, vous avez raison, ce monsieur devait être bien différent de mon propre ancêtre...

Puis il quitta l'officine en riant sous cape.

Une fois sur le trottoir, il se mit à réfléchir tout en déambulant à grands pas rapides. Il devait faire

maintenant l'acquisition d'une dizaine de calculettes et d'autant de smartphones. Tous ces achats n'étaient pas compliqués, le plus dur allait être de revendre tout ça le plus vite possible, difficulté d'autant plus grande qu'il avait promis à Poirier de ne pas distribuer un seul téléphone dans la région. Mais il haussa les épaules : de toute façon, qu'est-ce que je risque ? Qu'il me fasse un procès ?

Il traversa la place du Châtelet et entra dans la brasserie Sarah Bernhardt. Il commanda un café et, dans un coin isolé, il se saisit de son téléphone et cliqua sur la fonction calculatrice. Il se livra alors à quelques calculs alléchants : hier j'ai acheté pour 1000 francs d'or et aujourd'hui je me retrouve avec un pactole d'environ 80.000 euros après impôt. Ce qui prouve que si le cours de l'or reste stable dans le mois à venir, il me suffira de multiplier mes bénéfices en francs par 80 pour avoir une idée de mon gain final en euros. Fastoche.

Il savoura une gorgée de café.

Donc, si je vends par exemple 10 smartphones à 4000 francs l'unité, cela fera 40 000 francs qui, multipliés par 80, me donneront... 3 200 000 euros. Ouah ! Plus de 3 millions après impôt !

Il failli en laisser tomber sa tasse.

Ensuite, si je vends 10 calculettes 100 francs pièce, cela fera en final... 80 000 euros. Ridicule !

Si on lui avait prédit qu'un jour il trouverait ridicule de gagner 80 000 euros sans effort, il ne l'aurait jamais cru. Et pourtant c'était ce qu'il pensait en cet instant précis. Il se demanda même s'il ne devrait pas carrément laisser tomber cette histoire de calculatrices. Mais, après une mûre ré-

flexion accompagnée d'un deuxième café et d'une tartelette en prime, il décida qu'il n'y avait pas de petits profits, tout était bon à prendre ! En conséquence de quoi, il décida même d'inclure à son offre quelques montres sophistiquées (mais non connectées), sortes de cerises sur le gâteau.

Il ne ramassa pas la monnaie que le serveur lui avait rendue, s'engouffra dans le métro à Chatelet et rejoignit la ligne de Sceaux à Denfert. Il descendit en gare de Fontenay mais au lieu de se rendre tout de suite à son domicile, il préféra emprunter la coulée verte et remonter en centre ville. En effet, estimant que le mois à venir allait être bien chargé avec toutes ses ventes et ses allers et retours d'un siècle à l'autre, il jugea plus honnête de remettre tout de suite sa démission et de ne pas laisser son patron attendre inutilement son soi-disant rétablissement.

S'il gérait correctement ses avoirs, le mitron millionnaire n'aurait plus jamais besoin de pétrir la moindre pâte à tarte de sa vie. Il était libre !

La confrontation fut assez houleuse :

– Mais tu crois que c'est facile de recruter un bon tourier de nos jours ? Tu me mets dans la mouise, Théo ! Et vu que tu démissionnes sans préavis, je ne te verserai pas un seul centime d'indemnité, tu m'entends ?

– Écoutez patron, je comprends votre difficulté et pour la peine je vais vous envoyer quelqu'un de sérieux pour me remplacer. Une copine à moi.

– Une copine ? Et c'est qui celle-là encore ?

– Elle s'appelle Roxane. Non seulement elle est

tourière mais elle est également pâtissière chocolatière. Tenez, voici son numéro, appelez-la, je sais qu'elle est dispo en ce moment...

– Et... elle est sérieuse au moins ?

– Alors... en fait elle est un peu fofolle, c'est vrai, elle arrive souvent en retard, c'est vrai, mais elle met les bouchées double et vous aurez toujours vos produits à temps en vitrine.

– J'espère bien, parce qu'avec les intérimaires que j'ai pris pour te remplacer, c'était pas fameux !

Le boulanger glissa le numéro dans sa poche et, avant de s'en retourner au fournil, il demanda :

– Et tu vas faire quoi maintenant, si c'est pas trop indiscret ? Te mettre au chômage et te tourner les pouces avec les autres flémards ?

Théo sourit et lui murmura à l'oreille :

– Pas du tout, j'ai touché un héritage. Mais chut !

Et devant l'air incrédule de son patron, il exhiba son gros chèque pendant une demi-seconde, tel le magicien qui sort une carte d'entre ses doigts experts et la fait disparaître aussitôt.

Le pauvre homme en eut le souffle coupé :

– Eh bien c'est pas à moi que ça arriverait ce genre de cadeau ! Y'a vraiment que les crapules qui ont de la chance !

XII

Quelques jour plus tard (mais un demi-siècle plus tôt) il fut invité à dîner chez maître Poirier. Sur le coup il fut très honoré d'une invitation qui marquait son intronisation dans le cercle des notables de la ville, mais lorsqu'il eut connaissance du motif de ce dîner, celui-ci réveilla en lui une blessure qu'il croyait plus ou moins cicatrisée. En effet, son hôte avait décidé de présenter à quelques membres de son entourage la promesse de son fils Jean-Léon en vue de leurs fiançailles. Or, dans l'esprit de Théo, ce mariage annoncé était la source même de son chagrin puisque, si ses calculs étaient exacts, ce petit Jean-Léon n'était autre que le futur arrière-grand-père du futur Geoffroy, l'abominable godelureau qui lui avait volé Claire !

Bien sûr, le jeune Jean-Léon n'était en rien responsable de la disgrâce de Théo ni des actes de son lointain descendant, mais les faits étaient là : c'était de son union avec une certaine Bernadette, la fille d'un traîtreur scéen, qu'allait éclore une lignée aboutissant à l'épouvantable séducteur de fleuristes. Mais qu'y pouvait-on ? Peut-on punir les ascendants pour les méfaits commis par leurs descendants à venir ?

Durant tout le dîner, il n'eut de cesse d'observer les deux tourtereaux qui débordaient de mièvrerie et de tendresse affichées. Très vite, Théo – qui

n'était pourtant pas expert en amourette – eut le sentiment que la demoiselle était surtout intéressée par le statut social et financier de son futur époux tandis que ce dernier semblait en revanche planer sur un petit nuage éthéré. Parfois même on avait l'impression de voir une mère et son fils, tant elle semblait décidée et lui indécis.

Néanmoins le repas fut fort agréable. Le potage, le foie gras, la sole meunière, le gigot, les petits légumes, les fromages et l'île flottante étaient tous d'une perfection absolue. En dépit de la contrariété qui le dévorait sournoisement, Théo ne s'était jamais autant délecté. Les vins, nombreux et variés – un pour chaque plat bien entendu, et parfois même deux – étaient servis à discrétion par un sommelier rigide qui faisait penser à Frémont, serviteur zélé d'une série télévisée du 21^{ème} siècle. Mais Théo ne fit qu'y tremper les lèvres. Peu habitué à l'alcool et regrettant de ne pouvoir réclamer un soda bien frais, il voulait rester lucide et ne pas se trahir par des propos mal maîtrisés.

Et il avait raison, car les questions fusaient. Son voisin de droite, qui n'était autre que le pilote automobile fontenaisien César Marchand (mais ceci Théo l'ignorait, bien sûr) tentait de lui faire avouer comment fonctionnait ce petit appareil qu'exhibait fièrement le maître de maison. Sa voisine de gauche, une prénommée Paule-Emanuele – dont la voix avait doublé maints films à succès – voulait tout savoir de l'énigmatique passé de ce jeune nouveau venu. Quant aux autres convives qui se penchaient à en tremper leurs cravates ou leurs bijoux dans la sauce devant eux, ils tentaient d'attirer son

attention par des questions de plus en plus pertinentes. Qui fabrique ces petites merveilles ? Comment peut-on s'en procurer ? Qui avez-vous rencontré en Californie ? Connaissiez-vous personnellement Einstein ? Heureusement Théo maîtrisa parfaitement la situation, sauf au détour d'une phrase où inconsciemment il se mit à parler au futur. Mais personne n'y prêta attention.

Il y eut aussi le sculpteur Alexandre Noll qui, plus tard au salon, lui glissa quelques mots d'encouragement, suivi de près par un type à fière allure qui s'interrogeait sur la façon dont on pouvait prendre des clichés avec la petite lanterne magique. "Elle m'aurait été bien utile pour photographier les lignes ennemies" avait-il simplement murmuré, laissant Théo perplexe. Bien sûr, celui-ci ne pouvait deviner qu'il était face à l'aviateur fontenaisien Fernand Chavannes, as des combats aériens durant la première guerre mondiale.

Bref, il n'y avait que du beau monde et si Théo s'en était un tant soit peu douté, il se serait sauvé à toutes jambes.

Au café, servi au salon avec les digestifs, et alors qu'on le laissait enfin seul dans l'embrasement d'une fenêtre, il se mit à rêver d'empêcher ce mariage honni et de brouiller ainsi la lignée à venir. Mais qu'aurait-il pu manigancer, à part assassiner l'un des deux comparses, procédé qui n'était pas vraiment dans ses cordes ? Bien sûr, à l'instar du film "l'Arnacoeur" il aurait pu tenter de séduire la fiancée afin de la détourner de sa funeste union, mais Théo le savait, il n'avait pas l'étoffe d'un séducteur. Tout ce qu'il obtiendrait serait de devenir la risée

du tout Fontenay et de se mettre le clan Poirier à dos. Mauvaise pioche !

Non, tout ce qu'il pouvait faire était de se rapprocher de Jean-Léon, d'en faire son ami, de l'observer et, qui sait, de le dissuader de commettre l'irréparable. Mais le problème était que la dénommée Bernadette, sous ses airs de jeune bourgeoise coincée, jouissait d'une incontestable beauté rehaussée par la fraîcheur de ses 18 ans. Grande, blonde et agrémentée de reliefs répartis comme il faut là où il faut, elle faisait tourner les têtes dès qu'elle franchissait le seuil d'un salon. Elle avait un petit côté Nicole Kidman dont, bien sûr, seul Théo pouvait être conscient.

Bref, convaincre l'heureux élu de renoncer à ce morceau de roi était perdu d'avance.

Quant à détourner la jeune fille de son projet matrimonial, l'idée était encore plus utopique car, on l'a pressenti, ce n'était pas le charme de Jean-Léon qui avait attiré la belle mais le futur statut notarial de celui-ci. Le jeune niais était l'élu, non de son cœur mais de ses intérêts, et ça, c'était imparable. Même les beaux lingotins dorés de Théo n'y auraient rien changé. Cette demoiselle était une Rastignac en jupons, c'était écrit sur son joli front et gravé en son iris calculateur. Elle était prête à tout pour fuir les jambons et les andouillettes de papa, quelle que fût la renommée de l'échoppe familiale.

Théo trouvait d'ailleurs étrange que personne ne s'en rendît compte et laissât ce pauvre falot s'engager tête baissée sans émettre la moindre réserve. Mais il supposa que tout le monde était tombé sous

le charme de la belle arriviste et il dut reconnaître que, n'eut été son différend avec son futur arrière-petit-fils Geoffroy, lui-même y aurait succombé. C'est son ressentiment enfoui qui aiguïsait ses sens et lui permettait de voir à travers les masques. Et sans doute aussi son détachement vis-à-vis de ce siècle où il n'était qu'un témoin de passage.

Peu avant de quitter les invités, son regard croisa par inadvertance celui de la jeune fille. Celle-ci sembla courroucée de se sentir ainsi observée. Il détourna immédiatement les yeux, inquiet qu'elle ait pu déceler en lui ses coupables desseins. Son ressentiment pouvait-il se lire à ce point ?

Dans les jours qui suivirent ce mémorable dîner, Théo ne fit rien d'autre que déambuler dans Fontenay à la recherche d'une idée qui ne venait pas. Comment enrayer discrètement cette maudite union ? Car bien entendu, ce n'était pas le sabotage en soi qui posait problème, il existait mille et une façons de casser un projet – qu'il soit matrimonial ou autre – c'était plutôt le caractère "discret" de l'opération qui limitait ses choix. Car Théo ne voulait être soupçonné en aucune manière.

Il tourna et vira au hasard des ruelles, contemplant des vergers qui ne laisseront aucune trace à la postérité, hormis des noms de rues et de lieux. Les Paradis, les Chevillons, les Champarts, les Ormeaux, les Fauvettes, les Sorrières, les Roses...

Au détour d'une place, il tomba sur un montreur d'ours qui, au son d'un tambourin, obligeait la pauvre bête muselée à se dandiner sur ses pattes de derrière. Un attroupement s'était formé, composé

essentiellement de jeunes enfants et de leurs mères un peu inquiètes. Théo en fut révolté. Il n'osait pas imaginer les souffrances endurées par ce pauvre animal pour distraire durant quelques minutes une poignée de petits humains ébahis. Il fut sur le point d'intervenir, mais se dit que son acte de bravoure, en avance d'un demi-siècle, serait incompris et demeurerait sans effet, sauf celui de lui attirer d'inutiles ennuis. Et sans papiers en règle, pas la peine d'attirer la maréchaussée...

Le lendemain, il tomba sur le spectacle bien plus sympathique de chanteurs des rues. C'était un couple d'âge mur qui se produisait sous les fenêtres des immeubles dans l'attente de quelques pièces de monnaie qu'on leur lançait. L'homme, en canotier et cravate bariolée, s'escrimait sur son banjo en souriant avec entrain, tandis que sa femme, bibi fleuri sur la tête, interprétait une chanson que Théo ne connaissait pas. Il y était question de cerisiers roses et de pommiers blancs, ce qui n'évoquait aucun souvenir pour lui. Pourtant les spectateurs aux fenêtres et les passants avaient l'air de bien connaître le refrain. Était-ce le hit du moment ?

Il allait vraiment devoir se mettre à la page s'il ne voulait pas passer pour un demeuré. C'est décidé, lors de sa prochaine escapade au 21^{ème} siècle il ira sur internet s'imprégner des airs et des artistes français les plus marquants à la fin des années 50.

Deux jours plus tard, il fut témoin d'une scène encore plus étonnante : un drôle de type en costume d'opérette, képi vissé sur la tête, produisait des roulements de l'énorme tambour qu'il portait

sur le ventre. Qu'était-ce donc ? Un bonimenteur de foire ? Le Monsieur Loyal d'un cirque à venir ? Mais lorsque l'individu avait sorti un petit papier et s'était écrié "Avis à la population !" Théo avait tout de suite compris qu'il s'agissait du garde-champêtre. Il n'en avait jamais vu de sa vie, sauf en images, mais il reconnaissait la fameuse annonce. Il l'apprendra plus tard, il s'agissait de Pierre Million-Rousseau, célèbre et ultime garde fontenaisien de 1938 à 1992.

D'avantage intrigué par l'aspect du bonhomme que par son discours, Théo ne prêta guère attention à l'annonce déclamée. Il perçut vaguement qu'il y était question de commerces, de denrées en provenance des Halles ainsi que de quelques autres informations sans grand intérêt. Puis le colporteur de nouvelles s'éloigna d'un pas martial et Théo perçut dans le lointain son roulement de tambour qui se renouvelait au battement près. Internet n'existe pas encore, songea-t-il, mais ils ont trouvé le moyen de s'en passer. Moins efficace, moins technologique mais tellement plus amusant.

Puis, les mains dans les poches, il déambula un peu plus haut vers le CEA, construit depuis longtemps déjà, et emprunta des petites rues qu'il croyait connaître mais qui ne ressemblaient pas du tout à ce qu'elles seront plus tard. Rue Mordillat, rue Ernoult... Bien qu'accoutumé à ce changement de décor permanent, il n'arrivait pas à vraiment à l'accepter. Sa mémoire visuelle était trop fréquemment leurrée.

Chemin faisant, et se remémorant l'annonce du garde-champêtre, il eut l'impression qu'une petite

idée lui trottait dans la tête. C'était encore flou, juste une ébauche, un vague sillon qui ne demandait qu'à être creusé en un fossé plus profond. Une porte venait de s'entrouvrir et il devait y mettre le pied pour ne pas la laisser se refermer. Il pressentait qu'il devait impérativement se rapprocher de Jean-Léon et en devenir le copain. C'était lui la faille, pas elle...

Ainsi, quelques jours plus tard, il commença par faire cadeau au jeune fiancé de l'une de ses superbes montres futuristes. Le jeune homme fut tellement émerveillé par l'objet, véritable curiosité jamais vue jusqu'alors, qu'il se confondit en remerciements, ne sachant s'il pourrait un jour rendre la pareille à son bienfaiteur. Ce à quoi Théo avait habilement répondu :

– Ne vous inquiétez pas pour ça, boire un verre avec vous au Bistrot de la Gare ou n'importe où ailleurs serait pour moi le plus grand des plaisirs.

Et il disait vrai car c'est sur le zinc d'un comptoir qu'on en apprend le plus. Bien plus en tout cas que sur le canapé du psychiatre et pour bien moins cher...

C'est ainsi que Théo apprit que, bien que né plus d'un demi-siècle avant lui, le jeune garçon était de cinq ans son cadet, qu'il se préparait au sacerdoce notarial et qu'il reprendrait bientôt le flambeau de cette noble charge héréditaire. Fort heureusement, celui-ci n'avait qu'une sœur, Léonine, laquelle se destinait au Carmel, ce qui écartait la survenue d'une autre lignée susceptible d'avoir produit ce Geoffroy de malheur.

Théo et Jean-Léon se ressemblaient un peu. Même silhouette, même gabarit, même taille. Pour Théo, cette ressemblance physique était un facteur de rapprochement supplémentaire, la garantie assurée d'une bonne et fructueuse entente. Mais cette similitude n'était pas qu'une heureuse coïncidence. En réalité, elle allait s'avérer fondamentale et revêtra une importance dont le jeune intrigant était à des années-lumière de se douter. Il ne l'apprendra que dans un demi-siècle...

Après une foule de questions adroitement menées, il apprit ainsi que son nouvel "ami" avait jusqu'alors suivi une vie sage et rangée, le nez dans ses manuels de droit et rien d'autre. Habilement exempté de service militaire par les relations paternelles afin de lui éviter la guerre d'Algérie, il n'avait jamais affronté le moindre danger et n'avait jamais commis d'excès, pas même avec la boisson. En revanche il fumait comme une locomotive, chose qui, à l'époque n'était pas du tout considérée comme un défaut ni un problème sanitaire. Théo avait d'ailleurs à ce propos été surpris de voir qu'aucune interdiction ne sévissait jamais nulle part. Ainsi on pouvait entrer dans un bureau de poste, une boulangerie, une salle d'attente ou un restaurant la cigarette au bec sans que personne ne s'en offusque. C'étaient même ceux qui supportaient mal la fumée qui passaient pour de tristes rabat-joie. Jean-Léon lui avait même raconté que, écolier, l'un de ses instituteurs s'autorisait un petit cigare en fin de journée au milieu des petits poumons penchés sur leurs cahiers. Quoi de plus nor-

mal ? Et plus tard il eut un prof de philo qui fumait la pipe durant ses cours. N'était-ce pas élégant ? Et superbement intellectuel ?

Théo tentait de masquer son étonnement puisqu'il était censé être né à cette même époque, donc y être accoutumé, mais il ne pouvait s'empêcher d'émettre quelques doutes prudents :

– Mais vous ne pensez-pas que fumer peut à la longue provoquer des maladies cardio-vasculaires ou des cancers ?

– Mais où diable allez-vous chercher tout ça ? rétorquait Jean-Léon en allumant une *Disque Bleu* dont Théo n'avait jamais entendu parler. Et pour cause, la marque disparaîtra dans les années 80.

– Je ne sais pas... j'ai lu ça dans une revue médicale je crois...

– Billevesées ! Si le tabac était nocif, ça se saurait, non ? Et puis je vous rappelle que durant le service militaire, on distribue gratuitement des rations de cigarettes aux conscrits. Pensez-vous que le gouvernement serait assez stupide pour dégrader volontairement les bronches de ses précieux soldats ? Non, il faut être sérieux, si le tabac était nocif, il y a longtemps qu'il serait interdit au même titre que le sont l'avortement ou la pornographie...

Jouant les convaincus, Théo n'avait alors eu d'autre choix que d'accepter à son tour une *Disque Bleue* afin de ne pas vexer son ami. Ce dernier, appuyé sur ses deux coudes pour se donner des airs d'intellectuel en pleine ébullition, rejetait la fumée par les narines (exploit que Théo ne tenta même pas de reproduire) et continuait sur sa lancée :

– Souvenez-vous quand même de Molière !

– Molière ? Mais qu'est-ce qu'il a à voir là dedans ?

– Eh bien si... Don Juan... la tirade du début ! Celle où Sganarelle vante les mérites du tabac.

– Désolé, je ne la connais pas, avoua Théo. Vous savez, je ne suis pas beaucoup allé à l'école...

– Ah oui. Alors écoutez, je l'ai apprise par cœur tant je la trouve sublime :

"Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent."
Alors, qu'en dites-vous ?

Théo était surpris, non seulement par la mémoire de son ami mais par la teneur du texte récité.

– Ah bon, s'étonna-t-il, Molière a vraiment écrit cela ? Vous êtes sûr que ce n'est pas une pub ?

– Premier acte de Don Juan. Tu peux vérifier...

Ce tutoiement spontané avait ravi Théo, satisfait d'avoir noué une belle relation avec son ennemi "héréditaire" en si peu de temps. Encore quelques petites touches de camaraderie bien ajustées et le dindon serait cuit à point.

En outre, Théo apprit au fil des confidences que ce jeune garçon n'avait jamais eu d'autre liaison que sa chère Bernadette dont il était éperdument amoureux – sentiment tout à fait compréhensible. Un instant il se méprisa pour vouloir détruire un si bel amour, mais l'instant d'après il songeait que la demoiselle n'étant qu'une perfide arriviste, le couple risquait de devenir un enfer pour ce pauvre garçon. Dans dix ans, se dit-il, c'est elle qui portera la culotte – si ce n'est déjà fait – et ce pauvre Jean-Léon ne sera plus qu'un pantin qui obéit au doigt et à l'œil. De plus je parie qu'il sera pourvu de telles cornes qu'il ne pourra plus passer une seule porte de salon sans devoir se baisser. À la fin il rampera même sous le poids de ses andouillers.

Ainsi, en empêchant ce mariage, j'atteindrai non seulement mon but mais en prime je rendrai un immense service à ce pauvre guignol... Que souhaiter de plus ?

XIII

Tn mois plus tard, Théo avait atteint ses objectifs de vente et les avait même largement dépassés. Il avait distribué 462 téléphones portables, un bon millier de calechettes et presque autant de montres sophistiquées.

En fait, les choses avaient été extrêmement simples : craignant que le jeune homme enfreigne la règle établie, maître Poirier l'avait orienté vers des relations géographiquement éloignées. Ainsi Théo s'était vu dirigé en premier lieu vers un médecin de Clamart, lequel l'avait ensuite introduit auprès d'un chirurgien de Neuilly, lequel l'avait présenté à un bijoutier du 8^{ème} arrondissement... Et une fois que notre jeune "importateur" eut mis un pied dans la capitale, ce fut l'engouement total. L'effet boule de neige n'avait jamais autant mérité son nom. Théo n'eut plus une minute à lui. Parfois il vendait plusieurs dizaines d'appareils dans la même journée. Il passa même toute une nuit à configurer des téléphones (heureusement, il les configurait tous à l'identique, mêmes agencements, mêmes chanteurs, mêmes vidéos) et ne retourna au cimetière qu'à l'aube, épuisé, son stock enfoui dans son sac à dos. Il en avait même oublié l'aspect miraculeux de sa chapelle funéraire et s'y engageait maintenant avec la même insouciance que s'il empruntait les couloirs du métro.

Bien sûr, à chaque client il jurait de l'extrême rareté du produit en affirmant qu'il n'avait pu en obtenir que trois ou quatre échantillons, si bien que chacun se sentait privilégié et en payait le prix fort avec fierté.

Un jeudi matin, alors qu'il quittait l'hôtel pour visiter l'un de ses dernier clients, Théo vit un jeune garçon en culottes courtes s'approcher de lui. Le gamin n'avait pas plus d'une douzaine d'années et semblait très intimidé. Après quelques hésitations, il avait fini par murmurer :

– Bonjour monsieur, je voudrais savoir si c'est bien vous qui vendez des petites calculatrices ?

– Ah ah, répliqua Théo, et comment le sais-tu ?

– C'est... c'est un copain qui me l'a dit. Son père en a une et il paraît que ça marche drôlement bien.

– Oui, il a raison. Et pourquoi en veux-tu une ?

– Pour... pour faire mes devoirs. J'ai du mal avec le calcul. J'ai des mauvaises notes...

Théo eut envie de lui répondre qu'utiliser une calculette n'était pas forcément la meilleure solution et qu'il ferait mieux de s'entraîner aux quatre opérations avec un papier et un crayon, mais il se souvint qu'au siècle prochain ces béquilles seront autorisées en classe, ainsi que les portables et les ordinateurs. Alors pourquoi l'en priver ? Le même serait juste en avance sur son temps, c'est tout.

– Mais dis-moi, que fais-tu dehors à cette heure ? Tu n'as pas cours ?

– Non, monsieur, on est jeudi, c'est normal.

Bien sûr songea Théo, en cette époque le mercredi était le jeudi. Puis il proposa :

– Tiens asseyons-nous cinq minutes sur ce banc, je ne suis pas très pressé et j'aimerais te poser quelques questions.

En effet, depuis quelque temps, Théo s'interrogeait : si au 20^{ème} siècle le mode de vie était très différent chez les adultes, qu'en était-il pour les jeunes ? Une seule chaîne de télévision, pas de console, pas de téléphone, pas d'internet, pas d'ordinateur... Mais comment passaient-ils leur mercredi... leurs jeudis ?

– D'abord, comment t'appelles-tu ?

– Gérard.

– Ah oui, c'est très à la mode en ce moment. Et tu habites Fontenay ?

– Oui, aux Blagis, dans la cité des Buffets.

– Bien. Et tu vas où à l'école ?

– Je vais au lycée Lakanal, à Sceaux.

– Très bien. Et tu as une petite copine au lycée ?

Le garçon haussa les épaules :

– Mais non monsieur, y'a pas de filles à Lakanal, c'est un lycée de garçons. Les filles, elles, elles sont à Marie-Cul, enfin je veux dire à Marie-Curie.

– Excuse-moi, j'avais oublié. Tu sais, dans quelques décennies toutes les écoles seront mixtes. T'en penses quoi ?

Le gamin se mit à glousser.

– Mais c'est pas possible monsieur, on va moins bien travailler, on va pas pouvoir se concentrer. On va tous être amoureux et ça va faire des tas d'histoires comme chez les grandes personnes.

Théo sourit d'une telle lucidité.

– T'as pas tout à fait tort, le niveau va vraiment s'effondrer, mais peut-être pas pour les mêmes rai-

sons, il y en aura bien d'autres... Et toi, tu es bon à l'école ?

Le garçon hocha la tête, incertain :

– Moi ? Bof... J'aime pas trop le latin et encore moins le calcul. Et l'histoire-géo non plus...

Théo sourit, ça lui rappelait son enfance.

– Mais alors qu'est-ce qui te plait en cours ?

– Le français. J'aime bien faire des rédactions, surtout les dialogues, j'aime inventer des histoires et le prof, monsieur Dimon, a dit qu'un jour je serai metteur en scène ou écrivain. Et je suis très bon en orthographe aussi.

– Très bien. Et tu lis beaucoup ?

L'enfant haussa les épaules.

– Non, pas du tout. Sauf des Tintin ou des Pif-le-Chien. Et puis le Journal de Mickey aussi.

– Quoi ? Et tu arrives quand même à être bon en français ? Ça va l'encontre de toutes les idées reçues. Et l'anglais, ça marche ?

– Un peu, mais le prof il est bizarre.

– Ah oui ? Comment ça ?

– Eh bien pendant la première demi-heure, il nous parle de pleins de trucs, sauf d'anglais. C'est seulement vers la fin qu'il commence à nous faire cours. En plus il est tout petit et pas très sympa.

– Peut-être qu'il est complexé. Comment s'appelle-t-il ?

– Capelovici, mais nous on l'appelle Capello.

– Quoi ! Maître Capello ! L'ancien animateur de jeux télévisés ? Un brillant érudit, crois-moi.

Gérard éclata de rire.

– Mais non monsieur, il ne fait pas de télé, vous confondez certainement.

Théo s'en voulut de toutes ces bévues mais jugea qu'elles n'avaient guère d'importance face à un enfant. Il décida de s'amuser un peu.

– Oui tu as raison, il ne fait pas de télé mais un jour il en fera, tu verras. Et tu pourras te vanter de l'avoir eu comme prof.

Le même regarda Théo, ébahi :

– Eh bien dites-donc, vous être drôlement savant, vous ! Non seulement vous vendez des calculatrices qui n'existent pas ailleurs, mais en plus vous connaissez l'avenir ! Vous ne viendriez pas d'une autre planète ou du futur par hasard ?

Théo éclata de rire.

– Non, je te rassure, je viens de nulle part, mais j'ai des intuitions qui se révèlent souvent exactes. Mais pour en revenir à toi, vu que votre génération n'a que peu de distractions, à quoi passes-tu ton temps libre ? Tu regardes la télé ?

Le garçon parut surpris et secoua la tête.

– Mais on n'a pas la télé à la maison, on écoute surtout la radio. Les feuillets comme Zappy Max ou les jeux comme Quitte-ou-double ou le Crochet.

– Mais c'est très bien, ça développe l'imagination bien mieux qu'une télé qui pousse à la passivité. Mais le reste du temps, tu t'occupes comment ?

L'enfant réfléchit quelques instants comme s'il était saturé de loisirs et répondit :

– D'abord j'ai pas trop de temps libre parce qu'on a vraiment beaucoup de devoirs et de leçons, mais je lis des illustrés, je joue avec mon mécano, je dessine, j'écris, je collectionne les petites voitures Dinky Toys, je fais du basket et, surtout, j'ai mon théâtre de Guignol.

– Guignol ? Mais c'est fabuleux ! Et tu fais des représentations ?

– Oui, j'invente des pièces et je les joue devant mes copains. Et puis c'est moi qui ai construit mon théâtre et les décors...

Théo était stupéfait. Ces gamins dont on se moquera plus tard en les traitant avec mépris de "boomers", étaient en fait très inventifs et pleins d'imagination. Et ils n'étaient dépendants d'aucune électronique malfaisante... Combien d'enfants en seront capables au siècle prochain ?

Théo regarda l'heure.

– Écoute, dit-il en se levant, demain je laisserai une calculatrice pour toi à l'accueil de l'hôtel. Tu ne me dois rien, c'est cadeau. Mais ne le répète pas.

Et il fila vers son rendez-vous.

Quelques acquéreurs insistant pour le régler par chèque, il dut se résoudre à ouvrir un compte bancaire sous peine de susciter une certaine méfiance. Mais ce ne fut pas chose simple : vu qu'il ne possédait que la carte d'identité et le permis de conduire de son voyou de frère, il ne pouvait qu'ouvrir un compte au nom de celui-ci. Mais il était désormais connu à Fontenay sous le nom de Théo. Donc la seule solution était d'envoyer "Eugène" se domicilier dans la capitale, l'anonymat de la grande ville le protégeant de sa double identité. Théo alias Eugène avait donc commencé par louer un petit logement dans le 12^{ème} arrondissement de Paris, le quartier de son enfance, rue Éliisa-Lemonnier.

En remontant la rue ce jour-là, il avait été extrêmement surpris de quelques petites modifica-

tions. Bien sûr il n'avait pas trouvé de jardinets en lieu et place des immeubles qu'il avait toujours connus, tout était déjà en place (son école maternelle était bien là, au bas de la rue), mais c'était au niveau des commerces que tout avait changé. Ainsi, au numéro 5, s'était installée une petite épicerie comme il n'en avait jamais vu de sa vie. Pas une supérette, non, mais une véritable boutique à l'ancienne avec un comptoir, des clients qui faisaient la queue le cabas à la main et des bouteilles vides sous le bras (pour la consigne) et un vieux couple en tablier gris qui les servait l'un après l'autre. Visiblement, on n'était pas pressé et la rentabilité n'était pas l'obsession du moment. Par curiosité Théo était entré et avait acheté un paquet de Carambars et deux roudoudous. Au mur, publicité bon enfant, un tirailleur sénégalais hilare proclamait que "Y'a bon Banania", image qui provoquerait aujourd'hui des tollés indignés et enverrait les pauvres commerçants tout droit au tribunal.

Plus haut à gauche, le futur courtier en prêts était devenu un "marchand de couleurs", sorte de bazar où l'on trouvait à peu près tout ce qu'on voulait pour l'entretien de la maison et le menu bricolage. Oui, ces boutiques d'un autre âge étaient vraiment étranges, plus vivantes, plus humaines...

Il avait pu pénétrer dans l'immeuble de son enfance, au numéro 6, celui-ci n'étant condamné par aucun digicode. Quel plaisir de pouvoir aller et venir en toute liberté ! Mais comment en est-on arrivé là, se demandait-il pour la énième fois ? Pourquoi se protégeait-on si peu dans ces années-là ? Quelles valeurs a-t-on perdues en seulement un

demi-siècle ? Moins d'éducation, moins de respect, moins de moralité, moins de principes ? Et qui est responsable ? Les parents ? L'école ? Les éducateurs ? Les prêtres ? Les juges ? L'état ? Ou, tout simplement... un peu tout le monde ? Pour nous autres jeunes qui sommes nés en un millénaire de violence et d'insécurité, nous n'en sommes pas choqués puisque habitués. Mais c'est en ayant la chance comme moi de pouvoir vivre la comparaison qu'on prend conscience de notre gigantesque dégringolade morale...

Il avait donc pénétré son ancien hall d'entrée et s'était aperçu que rien n'avait changé, hormis un détail : il n'y avait pas de boîtes aux lettres. Mais comment était-ce possible ? C'est alors que Théo se souvint d'un vieux film où le facteur se contentait de déposer le courrier à la loge, à charge pour la concierge (on ne disait pas encore gardienne) de distribuer les missives aux habitants de l'immeuble. Dans le film, la petite dame décollait les enveloppes à la vapeur, lisait discrètement leur contenu puis refermait le tout avec soin. Théo se demandait si un tel procédé était possible dans la vraie vie ? Par des espions professionnels, sans doute, mais pas par une petite bonne-femme penchée sur sa casserole d'eau bouillante... Il se promit de faire l'expérience à l'occasion

En accédant à la cage d'escalier, la seconde modification notoire était la disparition de l'ascenseur. Quoi ? En 1960 les gens se tapaient six étages à pied sans rechigner ? Et si Théo avait su que, en plus, le chauffage central n'existait pas et qu'il fal-

lait remonter quotidiennement le seau de charbon de la cave pour alimenter l'unique poêle de l'appartement, il serait tombé à la renverse. Et une fois de plus, il en serait arrivé à la même conclusion : les années 60 étaient probablement plus cools mais elles présentaient aussi quelques inconvénients majeurs. Comme quoi, rien n'est jamais parfait...

Ayant donc obtenu un petit logement dans cette même rue et, surtout, la précieuse attestation de son propriétaire, il avait pu se présenter dans une agence bancaire du boulevard Daumesnil. Il s'agissait de la B.U.P. – Banque de l'Union Parisienne – dont Théo n'avait jamais entendu parler. C'était logique, elle allait disparaître 13 années plus tard.

Derrière le comptoir grillagé, l'accueil avait été plutôt froid, la carte d'identité et le justificatif de domicile ne suffisant visiblement pas. Pourtant la réglementation d'alors était plutôt souple mais l'employé, voulant sans doute faire du zèle en vue d'une promotion convoitée, avait exigé de surcroit un extrait d'acte de naissance.

Théo s'était alors drapé d'un air soucieux et, empilant pour un million de francs en chèques et en espèces (soit 2 millions de nos euros) devant le scribouillard médusé, il avait dit :

– Vous m'ennuyez avec votre paperasse. Dans deux jours je pars en voyage d'affaires en Patagonie et j'aurais bien aimé mettre mes fonds à l'abri avant d'embarquer. Vous m'imaginez voyager avec ce petit pécule ?

Et faisant mine de tout remettre dans son sac, il avait ajouté :

– Bon, c'est pas grave, je trouverai bien une banque moins tatillonne un peu plus loin...

Bizarrement le ton de l'employé avait changé. Il avait appelé le directeur de l'agence. Et dix minutes plus tard, tout était réglé !

On pourra se demander pourquoi Théo déposait autant d'argent dans une banque du 20^{ème} siècle, alors que le but était quand même d'en transférer le maximum au 21^{ème} par lingots interposés. C'est très simple : la totalité de ses ventes représentant plus de 2 millions de francs, il avait coupé la poire en deux. Ainsi, cette première moitié resterait ici pour ses dépenses courantes et quelques menues distractions, tandis que l'autre moitié serait transmuée en or et récupérée dans l'autre siècle. Ainsi, il serait financièrement à l'aise dans chacun de ses deux mondes, sage précaution au cas où il resterait malencontreusement bloqué dans l'un des deux.

Son premier million à l'abri à la BUP, il n'avait plus maintenant qu'à convertir le second million en or, puis de s'en aller revendre ses bâtonnets dorés au siècle suivant.

Le soir même il empruntait donc l'escalier du métr... pardon, de la crypte, et après un bond du cours aurifère de 65 ans en une nuit, ses lingots donnèrent naissance à 100 petits millions d'euros.

Bien sûr, la banque tiqua un peu devant une telle somme mais après avoir prouvé qu'elle émanait de sa vente d'or, notre jeune négociant eut le plaisir de voir son compte courant se gonfler démesurément en une fraction de seconde. Il allait malheureusement devoir l'amputer de 60% du total pour abreuver les vampires fiscaux, mais les 40

millions restants constituaient quand même un confortable matelas pour paresser jusqu'à la fin de ses jours...

Sa fortune faite, il avait donc cessé tout commerce mais, parfois, il devait faire face à une demande dont il n'était même pas l'instigateur. Ainsi, un client de l'hôtel voulut lui racheter son sac à dos au prétexte qu'il n'en avait jamais vu de tel ailleurs. D'autres curieux se montrèrent très intéressés par ses paires de jeans. Pourtant les pantalons de toiles Denim existaient déjà à l'époque, mais ils étaient de coupe assez rudimentaire, moins colorés, moins stylés. Théo se livra donc à quelques reventes de vêtements, de baskets et autres babioles, mais c'était davantage pour faire plaisir que pour continuer de s'enrichir inutilement. Parfois même il les offrait, surtout lorsque la demande venait d'une jeune et jolie cliente qui lui rappelait Claire...

Il avait également suscité une autre convoitise mais il n'en fut pas conscient et ne le sera jamais. En effet, certains de ses smartphones étant passés de main en main, l'un d'eux s'était retrouvé... outre-Atlantique ! Les acquéreurs savaient par ouï-dire que l'appareil provenait d'une mystérieuse source située en Californie mais, même sur place, personne n'avait pu en découvrir l'origine. Quelques chercheurs de chez IBM s'étaient néanmoins penchés sur cette étonnante petite merveille, l'avaient décortiquée, tenté d'en comprendre les rouages (si l'on peut parler de rouages dans ce cas) et, même s'ils n'en comprenaient pas toujours la

technologie ni les matériaux utilisés, ils s'étaient donné la mission d'en produire un modèle similaire. Aucun brevet n'ayant été bizarrement déposé à ce jour, les juristes du groupe leur avaient donné le feu vert.

C'est ainsi qu'en 1992, IBM présentera au Comdex son prototype "Angler", suivi deux années plus tard de sa version commercialisée sous le nom de "IBM Simon". De quoi s'agira-t-il exactement ? En plus de ses fonctions de téléphonie classique, l'IBM Simon sera capable d'envoyer et de recevoir des fax et possédera des applications tels que le carnet d'adresses, un agenda avec gestion des rendez-vous, une calculatrice, une horloge mondiale, et une application de prise de notes manuscrites. Il disposera même un clavier prédictif utilisable avec un stylet. Il ne sera doté ni de caméra, ni d'enregistreur et ne renfermera ni musique ni vidéos, mais ça sera quand même la classe !

Ainsi, le smartphone de Théo, qui était le digne héritier de l'IBM-Simon, deviendra en même temps son précurseur. Chaque appareil était donc le descendant de l'autre en une boucle parfaitement infernale...

Mais de cela Théo ne sera jamais conscient.

XIV

Tn soir où il prenait un énième verre avec Jean-Léon, il décida que le moment de mettre son plan à exécution était venu. Il sourit du mieux qu'il put et lança, comme une boutade sans importance :

– Dis-moi, Jean-Lé (c'était le diminutif qu'il venait de lui trouver), tu vas bientôt te marier. Tu ne crois pas qu'on devrait enterrer ta vie de garçon ?

– Enterrer ma vie de garçon ? Mais c'est prévu mon cher, c'est prévu ! J'ai quelques amis qui ont programmé un souper suivi d'une sortie au théâtre, ou l'inverse je ne sais pas trop, c'est une surprise.

Théo le regarda, consterné :

– C'est comme ça que tu vas enterrer ta vie de garçon ? Théâtre, souper et au lit ?

– Bien sûr car je te signale que nous ne serons qu'entre garçons ! Pas de filles pour nous casser les pieds. De plus la pièce de théâtre sera probablement du Feydeau, c'est-à-dire un vaudeville parfaitement amoral ou les femmes infidèles et les maris trompés s'entrecroisent avec beaucoup d'humour. C'est très drôle et très coquin, tu sais.

T'as raison d'aller voir du Feydeau, songea Théo, comme ça t'auras un aperçu de l'enfer qui t'attend avec ta chère Bernadette.

Au lieu de ça il s'exclama :

– Mais c'est pas un enterrement de vie de gar-

çon, ça ! C'est pas assez... comment dire... c'est pas assez... festif !

Jean-Léon eut l'air surpris.

– Ah bon, tu trouves ? Pourtant souper entre camarades et pièce de théâtre un peu olé-olé est très divertissant, non ? En plus je pense qu'après cela nous irons boire un verre sur les Grands Boulevards. Quelle fête ça sera !

Théo se demanda si ses amis lui avaient raconté des histoires et lui avaient concocté une soirée bien plus corsée qu'il ne s'imaginait, ou bien s'ils étaient tous aussi collet-monté que lui. Mais peu importait, c'était maintenant qu'il devait avancer son pion.

– Eh bien écoute, dit-il, tu feras ce que tu veux avec tes copains, je suis sûr que vous allez bien vous amuser, mais moi je te propose un petit enterrement privé, rien que nous deux.

– Rien que nous deux ? Mais pour quoi faire ? Ça ne sera pas très drôle.

Théo se força à rire :

– Détrompe-toi, je connais des endroits très amusants où on passe du bon temps.

Jean-Léon fronça aussitôt les sourcils :

– J'espère que tu ne veux pas me traîner dans une de ces maison mal famées, tu sais, celles où les dames vendent leurs charmes et...

Théo se mit à rire encore plus fort :

– Mais pas du tout, que vas-tu imaginer là ? Moi je veux te montrer des trucs que tu n'as jamais vus dans ta petite vie bien rangée et te faire découvrir des restaurants où tu n'as jamais mis les pieds. Et en plus, à la fin j'aurai pour toi une grosse surprise à la clé, tu vas halluciner !

L'autre sembla hésiter.

– J'espère bien, dit-il, parce que je te signale que je veux rester fidèle à Bernadette et arriver tout neuf au mariage, tout comme elle sera tout aussi neuve pour moi.

Eh bien songea Théo, pour une vie de merde tu te bricoles vraiment une vie de merde. Heureusement que je suis là pour donner un coup de pied dans ta fourmilière.

– Écoute, répondit-il, fais-moi confiance. T'ai-je déjà menti ? Ne t'ai-je pas offert une superbe montre en gage de notre amitié ?

L'autre baissa la tête, hésitant :

– Si, bien sûr, mais... mais...

– Mais quoi ?

– Que devrais-je dire à mon paternel ? Et à ma fiancée ? Ils vont trouver bizarre qu'on aille faire la noubu ensemble, non ?

Théo fit semblant de se fâcher :

– Mais enfin, c'est quoi cette manie de demander la permission comme un toutou ? Tu n'es plus un petit garçon quand même !

Puis il fit semblant de trouver un compromis :

– Écoute, voici ce que je suggère : on ne dit rien à personne. Le jour J tu fais semblant de te coucher et quand tout le monde dort, tu t'enfuis par ta fenêtre. C'est réalisable ?

Le garçon se mit à réfléchir. Apparemment une telle évasion ne lui était jamais venue à l'esprit. On le sentait confronté à un schéma où, pour la première fois de sa vie, l'ordre méticuleusement établi depuis deux décennies parfaitement homogènes allait être bouleversé en un clin d'œil. Et qui plus

est, sans aucune autorisation. Ni de son père ni de sa promise... Quelle aventure !

Enfin il hocha la tête, définitivement vaincu.

– C'est parfait, s'exclama Théo. Tu verras, tu ne le regretteras pas...

La date de l'escapade ayant été fixée pour le milieu de la semaine suivante, Théo s'occupa de louer un véhicule. Bien sûr il aurait pu se contenter d'un taxi, mais il ne voulait pas dépendre d'autrui et être vu d'inutiles témoins. L'opération devait rester discrète. Ce fut donc dans un garage de la Porte d'Orléans qu'il loua une Simca 8 Sport cabriolet. Les papiers et le permis de conduire d'Eugène furent tout à fait satisfaisants et, bien entendu, la transaction se fit en espèces, ce qui arrangeait tout le monde. Il essaya l'auto dans Paris, non seulement pour mieux la prendre en main mais également pour faire un peu de reconnaissance. Il ne voulait pas avoir l'air de chercher où aller au dernier moment. Il fut un peu perturbé par l'absence de ceinture de sécurité ainsi que par l'absence de rétroviseur côté droit. Et encore, il ne devait pas se plaindre, la plupart des véhicules de l'époque n'en possédaient aucun extérieur, ni à droite ni à gauche.

Il fut aussi un peu gêné par l'abondance de pavés qui tapissaient encore les rues et même, en certains endroits, par d'anciens rails de tramway dont la trace tirait un peu sur la direction. Conduire dans ce Paris-là n'était pas toujours une partie de plaisir.

Au premier carrefour dépourvu de feux, mais

doté d'un policier agitant son bâton blanc, Théo ne sut comment se comporter. C'était la première fois qu'il était confronté à ce genre de situation. Soucieux de ne pas avoir d'ennuis, il interpréta le premier geste du préposé comme un ordre d'arrêt et il pila brusquement. Aussitôt un concert de klaxons vilipenda son réflexe malheureux, accompagné de quelques noms d'oiseaux vociférés depuis les vitres ouvertes. En même temps, le fonctionnaire se mit à souffler rageusement dans son sifflet à roulettes et à exécuter d'énergiques moulinets avec sa massue. Visiblement, il fallait avancer. Arrivé à hauteur du sémaphore en képi, Théo ralentit et s'excusa : "Désolé monsieur l'agent, j'ai calé". Ce à quoi l'autre hurla : "Mais avance, nom d'un chien, avance ou je verbalise". Théo ne demanda pas son reste et appuya sur l'accélérateur.

Puis le grand jour, ou plutôt le grand soir, arriva. Comme convenu et minutieusement répété, Théo se gara à l'écart et se posta à minuit pile devant la demeure des Poirier.

Depuis dix bonnes minutes, il avait les yeux rivés sur les volets de la chambre de son ami mais rien ne bougeait. Celui-ci se serait-il dégonflé au dernier moment ? Ça ne m'étonnerait pas... Soudain il sentit une main brusque s'abattre sur son épaule. Persuadé que le notaire l'avait prit pour un rôdeur, Théo se retourna d'un bloc, prêt à s'enfuir. Mais son ami était là qui le regardait, encore plus apeuré que lui.

– Mais par où es-tu passé ? demanda Théo. Je ne t'ai même pas vu sortir.

– Mais je suis passé par la porte de derrière. Tu croyais quoi ? Que j'allais sauter du premier étage ?

Théo le prit par le bras et l'attira dans l'ombre :

– Ne restons pas là on pourrait nous voir. Ma voiture est garée un peu plus loin.

– Une voiture ? Mais où allons-nous ?

Tout en avançant d'un pas rapide, Théo prit un air solennel et déclara :

– Eh bien je t'emmène à Paris. Aux Halles !

– Aux Halles ? Mais pour quoi faire ? Tu veux acheter des légumes ?

Théo éclata d'un rire qui, pour une fois, était sincère. Puis il s'installa au volant, tâtonna encore à la recherche de la ceinture de sécurité, haussa les épaules et démarra.

En fait, c'était l'annonce du garde-champêtre qui lui en avait donné l'idée. La référence aux Halles parisiennes dans le discours tambouriné avait fait son chemin, et le reste du scénario avait suivi sans beaucoup d'efforts.

Ils se garèrent à l'angle de la rue du Louvre et de la rue Coquillère, ce qui ne leur laissait qu'une courte distance à parcourir à pied jusqu'à la rue de Rambuteau. Et là, ils tombèrent pile sur les pavillons Baltard, ces gigantesques cathédrales de fer qui constituaient l'insatiable estomac de la capitale.

Des tonnes de nourriture allaient y être marchandées et à l'aube il n'en resterait pas une miette, sauf peut-être pour quelques pigeons téméraires. Théo sentit Jean-Léon déjà fortement impressionné. Bien sûr, lui-même l'était aussi mais, contrai-

rement à son ami qui découvrait cet univers pour la première fois, lui en avait déjà eu un avant-goût au travers de films ou de documents d'époque. Et il faut aussi reconnaître que, ayant fait ses repérages la nuit précédente, il ne se sentait pas en terra incognita et pouvait ainsi jouer les affranchis...

La nuit était à peine entamée, l'activité n'en était qu'à ses prémices, mais le spectacle n'était pas dénué d'intérêt. Déjà une armada de petits camions avait investi la place, certains à l'arrêt, arrière béant, tandis que d'autre cheminaient en de laborieux zigzags vers un but connu d'eux seuls. Ça et là des petits chariots emplis de cagettes ou de sacs de toile gonflés à bloc étaient poussés à main d'homme, menaçant à chaque pavé disjoint de se renverser sur le sol.

Plus impressionnant encore, quelques chevilards, le calot sur la tête et la blouse maculée de rouge, transportaient des quartiers de bœuf sur l'épaule comme s'il s'était agi de simples poupées de chiffons. Leurs rires gras et leurs interjections résonnaient sous les voûtes, on sentait les viandards aux artères déjà tapissées d'athérome. Mais qui s'en souciait ?

Il n'y avait pas que les commerçants qui hantaient les lieux, on apercevait parfois, discrets dans la foule, un petit vieux ou une petite vieille qui, le cabas à la main, scrutait furtivement le sol à l'affût de la moindre feuille de salade, patate ou radis tombés d'un cageot mal serti. On les laissait faire, ils ne volaient rien, ils ne faisaient qu'anticiper le travail des pigeons et des balayeurs du matin.

Et puis, un peu plus loin, à l'écart des bâtiments

de métal, tapies dans l'ombre du pavé mal éclairé, il y avait les filles, ces solitaires qui, comme les pigeons et les ramasseurs de miettes, tentaient de quémander discrètement leur part du festin : un pauvre sourire à l'imprudent qui s'en approchait d'un peu trop près, quelques mots – toujours les mêmes – ânonnés sans conviction, et puis elles allumaient une énième cigarette, tel un fanal de détresse dans la nuit agitée...

Les deux garçons voyaient tout cela, les yeux écarquillés, ne sachant plus où donner de la tête tant le spectacle était immense. Théo posa la main sur l'épaule de son compagnon et lui cria à l'oreille, pour couvrir la pétarade d'un gros engin qui les frôlait :

– T'as pas soif ? Viens, on va boire un coup !

Jean-Léon fit signe que non, il n'avait pas soif, mais déjà Théo le poussait déjà vers le zinc d'un bistrot où deux maraîchers de bleu vêtus étaient accoudés, la Gitane tombante au coin des lèvres.

– Tu prends quoi ? Demanda Théo.

– J'sais pas... Un vichy-grenadine ?

– D'accord ! Deux blancs secs, ordonna-t-il au patron qui s'approchait, le torchon sur l'épaule.

– Mais non, protesta l'autre, je vais être ivre !

Théo s'esclaffa :

– Mais non, tu ne vas pas être ivre pour si peu. Et quand bien même ! S'offrir de temps en temps un peu de gaité ne fait de tort à personne. N'oublie pas que c'est ton enterrement de vie de garçon !

– Oui mais, si je suis malade ? insista Jean-Lé en trempant timidement ses lèvres dans le ballon rempli à ras bord.

– Et alors, pourquoi crois-tu que j'ai loué un véhicule ? Pour faire joli ? Non, c'est pour nous ramener en toute sécurité, c'est tout.

C'est vrai qu'il ne risquait pas l'alcootest en cette période permissive. Néanmoins, en dépit de ses bonnes paroles prônant l'ivresse et la gaité, il s'arrangea pour renverser discrètement la moitié de son propre verre dans la sciure du carrelage.

Ils se sentaient tous deux un peu décalés avec leurs tenues de minets bien soignés (Jean-Léon s'était même fendu d'une cravate neuve pour l'occasion) face à ces travailleurs nocturnes attifés de blouses ou de sarraus fatigués et coiffés de casquettes exagérément inclinées sur l'oreille. Mais nos jeunes dandies n'eurent pas longtemps à s'inquiéter de leur aspect, deux couples s'approchaient déjà, les éclipsant de leur tapageuse élégance. Les hommes étaient en frac, chemise empesée et nœud papillon brillant, tandis que les femmes se pavanaient sans complexe dans des fourrures apparemment hors de prix. De toute évidence ces noctambules sortaient d'une soirée très chic, d'un théâtre à la mode ou peut-être même de l'Opéra-Garnier, mais pourquoi ne s'étaient-ils pas changés avant de venir s'encanailler par ici ? Théo s'attendit à des moqueries de la part des travailleurs, quolibets qui auraient dégénéré à coup sûr en insultes salées et en bagarre générale, mais rien de tel ne se produisit. Les forts-des-halles, le faix sur l'épaule ou tirant une charrette-à-bras, les côtoyaient dans la plus parfaite indifférence. Ces mondes opposés coexistaient sans se voir, le contraste était saisissant.

Très en verve, Théo fit un clin d'œil au patron du bistrot et déclara :

– Aujourd'hui est un grand jour ! Mon ami que vous voyez ici est en train d'enterrer sa vie de garçon, il va épouser la plus belle femme du monde !

Le patron éclata de rire, s'empara de sa bouteille de blanc sec et emplît de nouveau le verre d'un Jean-Léon complètement paniqué.

– C'est pour moi, vociféra le tenancier. À ta santé mon jeunot, à la santé de nos chevaux, à la santé de ta belle et de tous ceux qui les montent !

Le pauvre "jeunot" ne releva même pas la grivoiserie, inquiet devant son ballon de nouveau plein. Il fit mine de le repousser mais Théo lui murmura à l'oreille :

– Ne le refuse surtout pas, sinon tu vas le vexer et ça risquerait de tourner au vinaigre. J'ai pas envie qu'on nous retrouve demain matin pendus à des crochets de boucher au fond d'un frigo.

Terrorisé, le pauvre garçon avala son verre d'une traite, ce qui fit bien rire Théo.

– Mais non je plaisantais, dit-il, ils sont très sympas ces bougres. Par contre, je vois que t'as trop bu, t'es vraiment pas raisonnable ! Allez viens, je propose qu'on aille casser une petite croûte, rien de tel pour dissiper les vapeurs d'alcool.



Les pavillons Baltard depuis le sommet de l'église
St Eustache (*Photo de Henri Cartier-Bresson*).



XV

Après avoir fait semblant d'hésiter entre "*Le Chien qui fume*", "*Le Louchebem*" ou "*Le Pied de Cochon*", comme s'il était un habitué de ces établissements mythiques, Théo opta pour le dernier car bien plus proche de l'endroit où son véhicule stationnait.

Délaissant la terrasse bondée et la salle du rez-de-chaussée tout aussi fréquentée, ils grimperont au premier étage – même si le verbe "grimper" ne s'appliquait pas tout à fait à la façon hésitante dont le futur marié attaquait chaque degré. Heureusement que son guide lui tenait fermement le bras. La pièce n'était pas très grande et seulement trois tables étaient occupées. C'était parfait.

– J'espère que tu n'es ni juif ni musulman, plaisanta Théo, parce qu'ici tu n'as que deux options. C'est soit du porc, soit du cochon, au choix !

– J'opte pour les deux mon capitaine, répondit l'autre, la langue légèrement pâteuse. Mais je te préviens, je ne veux pas manger les pieds ni les sabots ! J'espère qu'ils servent aussi les autres parties de l'animal.

– Mais oui, t'inquiète ! D'ailleurs nous allons commencer par une bonne soupe à l'oignon. Tu aimes la soupe à l'oignon ?

– J'en sais rien, j'en ai jamais mangé !

– Quoi ? T'en as jamais mangé ? Mais c'est pas

possible, tu connais rien ! Tu vas voir comme c'est délicieux.

En affirmant cela, il était vaguement inquiet car lui non plus n'y avait jamais goûté de sa vie. S'il ne l'aimait pas, il allait devoir se forcer en faisant bonne figure.

Fort heureusement la préparation fut excellente, goûtuée et gratinée à souhait. Ensuite ils se firent apporter une pleine assiettée de cochonnailles, heureux que Dieu en son infinie bonté (le dieu des catholiques bien entendu) ne les leur ait pas interdites. Enfin, pour accompagner le tout, Théo avait fait monter une bouteille de blanc du meilleur cru possible car il souhaitait que son ami soit légèrement ivre mais pas malade. En réalité, en prenant cette sage précaution, il ne se préoccupait pas de la santé de son protégé mais plutôt des sièges de sa belle décapotable.

– Tiens, goûte moi ça, disait-il, le goulot incliné à la verticale au dessus du verre de son convive, tu m'en diras des nouvelles.

L'autre buvait maintenant avec gourmandise mais protestait de temps en temps :

– Oui, mais toi tu... tu bois pas autant que moi ! C'est pas... ju... juste ! Pourquoi ?

– Eh bien je ne bois pas autant que toi parce que premièrement, c'est pas moi qui enterre ma vie de garçon et que deuxièmement, il faut bien que l'un de nous deux reste lucide pour conduire la voiture. Si je me saoulais, qui te ramènerait à bon port jusqu'à ton petit lit rose ? Hein ?

– Ah, oui, t'es... t'es vraiment un pote !

Tout en dégustant ses charcuteries, Théo écou-

tant discrètement ce qui se disait à la table voisine. Elle n'était composée que de trois convives, deux hommes et une femme, mais ceux-ci parlaient relativement fort comme s'ils voulaient attirer l'attention sur eux. Le premier type était un peu fort, tempes grisonnantes et front dégarni ; l'autre était jeune, mince, cheveux coupés courts et bizarrement porteur de lunettes de soleil. En pleine nuit ? Quant à la femme, une jolie métisse, elle se contentait de rire au moindre propos de ses deux compagnons. Impossible de deviner duquel elle était proche.

Les deux hommes s'étaient lancés dans de vagues souvenir de guerre, d'embuscades et même de sauts en parachute. Mais sans préciser ni où ni quand ni pourquoi. Indochine ? Algérie ?

Puis, tout à coup, le plus jeune se leva et lança à la cantonade :

– Non monsieur, je ne suis pas bourré, parce que quand je suis bourré je ne peux pas faire ça.

Et se saisissant d'une chaise, il en posa le pied sur son menton et la maintint en équilibre durant plusieurs secondes. Quelqu'un au fond de la salle se crut obligé d'applaudir. Puis le type se rassit et les conversations guerrières reprirent, sautant de vantardise en vantardise tandis que la brune métisse riait de plus belle. Les anecdotes s'égrenèrent ainsi jusqu'au moment où, baissant le ton (mais pas trop quand même), le plus vieux confia :

– Quand je pense que j'ai pour un million de diams qui m'attendent là-bas et que je ne peux pas aller les récupérer. Quel dommage !

Et puis plus rien...

Jean-Léon, qui venait juste de finir sa saucisse

de Morteau, voulut intervenir, mais Théo lui saisit le poignet et le serra très fort.

– Quoi ? réagit l'autre, surpris.

– Dis rien, je t'expliquerai.

Le trio guerrier attendit quelques minutes, évoqua encore le vague souvenir d'un petit village africain et, comme rien ne se passait, les trois individus se levèrent et quittèrent les lieux.

– Tu comprends, expliqua Théo dès qu'ils se retrouvèrent seuls, leur conversation éveille la curiosité, le plus jeune avec sa chaise attire l'attention, la fille est l'appât usuel et le vieux lance l'hameçon. Et toi tu as bien failli y mordre. C'est pas fort pour un futur notaire !

Jean-Léon acquiesça, piteux. Puis, vite oublieux de l'incident, Théo commanda deux cafés bien serrés, mais il déclina les digestifs parce qu'il voulait que son compagnon restât quand même à peu près lucide. C'était important pour la suite du scénario, et qu'il roulât sous la table aurait gâché ses plans.

– Viens, suggéra-t-il hypocritement, on va prendre un peu l'air avant de rentrer sur Fontenay, ça nous fera digérer.

Il prétendit avoir oublié où était garée sa voiture pour errer un peu dans le secteur et s'éloigner des pavillons Baltard. Au coin de la rue de la Grande Truanderie, il aperçut quelques filles qui attendaient passivement à proximité d'un bec de gaz. Sans en avoir l'air, il fit de son mieux pour s'en rapprocher comme par inadvertance. Puis non loin du groupe, il prit soin que ce soit son ami, et non lui, qui passe au plus près de ces demoiselles. Comme il s'y attendait, l'une d'entre elles, une bru-

nette aux cheveux aussi courts que sa jupe de cuir synthétique, décocha à Jean-Léon un sourire à faire fondre un bonhomme de neige. Le garçon sembla ne pas l'avoir remarquée, mais dès qu'ils l'eurent dépassée, il chuchota fièrement :

– T'as vu comme elle m'a souri ? T'as vu ça ? Je lui plais, c'est sûr !

– Bien sûr, Jean-Lé, mais je te signale que ce sont des professionnelles et que tu m'as dit toi-même que tu ne voulais pas entendre parler de ce genre de femmes.

– Oui mais celle-là c'est différent, je suis sûr que je lui plais pour de bon. Et je suis certain qu'elle vaut mieux que les autres. C'est pas une vraie professionnelle, on la force ! J'aimerais la délivrer...

Théo sourit intérieurement. Une telle naïveté était incroyable, c'était vraiment trop facile de le faire mordre à l'hameçon. Il arrêta ses pas car il ne voulait pas trop s'éloigner de l'appât qui attendait patiemment, appuyée au réverbère.

– Remarque, répondit Théo, ça mérite réflexion. Tu m'as bien dit que tu voulais arriver tout neuf au mariage, c'est-à-dire sans expérience ?

– Oui, absolument mon révérend !

– Mais alors comment vas-tu faire si tu n'as aucune expérience et ta Bernadette non plus (ce dont Théo doutait fortement). Tu te rends compte, c'est comme si tu mettais aux commandes d'un avion sans jamais avoir appris à piloter ! Ça serait la catastrophe assurée, non ?

Le futur marié semblait ébranlé par l'habile comparaison. Théo enfonça le clou :

– C'est pourquoi je pense qu'il serait opportun

que tu te trouves une gentille petite qui t'apprendrait deux ou trois ficelles, comme ça t'auras pas l'air idiot au moment du grand soir.

L'autre semblait de plus en plus pensif. Il n'avait jamais envisagé les choses sous cet angle.

– Oui mais comment demander un tel truc à une femme ? interrogea-t-il, inquiet.

Théo sentit que le point était gagné, restait à le concrétiser :

– Attends-moi un instant, je reviens.

Et il se dirigea d'un pas décidé vers le groupe d'amazones. Sous son aspect bravache, il avait un peu le trac. Il alla droit vers la brunette.

– Bonjour mademoiselle, c'est combien ?

– 50 francs, plus la chambre.

– Ah bon, parce qu'en prime il faut payer la chambre ?

– Évidemment, ducon, tu penses faire ça où ? Sur le trottoir ?

– Bon, ne vous fâchez pas. En fait c'est pour mon copain là-bas, qui va bientôt se marier. Alors si vous pouviez le dégrossir un peu...

Et il lui fourra un paquet de billets dans la main sans même les avoir comptés. La fille regarda rapidement les coupures : il y avait dix fois la somme demandée ! Avant qu'elle n'ait pu réagir, Théo s'en retourna vers son ami qui attendait, consterné par la rapidité du négoce.

– Vas-y, dit-il, t'avais raison, elle t'aime beaucoup, elle m'a avoué qu'elle venait d'avoir le coup de foudre pour toi. En plus, t'as de la chance, c'est une excellente professeure de pilotage. Elle va t'apprendre à décoller jusqu'au septième ciel et même à

faire des loopings. Moi je t'attendrai dans ce bistrot là-bas, à l'angle de la rue.

Le futur candidat aux vols planés hésita et finit par émettre un doute :

– Oui mais si elle m'aime, pourquoi lui as-tu donné de l'argent ? L'amour c'est gratuit, non ?

Théo faillit lui rétorquer que contrairement aux apparences, sa Bernadette non plus n'était pas vraiment gratuite et qu'elle allait lui revenir mille fois plus cher qu'une professionnelle. Et avec peut-être moins de respect à la clé. Mais il se retint et préféra répéter ce qu'on venait de lui dire :

– Mais enfin, ducon, c'est pour la chambre. Tu penses faire ça où ? Sur le trottoir ?

L'autre ne trouva rien à redire et, le cœur battant, il se dirigea lentement vers la professeure qui l'attendait sur la piste d'envol. Au moment de s'éclipser avec son jeune client, la fille se tourna vers Théo et lui cria :

– Pour ce prix, tu peux monter aussi si tu veux !

Celui-ci éclata de rire. Il n'avait pas une grande connaissance de la profession mais il se doutait bien que si la belle l'avait invité, ce n'était pas par bonté d'âme mais plutôt pour tenter de s'en faire un habitué. Un pigeon qui paie dix fois le tarif, faut pas le laisser filer comme ça ! Il haussa les épaules et s'éloigna tranquillement vers le bar.

Vingt minutes plus tard, la leçon de haute voltige était terminée. Mais le futur marié, dûment déniaisé, semblait effondré.

– Ça va pas, s'inquiéta Théo attablé devant un soda. Elle a pas été gentille ton amoureuse ?

– Si, si, soupira l'autre, elle a été super. Mais c'est que... c'est que j'ai trahi ma Bernadette ! Je suis un salaud, je me méprise...

Blues post-coïtal, songea Théo qui avait lu des articles médicaux sur la question. Il prit son ami par l'épaule :

– Mais non, c'est pas grave. Dis-toi bien qu'il fallait en passer par là si tu veux avoir l'air d'un homme le moment venu. Bon, allez, je t'offre encore un ou deux verres dans un endroit sympa et après on file. N'oublie pas que j'ai encore une surprise pour toi.

– Encore une surprise ? Eh bien dis-donc, toi quand tu sors, tu fais pas les choses à moitié, tu mets le paquet !

Ils reprirent possession du véhicule qui, bien que garé avec la capote ouverte, n'avait été ni squatté ni vandalisé. Théo démarra en faisant criser les pneus, puis, le bras pendant négligemment hors de la portière, il se dirigea vers la Porte d'Orléans, ne sachant plus trop quel lieu choisir. De toute façon, vue l'heure tardive, beaucoup d'établissements étaient déjà fermés.

Il traversa la Seine et remontait le boulevard Saint-Michel lorsqu'il aperçut, sur la gauche, une petite rue agrémentée de quelques enseignes lumineuses. D'un brusque coup de volant il s'y engagea, manquant presque de faire voltiger son passager dans le virage. Il eut le temps de voir qu'ils étaient rue Cujas. Il remonta la voie sur une centaine de mètres et n'eut aucun mal à trouver une place pour se garer. Les enseignes qu'il avait repérées étaient celles d'un club de jazz, le "*Mambo*" et d'un autre

établissement d'apparence plus calme, le "*Batam*". Il opta pour ce dernier.

L'endroit semblait presque désert. La patronne les attendait derrière un petit bar, juste à côté d'un escalier en colimaçon qui conduisait au sous-sol, rappelant étrangement celui de la chapelle Gréningaire (mais en moins sinistre). Théo voulut passer commande mais la femme les invita à descendre, c'est en bas que se tenaient les réjouissances.

Lesdites réjouissances étaient bien calmes mais Théo n'en avait cure. Lumière un peu tamisée, musique sirupeuse, un gentil couple qui dansait calmement dans la pénombre, presque immobile, l'endroit était parfait pour prendre un dernier verre avant de clore la soirée en beauté. Le serveur, un grand blond sympathique qui avait l'air de s'ennuyer, émergea de derrière son comptoir pour prendre commande. Devant l'hésitation de Théo il se permit de conseiller le punch maison, ce qui se révéla être une excellente suggestion.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un petit groupe de jeunes gens fit bruyamment irruption dans le sous-sol. Ils étaient trois, deux gars et une jolie blonde aux cheveux longs, qui s'installèrent autour d'une table basse, juste à côté de celle de Théo et de Jean-Léon. Les nouveaux venus se montrèrent rapidement expansifs et engagèrent même la conversation avec les deux amis. Ainsi, ils confièrent, entre autres choses, que le plus petit des deux types était un bagarreur fini, que la demoiselle se prénomait Corine et qu'elle travaillait au Lido – comme serveuse, s'entend.

Puis le trio s'anima de plus belle, ils ne se dispu-

taient pas, ils étaient seulement un peu excités – et peut-être même légèrement éméchés.

Par plaisanterie, l'un des deux gars fit mine de jeter son verre vide au visage de la jeune fille mais au même moment elle se tourna et le bord tranchant lui heurta la bouche. Aussitôt elle s'écria : "Tu m'as cassé une dent ! Tu m'as cassé une dent !" et, se passant la langue sur les incisives elle tentait de détecter la disgracieuse cassure. Mais ne la trouvant pas, elle se tourna alors vers Théo et, exposant sa dentition en un sourire Colgate, elle lui demanda : "Regarde, tu vois ma dent cassée ?" Dans la lumière tamisée Théo ne distinguait rien et secoua négativement la tête. Alors elle approcha son visage et lui dit : "Mais si ! Passe ta langue sur mes dents et tu la sentiras". Théo fut surpris par l'invite mais ne se déroba pas. Quand on peut rendre service... Alors il s'acquitta sans hésiter de son galant devoir, affirmant à la belle que sa dentition était intacte. Jean-Léon quant à lui, observait la scène avec stupeur. Comment peut-on ainsi explorer la bouche d'une jeune fille qu'on ne connaît même pas ?

Puis l'incident fut vite oublié, laissant la place à une autre séquence nettement moins amusante. En effet, quelques minutes plus tard le bagarreur du trio se leva subitement en déclarant qu'il allait sortir. Pour prendre l'air et se bagarrer !

Théo songea que ce n'était là que vantardise et ne s'en inquiéta pas, pas plus que ses deux amis qui semblaient en rire.

Puis le temps passa, l'énergumène ne revenait toujours pas et Théo, regardant l'heure, jugea qu'il

était grand temps de rentrer à Fontenay pour passer à l'acte final.

Les deux autres l'accompagnèrent jusque dans la rue pour voir où en était leur copain de ses exploits pugilistiques. Là, ils le trouvèrent adossé à une porte cochère, grimaçant de douleur. Il avait voulu agresser un jeune noir qui sortait du Mambo et s'était pris un coup de couteau dans le ventre. La blessure, sans doute peu profonde, saignait peu, se limitant à une petite déchirure du pull sous la veste ouverte.

Son comparse se tourna alors vers Théo et s'écria :

– Vite, il faut l'emmenner à l'hôpital ! Amène ta voiture !

Mais Théo n'était pas du tout de cet avis. Il était prêt à rendre service, surtout en cas de blessure grave, mais dans ces circonstances son aide était impensable. Muni des papiers d'Eugène, il ne devait en aucun cas être mêlé à la moindre affaire compromettante. Et Jean-Léon non plus. Le mieux était de s'éclipser rapidement.

– Impossible, répondit-il, c'est un cabriolet, il n'y a que deux places.

L'autre voulut insister mais Théo le coupa :

– Appelez plutôt police-secours, ils sauront quoi faire et où l'emmenner, c'est plus sûr !

– Mais... mais comment les appeler ?

Le problème était que sans portable Théo ne savait pas comment on alertait les secours dans les années 60. Heureusement, Corine intervint :

– Sur le boulevard il y a des bornes d'appel. Tu casses la vitre et tu parles au flic de service. C'est

pas compliqué, je l'ai déjà fait pour déconner.

Et comme son copain n'avait pas l'air de comprendre, Théo retourna au Batam, ouvrit la porte à toute volée et lança à la patronne surprise :

– Vite, appelez police-secours, un de vos clients s'est pris un coup de surin devant chez vous ! Vite !

Et en s'éclipsant Théo vit la femme qui composait déjà le numéro sur son laborieux cadran circulaire. Elle n'avait pas protesté, elle n'avait probablement pas envie d'être tracassée pour non-assistance...

Puis Théo attrapa par la manche un Jean-Léon complètement dépassé par les évènements. En l'espace de deux petites heures, le pauvre garçon venait de vivre mille fois plus d'évènements que dans toute sa vie passée. Théo le poussa dans la voiture et démarra en trombe, il ne tenait vraiment pas à saluer les flics...

Il était trois heures du matin, le timing était parfait. La circulation était rare et les limitations de vitesse encore inexistantes, Il en profita pour se permettre des petites pointes. Bien sûr l'absence de ceintures de sécurité l'inquiétait un peu, mais il accepta le risque, conscient qu'en cas de choc il s'écraserait les côtes sur son volant et que son passager s'offrirait un beau vol plané via le pare-brise. Comment les automobilistes d'antan pouvaient-ils accepter de rouler dans ces engins de mort ? Après avoir quitté la Porte d'Orléans, il poussa même son petit cabriolet à près de 130 sur la nationale 20. Il grilla même deux feux à hauteur de Montrouge. C'était stupide mais grisant, c'était une sorte de

revanche sur la montagne d'interdictions de toutes sortes qui lui pourrissaient la vie depuis sa naissance. Puis en arrivant sur Bourg-la-Reine, il ralentit enfin et bifurqua sagement vers Fontenay.

Arrivé à destination, il gara sa voiture à l'écart dans une rue mal éclairée tandis que son passager s'éveillait, surpris :

– Mais qu'est-ce qu'on fait ici ? bredouilla-celui-ci. Qu'est-ce qu'on fabrique devant le cimetière ? Je pensais qu'on allait voir d'autres filles !

– D'autres filles ? Mais je croyais que c'était péché que de tromper ta Bernadette chérie ? Non, tu vas voir, je vais te montrer quelque chose de bien plus intéressant. Tu vas être scié !

Par mesure de précaution, Théo choisit de passer par la partie basse encore inachevée, loin de l'entrée des Pierrelais et du pavillon du gardien Amédée. Puis, soutenant son compagnon qui avait de plus en plus de mal à poser un pied devant l'autre, il parvint enfin, après de laborieux efforts, devant la chapelle funéraire endormie. Il se demanda si, malgré la présence de son compagnon, les portes s'ouvriraient. Il fit jouer la poignée et constata avec soulagement qu'elle n'offrait aucune résistance. Il alluma alors la torche de son téléphone portable et aperçut la chaîne de la petite grille complètement défaite. C'était parfait. Alors il ouvrit tout grand le battant et poussa Jean-Léon à l'intérieur du monument.

– Mais tu fais quoi ? s'inquiéta celui-ci. Tu veux m'enterrer vivant ?

– Mais non, arrête de dire des bêtises. Je vais te

faire un tour de magie comme tu n'en as jamais vu.

Puis ils descendirent péniblement les escaliers. Vu l'étroitesse du passage, Théo ne pouvait plus soutenir son hôte par les épaules mais devait descendre à reculons en le tenant par les avant-bras. Et l'autre poivrot qui manquait de s'effondrer à chaque marche ! Celui-ci entonnait maintenant une chanson à boire dont on ne soupçonnait pas qu'il connût les paroles. *In vino veritas*, songea Théo, qui avait aussi parfois des lettres latines.

Enfin, ils atteignirent la crypte obscure et Théo s'excusa auprès des défunts pour la gêne occasionnée (comme disent les grévistes en espérant échapper au courroux des usagers trahis). Il s'approcha du panneau de bois et fit pivoter le mur magique sur le 21^{ème} siècle endormi.

– Ben quoi, on est revenus à notre point de départ, bafouilla Jean-Lé qui n'avait pas remarqué le changement de décor ni d'époque. C'est ça ton tour de passe-passe ? Entrer par une porte et ressortir par une autre ?

Pour toute réponse Théo lui flanqua un coup de pied dans le derrière en lui criant :

– Bienvenu au 21^{ème} siècle ! Bon vent et amuse-toi bien ! Ils vont te prendre pour un cinglé et te mettre la camisole de force. Bon courage !

Sous la violence du coup, l'autre avait trébuché en avant et s'était mis à vomir sur la première pierre tombale venue. À la fois hilare et écœuré, Théo tourna les talons, laissant son ennemi à son triste sort. Son plan avait fonctionné à merveille, il n'aurait jamais cru que ce fût si facile !

Mais, alors qu'il avait déjà posé le pied sur la

première marche afin de remonter par l'escalier, il sentit que quelque chose ne collait pas. Il se retourna et fut étonné de voir le mur encore béant ! Ça ne s'était jamais produit, habituellement les pierres se rescellaient dans la seconde qui suivait. Alors pourquoi demeuraient-elles cette fois immobiles ? Bien sûr, il n'avait pas lui-même franchi le passage, c'était ce crétin de Jean-Léon qui l'avait fait à sa place, mais ça changeait quoi ? Il ne pouvait quand même pas quitter les lieux en laissant la crypte ouverte aux quatre vents !

Après avoir vainement patienté de longues minutes, il comprit que toute attente était désormais inutile. Ce maudit mur allait bien finir par se refermer ! Il reprit donc le petit escalier pour en finir. Mais là-haut un nouvel imprévu l'attendait : la petite grille était de nouveau enchaînée et la porte d'entrée rabattue sur ses gonds, apparemment verrouillée... Il paniqua un court instant mais il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre d'où venait le problème : une fois qu'il était engagé dans la chapelle, il ne pouvait pas revenir en arrière et devait respecter le processus jusqu'au bout. Tous les accès se refermaient derrière lui et le mur attendait qu'il l'eût franchi pour se refermer à son tour. Théo s'était imaginé que le passage d'un autre corps allait suffire à boucler la boucle mais non, c'était sa sortie à lui qui déclenchait la fermeture du mur. C'était lui le voyageur temporel et personne d'autre. Il n'avait donc d'autre choix que d'accompagner provisoirement sa victime à l'extérieur, puis de revenir à la chapelle pour réintégrer enfin le 20^{ème} siècle.

Il franchit donc le mur béant et eut la satisfaction d'entendre effectivement le bruit rassurant des pierres qui se rescellaient derrière lui. Puis il attrapa Jean-Léon par le col et le tira à lui.

– Suis-moi, ordonna-t-il, je vais te montrer où te mettre en attendant l'arrivée de... d'amis bienveillants qui vont t'accueillir. Tu verras, ils seront en uniformes bleus et en blouses blanches et tu devras être gentil avec eux.

Puis il eut le réflexe machiavélique de le priver de ses papiers d'identité afin d'ajouter un peu de sel à l'interpellation. Il l'aida ensuite à s'allonger sur une pierre tombale, tel un parfait gisant. Il imagina avec délectation la tête de Cyril découvrant un énergumène fin bourré vautré au milieu de son domaine. Il aurait aimé assister à la scène mais c'était malheureusement hors programme.

Puis il revint à la chapelle et descendit de nouveau les petites marches de pierre pour s'en retourner tranquillement au 20^{ème} siècle. Seul, cette fois.

Affaire réglée !

XVI

Allongé sur son petit lit d'hôtel, il ne trouvait pas le sommeil. L'excitation était encore trop forte.

Ainsi, conformément à son plan, il était enfin parvenu à éliminer l'ancêtre de Geoffroy, non pas en l'assassinant, ce qui est vulgaire, mais en le remisant tout simplement dans le futur. Quelle idée de génie ! Il en était certain, la descendance des Poirier allait s'effacer d'un coup, c'était imparable !

Il eut malgré tout une pensée émue pour son pauvre souffre-douleur. Dans un premier temps celui-ci passerait pour un attardé s'imaginant encore dans les sixties. Puis il prétendrait être le fils d'un certain Robert Poirier, respectable notaire de Fontenay-aux-Roses – sauf que la lignée sera éteinte depuis longtemps et l'étude notariale inexistante. Le pauvre garçon hébété passerait alors pour un illuminé complet et ne s'en défendrait même pas puisque, égaré en ce siècle dont il ne savait rien, il finirait par devenir réellement fou.

Puis, le sommeil se faisant toujours désirer, Théo se mit à anticiper son prochain retour au 21^{ème} siècle.

Tout d'abord il irait, mine de rien, faire une petite visite au gardien du cimetière, lequel ne manquerait pas de lui conter son étrange découverte : "Vous savez quoi ? Eh bien figurez-vous que je suis

tombé sur un ivrogne qui cuvait, allongé en plein milieu d'une tombe. Ce salopard se croyait en 1960 et m'appelait Amédée. Vous pensez bien que j'ai dû appeler les flics..." Théo soupirerait devant la déchéance humaine, l'air faussement contrit, puis il courrait vérifier si l'étude notariale des Poirier s'était bel et bien évaporée. Et elle le serait !

Enfin, triomphe des triomphes, il irait faire un petit tour aux "*Roses de Fontenay*" et demanderait à Claire si elle avait des nouvelles d'un dénommé Geoffroy. Bien sûr, elle nierait connaître un tel personnage et la partie serait définitivement gagnée !!!

C'est sur cette image idyllique que l'intrigant amoureux parvint enfin à trouver le sommeil...

Le lendemain, en fin de matinée, la petite réceptionniste de l'hôtel vint toquer à sa porte.

– Monsieur Picotin, s'écria-t-elle, une communication téléphonique pour vous. C'est maître Poirier en personne qui veut vous parler.

Un peu vaseux, Théo descendit les marches quatre à quatre, certain que le notaire allait se plaindre de la fugue de son fils. S'attendant à la prétendue mauvaise nouvelle, il s'était concocté tout un arsenal de réponses circonstanciées. Qui ? Moi ? Ah non, aucune idée ! Je suis vraiment désolé. Mais ne vous inquiétez pas, il a dû aller enterrer sa vie de garçon, c'est normal à son âge. Oui, bien sûr, je vais tâcher de me renseigner et je vous ferai signe si jamais j'entends quelque chose.

Mais ce ne fut pas du tout le cas :

– Ah Théo, résonna la voix dans le combiné, je suis content de vous entendre. Il m'arrive un gros

pépin : ma petite lanterne magique a disparu !

Le jeune homme fut pris de court :

– Disparu ? Comment ça, disparu ?

– Eh bien je l'avais enfermée dans mon bureau comme chaque soir, et ce matin elle n'y était plus. C'est incompréhensible.

– Effectivement ! Je ne vous ferais pas l'injure de vous demander si vous avez bien cherché, mais vous savez, parfois on passe à côté des choses sans vraiment les voir.

– Rassurez-vous, je sais parfaitement chercher, ranger, classer, n'oubliez pas que je suis notaire.

– Oui, bien sûr. Donc vous pensez que quelqu'un l'aurait prise à votre insu ?

– Impossible, je ne me sépare jamais de la clé de mon bureau. L'objet s'est littéralement volatilisé, ni plus ni moins.

Instinctivement Théo songea à un mauvais coup perpétré par Bernadette, mais il n'osa le suggérer. Pourtant l'occasion de faire chasser l'indélicate de la maisonnée était tentante mais trop risquée : si Poirier se souvenait subitement avoir rangé ailleurs son appareil, c'est Théo qui serait accusé de délation gratuite. Non, mieux valait s'abstenir et se concentrer sur cette stupide disparition.

Sachant que deux téléphones portables pouvaient se connecter en wifi même sans carte Sim sur quelques dizaines de mètres, il proposa au notaire de réaliser le test sans trop entrer dans les détails :

– Ainsi, dit-il, je ne pourrais pas localiser exactement votre appareil, mais on saura à coup sûr s'il est dans les parages. À condition qu'il soit allumé.

– Vous m'éblouissez avec toutes vos connaissances techniques, j'ai l'impression de parler avec un envoyé du futur. Justement, il se trouve qu'hier soir je l'ai laissé allumé, comme je fais souvent. Pouvez-vous venir maintenant ? Sans vouloir vous commander...

Tel un sourcier avec son téléphone en guise de baguette, Théo arpenta la maisonnée à la recherche d'un signal wifi. Mais rien n'apparut, preuve que le portable évaporé était hors de la propriété. Cette histoire était étrange.

– Je suis désolé mais je ne trouve rien avec cette méthode. Je vais essayer de le faire sonner.

– Le faire sonner ? Mais comment ça ?

Théo réalisa qu'en raison du stress accumulé, il venait de commettre une nouvelle bourde.

– Euh, oui... enfin... c'est une technique que les ingénieurs américains peuvent utiliser dans leur laboratoire de la Silicon Valley lorsque la fonction téléphonie est opérationnelle, mais ici ce n'est malheureusement pas le cas. Dommage.

Il remit l'appareil dans sa poche arrière et se contenta de proposer :

– Écoutez, je pourrais peut-être essayer de vous en obtenir un autre en tout point similaire à celui que vous aviez. Je ferai tout ce que je peux pour vous obtenir un bon prix.

Il ne voulait pas réaliser de nouveau bénéfice sur le dos du pauvre homme, mais il ne pouvait pas non plus offrir à prix coûtant (soit une centaine de francs) un appareil soi-disant acheté 4000. L'autre n'aurait pas compris la raison d'un tel écart. Théo

se devait de garder une certaine cohérence dans ses fourchettes de prix pour rester crédible.

Ils en étaient à ce stade de la conversation lorsque madame Poirier fit irruption, pas même coiffée et la mine soucieuse. Elle salua poliment Théo – qu'elle ne sembla même pas reconnaître – et se tourna vers son mari :

– Jean-Léon n'est pas réveillé, se plaignit-elle. J'ai frappé à sa porte mais il ne répond pas. Je suis inquiète. Tu peux aller voir ?

Le maître de maison s'excusa et grimpa quatre à quatre jusqu'à l'étage. Théo sentit son cœur s'accélérer. S'ensuivit une courte attente qui sembla durer une éternité. Le jeune homme savait d'avance ce qui allait se dire, les répliques, le rôle de chacun, les réactions, les cris, comme quand on voit un film ou qu'on lit un livre pour la seconde fois.

Effectivement, quelques secondes plus tard, le notaire descendait pesamment les marches, pâle comme un linge :

– Sa chambre est vide et son lit n'est même pas défait.

– Oh mon Dieu ! s'écria sa femme. Que s'est-il passé ? Où est mon enfant ?

Théo fut un peu troublé d'entendre madame Poirier, d'habitude si réservée, s'exprimer de la sorte. Pour masquer sa gêne, il lança alors l'une de ses répliques prévues, celle qui suggérait que le disparu était juste parti faire la fête avec quelques copains.

– Mais pas du tout, gémit la maman, ce n'est pas son style, il nous aurait prévenus quand même.

Poirier ne disait mot, toujours aussi pâle.

Théo lança alors son hypothèse numéro deux, celle qui prédisait que le fugitif était parti rejoindre sa fiancée en cachette pour passer la nuit.

– Mais c'est encore pire, se lamenta la femme au bord de l'hystérie. Mon enfant ne ferait jamais une chose pareille hors mariage, c'est monstrueux.

Théo sourit intérieurement. Si tu savais, ma cocotte, qu'il y a quelques heures à peine ton petit chéri se tapait une prostituée aux Halles et que la dernière fois que je l'ai vu il était plein comme une huitre au milieu d'un cimetière, tu serais horrifiée.

Bien sûr il ne pipa mot et se contenta de compatir en hochant tristement la tête.

– N'empêche, dit Poirier d'une voix méconnaissable, je vais quand même téléphoner chez les parents de Bernadette, il ne faut négliger aucune piste, si déplaisante soit-elle.

Il s'enferma dans son bureau. Encore une attente pénible durant laquelle la maîtresse de maison reniflait à fendre l'âme. Son époux en ressortit quelques minutes plus tard, secouant négativement la tête. On le sentait lui aussi au bord des larmes. Il se laissa tomber dans un fauteuil, comme assommé par un poids invisible, et murmura :

– Ce n'est pas de découvrir sa chambre vide qui m'a bouleversé, mais plutôt de voir son petit lit intact. Ça prouve qu'il a passé la totalité de la nuit dehors et que, s'il n'est pas là à... (il regarda sa montre)... à presque midi, c'est qu'il ne peut pas revenir. À mon avis, il est coincé quelque part ou il a eu un accident.

Si tu savais à quel point il est coincé, ricana intérieurement Théo, coincé dans l'autre siècle !

Madame Poirier éclata en sanglot, la tête entre ses poings serrés, à la limite de l'évanouissement.

C'est alors que Théo réalisa subitement toute l'horreur de son geste. Il aurait mieux valu qu'il n'assistât pas à une telle scène, ce qui lui aurait permis de demeurer droit dans ses bottes. Mais là, de voir de près la détresse de ce couple lui fut insupportable. Tout ça parce que le notaire avait égaré son téléphone ! Sans cet incident je serais encore en train de dormir paisiblement, loin de cette cacophonie larmoyante. Mais au lieu de ça je n'ai plus devant moi qu'un papa et une maman qui pleurent leur petit disparu. C'était pas prévu au programme, merde !

Alors, sous le poids du remord et de la culpabilité conjugués, il se leva et annonça :

– Bon, écoutez, ça ne sert à rien de rester là à se morfondre. Je me propose de quadriller la ville à sa recherche. Il ne doit pas être bien loin, rassurez-vous.

Le père leva vers lui des yeux reconnaissants :

– Merci ! Mais comment allez-vous faire ? C'est grand, Fontenay. Vous voulez mon auto ?

– Inutile, j'avais justement loué une petite Simca pour... aller voir quelques amis en Chevreuse. Eh bien mes amis attendront, votre fils d'abord !

Le notaire retrouva un semblant de sourire :

– Vous avez raison, nom d'un chien, il faut se remuer. Moi je vais alerter Million-Rousseau, c'est son job de garde-champêtre après tout ! Il n'est pas là que pour nous jouer du tambour...

Théo n'aimait pas se rendre à la chapelle en pleine journée mais cette fois-ci il n'avait pas le

choix. Il devait retrouver la brebis égarée avant que Cyril ne mette la main dessus et alerte Djamel, le chef de la police municipale.

Un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche, Théo plongea littéralement dans les entrailles de l'édicule et activa la petite poignée du fond. Heureusement, aucun passant ne déambulait devant au moment où la muraille s'écarta et Théo put émerger au 21^{ème} siècle sans provoquer de crise cardiaque. Il se précipita vers la sépulture où gisait sa victime quelques heures plus tôt mais la pierre était déserte, hormis une belle trace de vomissure figée sur le bord.

Complètement affolé, il scruta l'ensemble du cimetière, tentant d'apercevoir une forme bouger dans les allées. Il se mit à courir dans tous les sens, courbé derrière les croix afin d'échapper au champ de vision de la loge. De plus, il se souvint de la caméra de surveillance qui, placée en hauteur, bénéficiait d'un angle de balayage bien supérieur à la baie vitrée de Cyril. Et en prime, elle enregistrait tout. Quelle poisse !

Et si j'étais arrivé trop tard ? se demanda-t-il avec anxiété. Si le fils Poirier était déjà enfermé chez Djamel ? Ou interné dans un hôpital psychiatrique ? Comment pourrai-je le sortir de là ? Je ne me vois pas retourner chez les Poirier et leur annoncer : ne vous inquiétez pas, tout va bien, votre fiston est enfermé chez les fous.

– Ah bon, il est chez les fous, mais où ça ? On peut le voir ?

– Oui mais c'est loin d'ici, c'est dans un demi-siècle !

Là, c'est toute la famille qui se retrouverait enfermée, camisolée dans des époques différentes.

Théo prit donc son courage à deux mains et se rendit à la loge. Là, il demanda à Cyril s'il n'aurait pas vu par hasard un ami à lui qui se serait égaré dans les parages.

– Vous parlez de l'indésirable éméché que j'ai aimablement éconduit vers la sortie ? rigola ce dernier.

– Heu... je ne sais pas... un jeune homme en cravate et blaser bleu ? Pas plus grand que moi.

– Oui, c'est exactement ça. Eh bien on peut dire que vous avez de drôles de fréquentations !

Théo se sentit soulagé :

– En fait c'est un garçon très bien, sauf qu'il ne supporte pas l'alcool. Où est-il parti ?

– Par là-bas, je crois. Il m'a dit qu'il cherchait une Simca décapotable blanche. Je ne sais même pas ce que c'est comme modèle ! De toute façon il avait l'air complètement perdu, complètement ahuri, il ne reconnaissait rien de rien !

– Oui, c'est normal, il n'est pas du coin...

– Ah oui, je me disais aussi...

Théo remercia et se précipita dans la direction indiquée. Heureusement que le gardien s'était contenté de chasser l'intrus sans avertir la maréchausee ! Il n'eût pas longtemps à chercher, il trouva le malheureux affalé sur un muret deux rues plus loin. Il était dans un état lamentable.

– Coucou, c'est moi, fit Théo. Allez viens, on rentre à la maison !

L'autre le regarda avec des yeux hagards, le saisit aux épaules et articula avec peine :

– Mais on est où, là ? On... on est où ? Je reconnais tout sans rien reconnaître. On dirait que Fontenay a changé de décor. Tu peux m'expliquer où tu m'as emmené ?

Théo réfléchit quelques instants et balança :

– Écoute, je vais te dire la vérité : on est en plein 21^{ème} siècle. Tu viens de faire un bond de 65 ans dans le futur en passant par la muraille d'un tombeau. Si tu veux, je peux même te présenter ton arrière-petit-fils. Il s'appelle Geoffroy et il a à peu près ton âge. Et, j'irai même encore plus loin : si tu es encore en vie de nos jours, eh bien je peux te présenter à toi-même en vieux bonhomme de 90 balais. Ça te dit ?

On pourrait s'imaginer qu'une telle révélation était une nouvelle maladresse mais, pour une fois, ce n'en était pas une. En vérité, c'était une ultime manœuvre, un dernier calcul machiavélique avant la restitution du colis à ses géniteurs. Avec de telles affirmations, personne ne croirait le jeune fugueur et celui-ci passerait indiscutablement pour fou...

Jean-Léon s'insurgea :

– Un bond dans le futur ? Tu vas me présenter à mon arrière-petit-fils ? Et à moi-même quand je serai vieux ? C'est ça, prends-moi pour un con !

– Mais non, je t'assure, c'est la stricte vérité. Allez viens, tes parents t'attendent.

Et il le prit par le bras, tel un vieux pote de beuverie qu'il retrouvait avec plaisir...

XVII

Les retrouvailles furent mitigées. Les Poirier accueillirent leur rejeton avec un immense soulagement mêlé de dégoût et réprobation. C'était émouvant d'assister à ce concert de rires et de larmes entrecroisés. Les questions fusaiement de toutes parts, même Léonine, la future carmélite, y allait de son petit questionnaire intrigué. Seule Bernadette, qui avait été alertée par le coup de fil passé à ses parents, semblait rassurée d'avoir retrouvé son assurance-avenir. Peu importe le vomis sur la cravate ni l'haleine alcoolisée, l'héritier était revenu, c'était l'essentiel.

Le père tira discrètement Théo à l'écart :

– Où l'avez-vous trouvé ? Que faisait-il ?

– En fait il était non loin du cimetière, il errait sans trop savoir où il était.

– Mon Dieu ! Comment est-ce possible ? Un garçon si droit, si rangé.

– Vous savez, faut pas vous inquiéter. À mon avis, il est parti enterrer sa vie de garçon avec quelques copains et il s'est prit une bonne murge, c'est tout.

– Une bonne quoi ?

– Une bonne cuite. En tout cas je voulais vous prévenir qu'il délire complètement. Je ne sais pas ce qu'il a bu mais il a de sacrées hallucinations.

– Ah oui ? Comme quoi ?

– Eh bien par exemple il m'a raconté qu'il avait été faire la java dans le quartier des Halles et qu'ensuite il avait voyagé dans le futur.

– Dans le futur ?

– Oui, il m'a dit qu'il avait vu Fontenay-aux-Roses telle qu'elle sera dans un demi-siècle.

– Mais c'est invraisemblable !

– Oui, et le pire de l'histoire est qu'il m'associe à ses hallucinations. Il s'imagine que j'étais à ses côtés. Il prétend que c'est moi qui l'ai conduit à Paris, que je l'ai emmené voir des filles de mauvaise vie et qu'ensuite je l'ai projeté au 21^{ème} siècle à coups de pieds dans le derrière en passant à travers le mur d'un tombeau.

– Mais c'est du grand n'importe quoi !

– Vous l'avez dit. Et heureusement que j'étais chez vous ce matin même à la recherche de votre lanterne magique, sinon vous pourriez être tenté de le croire tant il est convaincant dans son délire.

Le notaire hocha la tête, perplexe.

– Non, je ne croirai jamais une chose pareille, je vous fais confiance. Mais qu'a-t-il pu consommer qui ait pu le perturber de la sorte ?

– Je ne suis pas addictologue mais je pencherai pour l'absinthe ou une drogue style haschisch. Leur effet hallucinogène sur le cerveau est bien connu.

– Mais ces substances sont interdites !

– Bien sûr mais vous savez, qui cherche trouve. Allez donc savoir où ses copains de beuverie l'ont traîné cette nuit !

Le père secoua de nouveau la tête comme s'il voulait se défaire d'un cauchemar tenace et semblait de plus en plus dépassé par les événements.

Ainsi, Théo avait posé ses contreforts et s'était prémuni de toute attaque à son encontre. Il s'était édifié une muraille d'innocence, c'était Jean-Léon qui souffrait d'hallucinations, le diagnostic était clair et sans appel. Et pour parfaire sa ligne protectrice, au moment de quitter les lieux il s'était approché de la future madame Bernadette Poirier et lui avait soufflé à l'oreille, l'air contrit :

– Courage, vous allez en avoir besoin !

Elle lui avait jeté un regard suspicieux :

– Que voulez-vous dire ?

– Désolé, je ne peux pas tout vous dévoiler, il est des choses que la décence interdit d'exprimer. Mais préparez-vous à des temps difficiles.

Et il avait franchi le seuil de la propriété, laissant avec joie la jeune fille interdite...

Il demeura quelque temps à l'écart de la famille notariale, préférant attendre qu'on le sollicite.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Au soir du troisième jour, il reçut un appel. Vivement qu'on invente le téléphone portable, se dit-il en dévalant les escaliers. Quoi qu'on en dira au siècle prochain, ces ustensiles sont quand même bien pratiques.

Il pressa l'écouteur d'ébonite sur son oreille et constata que la voix de son correspondant était de plus en plus terne, presque inaudible :

– Mon fils va très mal, il délire complètement et comme vous le disiez fort justement, il vous place au centre de cette nuit de débauche. Il raconte que c'est vous qui l'avez emmené aux Halles, que vous lui avez fait manger de la soupe à l'oignon, que vous l'avez incité à boire plus que de raison et que

vous l'avez même poussé à fréquenter une pilote d'avion en errance sur le trottoir.

Théo éclata de rire comme si tout ceci n'était que pure fabulation.

– Moi ? De la soupe à l'oignon ? Mais ça ne risque pas, j'en ai une sainte horreur !

– De plus, continua le père, il persiste dans sa visite de Fontenay-aux-Roses au 21^{ème} siècle en y accédant par le sous-sol d'une chapelle funéraire. Il donne même une description très précise des futurs alentours de la ville.

– C'est vraiment incroyable, surenchérit Théo en mimant parfaitement les époustoufflés.

– Oui, mais pas la moindre allusion à ses compagnons de beuverie. Ah, si je les tenais ceux-là, ils passeraient un sale quart d'heure !

– Vous avez raison et je vous donnerais volontiers un coup de main. En tout cas, ceci est vraiment étrange et je pense que s'il se focalise autant sur moi, c'est parce que je suis celui qui l'a retrouvé et ramené au bercail. Je suis en quelque sorte son dernier souvenir dans cette parenthèse démente.

– Oui, c'est plausible. En attendant, le docteur Amiable, notre médecin de famille, préconise un séjour en maison de repos pour quelque temps.

Théo sourit. Il se doutait bien qu'en langage feu-tré "maison de repos" signifiait asile psychiatrique assaisonné de force traitements chimiques. Et ceci constituait pour lui la meilleure issue possible puisque le mariage serait forcément repoussé aux calendes grecques. Ce verdict dépassait toutes ses espérances. Néanmoins, il pensa de bon aloi de se montrer surpris devant une décision aussi sévère :

– Tout ça pour une simple cuite ? N'est-ce pas un peu disproportionné ?

Le père hésita un instant, puis murmura :

– Écoutez, je ne devrais pas vous en parler mais, vu que vous vous êtes fortement impliqué dans cette histoire et que m'avez ramené mon fils à la maison, je peux vous faire une confidence. Mais cela doit rester entre nous.

– Bien sûr, vous pouvez compter sur ma discrétion.

– Eh bien voilà, depuis quelques années Jean-Léon développe une légère tendance à la paranoïa, et le problème est que, dans son cas l'alcool, est un véritable détonateur.

– Ah oui ? J'ignorais...

– En fait, un ou deux petits verres de vin au cours d'un repas sont sans conséquence pour lui, mais prendre une cuite est tout bonnement suicidaire, c'est ouvrir toute grande la porte aux manifestations paranoïaques de son cerveau.

– Mais il n'est pas au courant ? Il ne sait pas qu'il ne doit pas s'enivrer ?

– Bien sûr que si, mais j'imagine que les salopards qui l'ont entraîné dans cette virée y sont allés par petites touches, un petit verre par-ci, un petit verre par-là et que lui s'est laissé prendre au piège. Ah, si je les tenais ces sagouins !

Théo s'apprêtait à compatir lorsque son interlocuteur ajouta :

– Et, en prime, vous savez quoi aussi ? Eh bien la belle montre que vous lui aviez offerte a également disparu.

Théo fronça les sourcils. Il ne se souvenait pas

d'avoir vu l'objet au poignet de son acolyte durant leur épopée nocturne.

– Peut-être se l'est-il fait voler par ses compagnons de beuverie ? avança-t-il.

– Je ne le pense pas, pour la simple raison qu'il ne l'emportait jamais à l'extérieur, de peur de l'abimer. Il la conservait constamment dans sa chambre en lieu sûr.

Théo trouva étrange que deux disparitions se soient produites presque simultanément dans le même foyer et dans les mêmes conditions. Elles avaient forcément une cause commune, mais, hormis un mauvais coup de la future belle-fille, il ne voyait pas laquelle. Finalement il raccrocha en assurant hypocritement le père chagriné de toute sa sympathie et de tout son soutien.

Se retrouvant seul, il éprouva un début de culpabilité pour avoir accentué les problèmes mentaux du jeune Poirier, mais comment aurait-il pu savoir ? En même temps il bénit cette fameuse paranoïa sans laquelle la famille aurait sans doute pris les dires du fugueur au sérieux. Sans elle, Théo serait actuellement sur la sellette en train de subir la question. Merci à ce trouble mental qui avait fait prendre la vérité pour des mensonges et la réalité pour du délire...

Dans les jours qui suivirent Théo préféra attendre que sa victime soit réellement internée avant de filer au 21^{ème} siècle pour vérifier si ce maudit Geoffroy existait encore. Il ne voulait pas se donner de fausses joies. Il passa donc l'essentiel de son temps en des allées et venues entre sa chambre

d'hôtel fontenaisienne et la rue Éliisa-Lemonnier, sans but précis.

Puis, et non sans une petite idée derrière la tête, il décida de faire une petite visite de courtoisie au Père Régis, le prêtre sans lequel son petit commerce de gadgets futuristes n'eût été possible. D'ailleurs, en remerciements il lui avait fait don de quelques liasses pour réparer certains vitraux écaillés et autres ustensiles du culte. Et il lui avait même offert en prime une petite calculatrice.

Mais en arrivant à la sacristie, il vit que le Père avait l'air soucieux.

– Ah mon fils, s'écria celui-ci, il m'est arrivé un grand malheur !

– Un malheur ? Vous avez eu un accident ?

– Oh, bien pire !

– Pire ? Ne me dites pas que quelqu'un de vos proches a rendu son âme au Seigneur ?

– Oh, bien pire !

Théo le regarda avec des yeux ronds. Que pouvait être pire que la mort ? Alors le prêtre se livra enfin, la tête basse :

– La calculatrice que vous m'aviez si généreusement offerte... Elle a disparu ! Si vous saviez comme je m'en veux !

Théo était atterré. Trois disparitions en trois jours, c'était incompréhensible. Cela prouvait que le voleur avait à la fois accès au domicile des Poirier et à celui du curé, ce qui restreignait les recherches mais rendait du même coup le mystère encore plus insoluble.

– Et vous a-t-on dérobé autre chose ?

– Mais non ! Pourtant l'argent de la quête était

juste à côté, dans une boîte à biscuits grande ouverte. Mais le voleur n'a rien pris, seulement votre cadeau. Si vous saviez comme je m'en veux.

Donc, songea Théo cela prouve que le voleur ne s'intéresse pas à l'argent mais seulement à mes appareils électroniques. S'agirait-il d'un collectionneur sans scrupules ? D'un bricoleur curieux de les désosser ? D'un industriel cherchant à les dupliquer ? L'énigme restait entière.

– Ne vous inquiétez pas, dit-il, je vous en trouverai une autre.

– Je vous en remercie mais cela n'effacera pas ma négligence. Je suis impardonnable.

Un peu contrarié par cette accumulation de larcins sans mobile apparent, Théo fit dévier la conversation vers des sujets plus anodins. Ils parlèrent de tout et de rien, de la pluie, du beau temps, du prix des cierges et des hosties... Mais au détour d'une phrase, il amorça la question pour laquelle il était réellement venu. C'était un peu risqué mais le jeu en valait la chandelle :

– Mon père, dit-il en souriant, à force de voir défiler les pécheurs dans votre confessionnal, je suppose que vous devez en apprendre des vertes et des pas mûres sur vos semblables, non ?

– En effet, j'apprends beaucoup de choses sur la misère de l'âme humaine.

– Eh oui, ça ne doit pas être beau tous les jours. Je sais que la confession est soumise au secret professionnel mais, sans donner de noms bien sûr, vous n'auriez pas quelques petits scandales bien croustillants à me raconter ? Sans dire les noms...

Bien sûr, on l'aura deviné, le but inavoué de

Théo était de débusquer un quelconque secret qui puisse éclabousser la famille Poirier. Car si d'aventure la mise à l'écart du jeune héritier n'y suffisait pas, un petit ragot bien sordide pourrait parachever son œuvre et décourager la future mariée de s'immiscer dans une telle famille.

Le prêtre sourit. Il était habitué à ce genre de petite curiosité bien naturelle et avait depuis longtemps appris l'art de parler sans rien dévoiler.

– Vous avez raison, dit-il, les scandales ne manquent pas dans cette petite ville. Si vous saviez !

– Justement, je ne sais pas ! Alors ?

– Eh bien, ce qui revient le plus souvent ce sont les adultères. Comme je suis content d'être condamné au célibat et d'échapper à toutes ces turpitudes ! Oui, vraiment ! Et puis il y a aussi les larcins, les petites malhonnêtetés, les commerçants qui trichent sur la marchandise, le cafetier qui met de l'eau dans son vin, le marchand qui dérègle sa balance Roberval, le voisin qui vous vole une poule... Ça en fait, vous savez, des péchés à comptabiliser. Heureusement, moi je ne suis qu'un intermédiaire, c'est le Tout-Puissant qui se charge là-haut de faire les comptes et de nettoyer les âmes.

Bref, le confesseur avait cité sans se mouiller.

– Oui, oui, je comprends, s'impacienta Théo, vous devez crouler sous la noirceur de vos semblables mais, dites-moi, rien à signaler du côté des notaires par exemple ? Eux qui voient transiter des millions de francs en leurs offices et ouvrent des testaments, ils doivent bien avoir quelques petites tentations de temps en temps non ? Toujours sans donner de noms, bien sûr...

La ficelle était un peu grosse et les sabots bien lourds, mais Théo n'avait rien à perdre en insistant de la sorte.

– Ah oui, les notaires, s'exclama le prêtre. Je les confesse souvent, certains sont même très pratiquants vous savez !

Théo était sur les charbons ardents :

– Et donc ? Ils font quoi comme vilénies ?

– Ah les notaires ! Eh bien figurez-vous qu'avec eux j'en suis pour mes frais pour la simple raison qu'ils sont également soumis au secret professionnel. Donc je ne sais presque rien de leurs affaires comme ils ne savent rien des miennes.

Et vlan ! Théo eut envie d'étrangler le père Régis mais se retint in extremis en se souvenant qu'il avait été un jour son bienfaiteur.

XVIII

Le soir, il dîna seul place Carnot. Au "*Carnot*", précisément.

N'était-il pas étrange de savoir que, n'eût été l'impossibilité pour le tramway d'en gravir les pentes alentour, cette placette était destinée à devenir le centre ville ? Mais la topologie en avait décidé autrement et ce fut la rue Boucicaut, plus plane et plus accessible, qui s'était naturellement imposée comme l'axe commerçant de la ville.

Puis Théo réintégra sa petite chambre et les bras croisés sous la nuque, il rêvassa, les yeux fixés au plafond. Internet commençait à lui manquer.

En baillant il se saisit d'une revue qu'on avait déposée sur sa table de nuit. C'était le bulletin municipal de la ville. Le parcourant d'un œil curieux, il fut frappé par la quantité phénoménale de pavés publicitaires qui s'empilaient à toutes les pages. Entre la chocolaterie Eriam's, la maison Vareilles (propriétaire de son hôtel et du restaurant attendant) ou la plomberie Priez (encore active au siècle prochain), on trouvait pêle-mêle une clinique d'accouchement, un opticien, un tapissier, un mécanicien, un bijoutier, une autre clinique, un chauffagiste, un peintre en bâtiment, un charbonnier, un maçon... Théo dénombra plus d'une quarantaine d'annonces réparties sur l'ensemble du bulletin. Quant aux textes, ils n'étaient guère passionnants

et étaient surtout dédiés à quelques services administratifs telles que la mairie, le dispensaire, la bibliothèque, le centre des impôts, les PTT, la sécu, les écoles...

Il était d'ailleurs amusant de constater que, hormis la mairie, aucune des adresses mentionnées ne correspondra aux adresses en vigueur au siècle prochain. Tout allait bouger, tout allait tourner comme dans un jeu de Tetris géant.

Il y avait aussi quelques articles que Théo se contenta de lire en diagonale : on y parlait de la colonie de vacances, de l'éclairage public ou de la préparation militaire dont on précisait qu'elle se tiendrait cette année rue Émile Boutroux à Montrouge. Sans oublier, bien sûr, la chronique du maire Maurice Dolivet.

Plus loin, un encart consacré au recensement indiquait quant à lui qu'en 1959 Fontenay ne comptait que 12 208 habitants. La population allait donc doubler en un demi-siècle ?

Théo en était là de sa passionnante lecture lorsqu'Henri, le réceptionniste, vint frapper à sa porte.

– Monsieur Picotin, il y a là une demoiselle qui voudrait vous parler...

Surpris Théo se redressa, lissa son dessus-de-lit pour le défroisser, réajusta sa chemise et se passa la main dans les cheveux. Une demoiselle ? De qui peut-il s'agir ? À peine eût-il entrouvert sa porte qu'une tornade blonde s'engouffrait dans l'encadrement, bousculant le concierge sans ménagement.

– Mademoiselle, s'époumona celui-ci, on ne vous a pas autorisée et vous allez immédiatement...

Mais la visiteuse avait déjà investi les lieux et claqué la porte au nez du pauvre homme sidéré. Théo ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait :

– Bernadette ? Mais que faites-vous ici ?

Puis, au travers de l'huis fermé :

– C'est bon Henri, tout va bien, vous pouvez redescendre, je gère la situation.

Mais il ne gérait rien du tout. La jeune fille jeta son sac à main sur un fauteuil, des éclairs dans les yeux. Elle avança d'un pas et s'écria :

– Ce que je fais ici ? Eh bien je voudrais bien savoir ce qu'il est arrivé à mon malheureux fiancé !

Théo prit l'air navré :

– Mais mademoiselle, croyez bien que si je le savais, vous-même et maître Poirier en seriez les premiers avisés. Vraiment, je n'en sais pas plus que vous.

Bernadette mit les mains sur ses hanches.

– Ah oui ? En tout cas il n'arrête pas de parler de vous. Théo par-ci, Théo par-là... À l'entendre c'est vous et vous seul qui l'avez entraîné dans cette galère.

Il réfléchit un instant et répliqua :

– Bon écoutez, et même si c'était moi ça changerait quoi ? D'après ce que je sais, votre fiancé ne supporte pas l'alcool et il est en pleine crise de paranoïa. Je ne suis pas responsable de ses tares psychiatriques, désolé !

– Ah donc, vous reconnaissez les faits !

Il éclata de rire et décida de contrattaquer :

– Eh bien oui, j'admets les faits, j'admets l'avoir traîné au cœur des Halles et l'avoir saoulé comme cochon... et encore, je ne vous raconte pas tout de

mes inavouables turpitudes ! Ah, j'allais oublier le clou du spectacle : j'admets l'avoir projeté dans l'autre siècle à coup de pied dans le derrière en passant au travers d'une tombe dans le cimetière. Voilà, vous êtes satisfaite ?

Sur ce dernier point, sa défense était imparable. On pouvait le soupçonner de tout, sauf d'une telle invraisemblance.

– Bon, dit-elle, je ne sais pas ce que vous avez manigancé exactement, mais je vous tiens pour responsable de mon naufrage. Car Jean-Léon divague peut-être mais je sais qu'il ne ment pas. Il est bien trop précis et trop constant dans son narratif.

– Ah oui ? Et de quel naufrage parlez-vous ? Le sien ?

– Non, le mien ! À cause de vos manigances, mon avenir est foutu, c'est tout.

Théo ricana :

– Je ne vois pas pourquoi. Rien ne vous empêche de l'épouser et de devenir la "respectable" femme de notaire puisque tel est votre but.

– Ah oui ? Et vous croyez peut-être que j'ai envie de passer ma vie avec un légume dépressif ?

Silence de plomb. Théo baissa la tête. Il réalisa soudainement que, en plus d'avoir tourmenté les parents de ce jeune garçon, il avait également brisé l'avenir de cette jeune fille, si contestable fût-il... N'était-il pas allé trop loin dans sa soif de vengeance ? Tous ces personnages n'étaient en rien responsables d'une histoire de cœur qui surviendra un demi-siècle plus tard. Il eût mieux fait de s'attaquer directement à son rival car tenter d'empêcher la naissance de son aïeul était stupide. Complète-

ment stupide. Et de surcroît aléatoire...

Il se savait coupable mais il était hors de question qu'il avouât sa culpabilité. Les conséquences pour lui seraient désastreuses : enlèvement d'un mineur (puisque en 1960 la majorité était encore fixée à 21 ans), incitation à la débauche, fausse identité, enrichissement suspect, c'était la case prison assurée. En outre cela ne réparerait en rien l'ampleur du drame qu'il avait déclenché.

Il se contenta tout simplement de demander :

– Et pourquoi, selon vous, aurais-je manigancé une telle opération ? Dans quel but ? Pour l'argent ? Pour salir maître Poirier ?

Elle éclata de rire :

– Mais non, c'est évident voyons : par jalousie !

Théo fut stupéfait : par jalousie ? Mais comment pouvait-elle être au courant ? Connaissait-elle l'avenir de sa lointaine descendance ?

– Vous voulez dire que... que vous savez que je suis jaloux de Geoffroy ?

Elle le regarda, interloquée :

– Geoffroy ? Qui c'est celui-là encore ? Un de vos compagnons de beuverie ?

Théo réalisa qu'il venait commettre un nouvel impair. Non, eut-il envie de rétorquer, c'est ton futur arrière-petit-fils. Mais il préféra répondre :

– Non, c'est un rival qui m'a piqué jadis une copine à qui je tenais beaucoup. Une fleuriste.

Bon, d'accord, le mot "jadis" était inapproprié. Théo aurait dû dire : un rival qui m'a piqué plus tard une copine... Mais cet imbroglio grammatical mélangeant futur et le passé aurait été trop compliqué à expliquer... De plus, le mot "copine" était éga-

lement inopportun vu qu'aucune relation n'existait entre Claire et lui, autre que celle de client à commerçante. Finalement il préféra ne pas insister.

– Eh bien non, reprit Bernadette excédée, pas jaloux d'un dénommé Geoffroy. La vérité est que vous êtes jaloux de Jean-Léon !

Ce fut au tour de Théo d'ouvrir des yeux ronds :

– Quoi ? Mais qu'est-ce que Jean-Léon vient faire là-dedans ? Je n'ai jamais été jaloux de lui ! Je ne l'envie en rien. J'ajouterais même que je le plains sincèrement d'avoir subi une éducation aussi rigide et d'être tombé sur une fiancée aussi vénale qui va lui pourrir la vie...

– Je vous interdis de dire que je suis vénale. Je ne fais que planifier mon avenir, c'est tout. Quant à votre jalousie elle est évidente, il suffisait de voir comment vous m'observiez durant ce fameux dîner. Vous n'aviez d'yeux que pour moi.

Théo était époustouflé :

– Mais c'est faux, je vous observais par simple curiosité, sans plus. Je trouvais que vous ressembliez un peu à Nicole Kidm...

– À qui ?

Il haussa les épaules, découragé de sa propre stupidité. Il multipliait les allusions au futur.

– À rien, souffla-t-il, laissez tomber...

Ils restèrent quelques instants à se dévisager, chacun se demandant ce que l'autre allait balancer comme nouvelle flèche et se préparant à lui en décocher une autre tout aussi cinglante.

Soudain, la tornade blonde se jeta sur lui et lui agrippa les cheveux à pleines mains. Il s'attendit à recevoir une pluie de coups, d'insultes, de gifles et

de griffures mais au lieu de cela il sentit la chaleur d'une bouche qui se plaquait sur la sienne. C'était plus qu'inattendu. Il se recula vivement, persuadé qu'une perfide morsure allait suivre, mais dans la précipitation il tomba à la renverse sur son lit. Aussitôt la furie se jeta sur lui et, le chevauchant comme s'il n'était qu'un pantin sans défense, elle lui arracha les vêtements sans égard pour le tissu qui craquait et les boutons qui sautaient un à un.

Zut ! Une chemise toute neuve...

Quand sa proie ne fut plus que lambeaux éparés, la jeune femme s'employa à se dévêtir elle-même sans la moindre gêne. Théo était époustouflé. La chose ne l'aurait guère surpris de la part d'une dévergondée du 21^{ème} siècle, mais il imaginait bien plus de réserve chez une damoiselle du siècle dernier, future femme de notaire de surcroît. Comme quoi on est parfois victime de ses préjugés...

L'étreinte fut brève et l'amante impromptue s'enfuit aussi rapidement qu'elle était venue. Sans doute craignait-elle d'inquiéter ses parents en réintégrant trop tard son petit lit de jeune fille modèle ? Elle prit juste soin de bien réajuster ses cheveux, seule trace qui aurait pu témoigner de sa coupable activité. Le reste du visage n'avait pas besoin d'être rafraîchi, à son âge les artifices étaient inutiles.

Puis elle disparut en claquant la porte et Théo l'entendit qui éclatait de rire dans l'escalier.

Resté seul et encore abasourdi par la tornade qui venait de balayer son espace, il chercha longuement à comprendre les raisons d'un tel revire-

ment. Était-ce l'amorce d'une idylle passionnelle ou le coup de folie passagère d'une enfant gâtée par tant de charmes ?

Mais peut-être n'y avait-il rien à comprendre...

Sa seule certitude était que... sa chemise et la fermeture de son pantalon étaient fichues !

XIX

Dans les jours qui suivirent il n'avait toujours pas la moindre réponse à ses interrogations sentimentales. De plus, comment devrait-il se comporter s'il venait à croiser son éphémère maîtresse dans les appartements du notaire ? Feindre une indifférence polie ou au contraire insinuer, par un regard appuyé, qu'il avait apprécié l'initiative et était prêt à la renouveler ?

Lui qui s'imaginait incapable de jouer les "arna-cœurs" et de séduire les fiancées des autres, il venait de se prouver exactement le contraire. Mais comment était-il parvenu à ses fins, et ce sans le moindre effort de sa part ? Était-il doué d'un don de séduction dont il n'était même pas conscient ? Car il ne faut pas jouer les faux modestes, il avait quand même réussi à rendre cette femme folle de lui ! Et cette folie apparente n'était que l'expression d'un désir auquel elle n'avait pu résister.

Maintenant, restait à savoir si cette situation inédite allait avoir pour conséquence l'annulation pure et simple du mariage ou seulement son report. Bien sûr l'annulation serait une victoire absolue, mais le report n'était pas à négliger non plus puisqu'il entraînerait des modifications significatives dans la lignée à venir. Ainsi, conçu avec un décalage de quelques mois, le futur rejeton de Jean-Léon ne serait plus le même que prévu (et serait

peut-être même une fille, pourquoi pas) et toute sa descendance en serait également modifiée. Et en final l'odieux Geoffroy se trouverait remplacé, après tant de gènes modifiés, par un individu dénué d'attrait pour la petite fleuriste ou, au contraire, par un indifférent qui ne la remarquerait même pas.

Mais dans tous les cas, c'était une victoire.

Théo avait donc très envie de savoir comment les choses allaient évoluer dans le clan Poirier, mais il ne pouvait se résoudre à aller trop vite dans la pêche aux renseignements. Il ne voulait pas faire preuve de trop d'insistance ni d'indiscrétion.

Finalement, c'est un des clercs qui le pria par téléphone de se rendre dans une heure chez maître Poirier, afin de "mettre au point certains détails". Le message était d'un laconisme propice aux suppositions les plus inquiétantes. Bernadette aurait-elle avoué son infidélité ? Ou pire, aurait-elle par machiavélisme accusé Théo d'avoir abusé d'elle dans sa chambre d'hôtel ? Mais si c'était le cas, elle n'aurait pas pris la peine de se recoiffer avec soin avant de quitter les lieux. Et elle n'aurait pas éclaté de rire en arrivant au bas des escaliers. Elle se serait au contraire ingéniée à sangloter devant le concierge, témoin idéal. Non, il y avait autre chose.

Peut-être Jean-Léon avait-il été tellement précis dans certaines de ses descriptions (notamment celles concernant les Halles) qu'on avait fini par le croire. Peut-être même avait-on été vérifier sur place ? En effet, quoi de plus facile que d'interroger le serveur du Pied de Cochon, ou le patron du bar

qui lui avait offert un ballon de blanc, ou même de retrouver la professionnelle qui l'avait initié aux joies de la voltige aérienne ?

Théo réalisait maintenant (mais malheureusement trop tard), qu'il avait fait preuve dans cette affaire d'impardonnables négligences. Il n'avait fait que multiplier les témoins et semer des indices comme le Petit Poucet des cailloux. Et il aurait même suffi que Jean-Léon décrive en détail le sous-sol de la chapelle Gréningaire pour qu'on admette après vérification qu'il s'y était effectivement rendu. Bien sûr cette histoire de mur du fond qui s'ouvrait sur le siècle à venir aurait été écartée d'office, mais sa connaissance des lieux aurait constitué une autre preuve accablante contre Théo.

Bref, les choses s'annonçaient mal. Très mal. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux de s'enfuir tout de suite dans l'autre siècle pour ne plus jamais remettre les pieds dans celui-ci. Après tout, qu'espérerait-il encore ? Une petite fortune l'attendait là-bas et il avait probablement réussi à modifier la lignée des Poirier. Alors que demander de plus ?

Oui, il eût été plus sage de fuir à jamais, mais la curiosité était la plus forte. Théo voulait savoir ce que la petite fiancée adultère avait derrière la tête. Il voulait connaître le dénouement du mélo avant de baisser le rideau à jamais.

Alors il décida de prendre le risque.

En signe d'apaisement, il décida d'offrir au notaire un second téléphone en remplacement de celui qui avait disparu. Il ne lui ferait pas payer le moindre centime, il raconterait une quelconque

histoire d'assurance en demeurant le plus vague possible. Peut-être le cadeau adoucira-t-il la tempête programmée ? Il ouvrit donc la boîte où il conservait son petit stock de téléphones, montres et calculatrices – trois modèles de chaque très précisément – mais quelle ne fut pas sa surprise en découvrant l'emplacement... complètement vide !

Il se gratta la tête, réflexe stéréotypé pour ce genre de situation, et tenta de se rappeler en quel autre endroit il aurait pu les ranger. Mais aucune réponse logique ne lui venait à l'esprit. Vu l'étroitesse de sa chambre d'hôtel, les possibilités étaient plutôt restreintes. Rue Élixa Lemonnier ? Non, il n'avait jamais rien déposé là-bas.

Cette disparition était aussi mystérieuse que les précédentes. Était-il, lui aussi, victime d'un vol ? Supposition qui signifierait que le voleur avait à la fois accès au domicile des Poirier, à la sacristie et à sa chambre d'hôtel. Impossible ! Et le pire était que rien d'autre n'avait disparu, les liasses de billets qu'il conservait dans un tiroir – même pas fermé à clé – étaient intactes. De toute évidence c'était le même amateur de technologie avancée qui avait encore frappé...

Mais Théo n'avait plus le temps de se torturer les méninges, l'heure de son rendez-vous approchait. C'est donc d'un pas mal assuré qu'il se rendit à l'étude.

Sur le chemin, il croisa un petit troupeau de chèvres conduites à la baguette par leur propriétaire, une certaine madame Delporte. Plus rien ne l'étonnait, Fontenay avait conservé un drôle d'as-

pect médiéval qui contrastait avec les voitures et les grands ensembles qui venaient tout juste de sortir de terre.

Contrairement à ses pessimistes prévisions, il fut très bien reçu. Était-ce le faux calme avant l'ouragan ? Maître Poirier avait toujours sa petite pile de dossiers sur son bureau et semblait détendu. Il s'éclaircit la gorge :

– Je vous ai fait venir, commença-t-il, afin que nous parlions un peu affaires. Ne pensez surtout pas que je vous espionne mais voyez-vous, de par mon métier, je suis au fait de beaucoup de choses. Des choses officielles comme de celles qui le sont moins.

Théo commença de s'inquiéter. S'il me menace, je me sauve par le jardin et je cours jusqu'au cimetière. Il se sentait comme un coureur rivé sur ses starting-blocks.

– En fait, continua son hôte, je me doute que, grâce à votre commerce de lanternes magiques et autres accessoires très séduisants, vous avez probablement accumulé beaucoup de fonds et...

– Mais pas du tout, le coupa Théo. Je n'ai revendu qu'une dizaine d'appareils avec une marge ridicule afin de couvrir mes frais, sans plus.

Poirier leva une main apaisante, tel un prêtre se préparant à donner la bénédiction :

– Tut tut, j'ignore tout de votre marge et elle m'importe peu, je ne suis pas le Fisc, mais en revanche j'en sais beaucoup plus sur vos quantités revendues. Vous semblez avoir oublié, cher monsieur Picotin, que nous vivons en un siècle où la

téléphonie est remarquablement développée et que nous savons nous en servir.

Si Théo ne s'était pas senti sur la sellette il aurait éclaté de rire. La téléphonie développée ? Ici ? Mais tu n'as encore rien vu mon bonhomme ! Ton bigophone à ficelle, tout blanc et tout luxueux qu'il est, n'est que du pipi de chat. C'est vraiment dommage que je ne puisse pas te montrer comment fonctionneront les téléphones portables du siècle prochain, avec appels en visioconférence, envois de messages à volonté, intelligence artificielle et réseaux sociaux à foison. Tu ferais moins le fier... On se croit toujours à la pointe du progrès mais la pointe s'émousse plus vite qu'on ne le pense, elle est détrônée par une nouvelle pointe, qui elle-même sera déchuée de son titre par la suivante...

Mais bien sûr Théo préféra rester coi, attentif à ce qui allait suivre, et les pieds plus que jamais rivés dans ses starting-blocks.

– Donc, continua Poirier sur un ton doctoral, les gens parlent, ils sont bavards. Je ne dirais pas qu'un notaire est comme un confesseur, ce serait exagéré, mais il y a parfois un peu de ça. Le notaire connaît l'état du patrimoine de ses clients, il règle les successions ainsi que les ventes et les acquisitions, il rédige et ouvre des testaments, il sait donc tout des secrets de familles, parfois même mieux que le curé ou le médecin eux-mêmes. Et en échange, on aime bien se confier à lui, on a l'impression d'en faire un allié qui nous apportera assistance et conseils en toutes circonstances.

Théo acquiesça mais à la vérité il s'en fichait complètement. Où ce sermon allait-il le mener ?

– Tout ceci pour vous dire, cher monsieur Pico-
tin, que mon téléphone a beaucoup sonné ces der-
niers temps et que j'en sais sur vous beaucoup plus
que vous ne l'imaginez. Mais encore une fois, vous
n'avez rien à craindre, comme je vous l'ai dit je ne
suis pas un inspecteur des finances publiques.

Il marqua un pause, fit le geste d'attraper une
cigarette dans son étui, y renonça et reprit :

– Pour en terminer, je voulais vous dire qu'il se-
rait ridicule de laisser tout votre argent dormir inu-
tilement sur un compte inactif et que je peux vous
aider à trouver quelques placements immobiliers
très intéressants. N'oubliez pas que de par ma pro-
fession je suis le mieux placé pour détecter avant
tout le monde les meilleures opportunités à saisir.

Théo se sentit tout à coup soulagé. Tout ça pour
ça ? Il en aurait presque embrassé son vis-à-vis :

– En résumé, dit-il, vous voulez savoir si je veux
acheter une baraque ? C'est cela ?

– Absolument. Vous comprenez, vous ne pouvez
pas passer toute votre vie dans une petite chambre
d'hôtel. Investissez, vous aurez votre chez vous et
votre mise ne pourra que prospérer. Je pense que
Fontenay-aux-Roses est une ville qui va considéra-
blement se développer dans les années à venir,
donc le prix de l'immobilier va suivre, c'est sûr.

– Sur ce point, je suis entièrement d'accord avec
vous. D'ailleurs pour ne rien vous cacher, moi aussi
j'ai mes sources d'informations. Je pourrais vous
donner les adresses de quelques terrains actuelle-
ment sans valeur mais que s'arracheront bientôt les
promoteurs immobiliers.

Théo rassembla ses souvenirs du futur et lança :

– À l'angle de la rue Max Dormoy et de la rue des Bénards, par exemple, un immeuble avec un grand restaurant sera un jour édifié...

Le notaire sourit gentiment, comme quand on est en présence d'un enfant qu'on ne veut pas vexer mais qui nous amuse bien avec ses bêtises.

– Mais certainement, monsieur Picotin, certainement, concéda-t-il en allumant enfin sa Dunhill.

En cet instant précis Théo eut un flash : ayant un accès à l'historique de l'immobilier fontenaisien pour le demi-siècle à venir (il lui suffirait de solliciter l'archiviste) il pourrait se prévaloir d'un sens aigu des affaires et s'imposer comme un conseiller immobilier particulièrement clairvoyant. Bien sûr les débuts ne seraient pas faciles, on lui rirait au nez (tout comme cet imbécile de notaire en ce moment-même) mais après quelques prévisions avérées, sa notoriété s'imposerait d'elle-même. D'ailleurs ne pourrait-il pas procéder de même avec la bourse ou la politique en prévoyant l'évolution des cotations, des élections ou des guerres ? Ainsi, face à la justesse de ses prédictions, on le considérerait comme un analyste très pertinent que le monde entier s'arracherait. Il se mit à rêver... Du coup, Geoffroy, Claire, Jean-Léon ou Bernadette ne furent plus qu'un lointain souvenir sans grand intérêt, un avenir bien plus radieux l'attendait.

– ...arte d'identité ou livret de famille ?... Mais vous m'écoutez, Théo ?

Ce dernier sursauta.

– Je vous disais, reprit maître Poirier d'un air un peu agacé, qu'il serait opportun que je constitue d'ores et déjà votre dossier en mon étude, ce qui

nous ferait gagner un temps considérable en cas d'opportunité à saisir. Pour cela j'aurais besoin de votre carte d'identité ou de votre livret de famille. Vous me comprenez ?

– Oui, oui, j'ai compris. Le problème c'est que j'ai égaré ma carte d'identité durant mon séjour aux États-Unis. J'en attends une nouvelle.

– Vraiment ? Alors un passeport peut-être ?

Théo ne s'attendait pas vraiment à ce genre de demande. Son absence de documents en règle allait finir par lui jouer un sale tour. Il aurait dû couper court en indiquant que l'immobilier ne l'intéressait pas le moins du monde, mais au lieu de cela il s'était mis à rêvasser en pleine discussion. C'était ça le futur grand homme d'affaires ? Il choisit alors de détourner la conversation :

– Au fait, j'ai omis de vous demander des nouvelles de votre fils. Il va mieux ?

Comme l'avait prévu Théo, le père ne pouvait que délaisser la conversation pour se focaliser sur son précieux rejeton.

– Eh bien, il se repose actuellement en clinique privée et il va beaucoup mieux. Il parle moins de son prétendu voyage temporel.

– Tant mieux. Et j'espère que ceci ne remet pas en cause son mariage. La date est maintenue ?

– Rassurez-vous, le mariage n'est pas annulé (le cœur de Théo se serra douloureusement) mais il sera repoussé de trois ou quatre mois (le cœur de Théo se relâcha agréablement).

– Comme c'est dommage ! s'exclama-t-il avec une hypocrisie sans bornes. J'ai craint un instant que sa gentille fiancée le délaisse...

– Oui et je vous avouerais que j'ai éprouvé la même crainte. Mais cette Bernadette est une chic fille, d'une morale et d'une droiture exemplaires. Vraiment il ne pouvait trouver mieux... Mais... pourquoi riez-vous ?

Théo avait du mal à se retenir.

– Ah je ris parce que ça fait plaisir à voir un tel amour. C'est tellement rare de nos jours. Aujourd'hui, tout n'est plus que mensonges et abominables tromperies.

– N'exagérons rien, il existe encore quelques belles histoires de par le monde. Et fort heureusement, Jean-Léon est en train d'en vivre une.

La conversation touchant visiblement à sa fin et Théo se sentant encore une fois prêt à exploser de rire, il se leva pour prendre congé. À ce moment précis le petit interphone placé sur le bureau se mit à grésiller.

– Votre belle-fille demande à vous voir, crachouilla la voix métallique. Je la fais patienter ou je lui demande de revenir plus tard ?

– Non, non, faites entrer, je ne suis pas en rendez-vous de travail, je suis avec un ami.

Théo sentit son sang se glacer. Toute envie de rire venait de s'effacer comme par magie. Il entendit la lourde porte capitonnée s'ouvrir et se refermer dans son dos. Incapable de tourner la tête, il distingua du coin de l'œil la grande silhouette blonde se matérialiser sur sa droite.

– Théo, annonça fièrement le maître des lieux, je vous présente Bernadette, ma future belle-fille.

Puis, sans leur laisser le temps de réagir :

– Bernadette, je vous présente Théo, le futur

témoin de mariage de notre Jean-Léon... Mais, suis-je bête, vous vous connaissez déjà !... Ah, tous ces évènements me tourneboulent l'esprit !

Et comment qu'on se connaît, songea Théo. Si tu savais à quel point, ton esprit serait autrement tourneboulé et tu irais rejoindre ta progéniture chez les dingos. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de "témoin de mariage" ? C'était pas prévu au programme, je ne suis pas d'accord.

Mais, paralysé par la présence inopinée de son amante-éclair, le témoin-surprise n'osa pas protester. Au lieu de ça, et ne voulant pas passer pour un rustre aux yeux de l'heureux beau-père, il se força à se tourner aimablement vers la jeune fille. Mais elle est vraiment plus grande que moi, s'étonna-t-il. Et vraiment belle. Comment ai-je pu la séduire ?

– Enchanté, murmura-t-il enfin. Effectivement nous nous sommes déjà rencontrés.

Un sourire de commande aux lèvres mais le regard glacial, Bernadette lui lança en minaudant :

– Je ne me souviens pas de vous avoir rencontré mais c'est sans doute possible. Il y avait tellement de monde à ce dîner.

Théo eut soudain envie de s'amuser un peu. Après tout, la situation était cocasse, pourquoi ne pas en profiter ?

– Ah mais je ne parlais pas de ce dîner, claironna-t-il, il me semble vous avoir vue ailleurs...

Le regard de la jeune fille n'était plus glacial, il frôlait maintenant le vide mortuaire. L'iris létal disait clairement : attention, une parole de plus et tu es un homme mort. Et le pire est que Théo sentit que ce n'était pas une façade d'opérette. Allez donc

savoir si cette femme n'avait pas quelque relation apte à jouer du couteau ou de la tronçonneuse pour quelques billets discrets. Il ne fallait pas oublier qu'en ces années-là la police scientifique n'en était qu'à ses balbutiements et qu'échapper à une enquête devait être bien aisé. Pas de caméras ni d'ADN ni de bornages dénonciateurs, les criminels avaient les mains libres à condition seulement de bien les ganter. Théo en perdit instantanément son sens de l'humour.

– Désolé, murmura-t-il, je dois vous confondre avec quelqu'un d'autre. Une actrice peut-être...

Et il détourna prudemment les yeux.

Sitôt rentré à son hôtel, il n'eut pas le temps de se remettre de ses émotions qu'un message l'attendait. Il devait rappeler un certain docteur quelque-chose dont le nom ne lui disait absolument rien. Et tandis qu'il composait le numéro en faisant patiemment tourner le cadran lettre après lettre puis chiffre après chiffre – corvée qui l'insupportait plus que tout – il se posait une question :

D'après ce que j'en sais maintenant, la vie est ici bien plus lente et bien plus compliquée qu'elle ne le sera dans le futur. Tout va au rythme de ce cadran poussif. Les communications téléphoniques y sont laborieuses (et souvent incertaines) et le moyen le plus sûr est encore d'écrire avec un stylo-plume ou une vieille machine à écrire mécanique, puis d'expédier le mot par la poste sans oublier le timbre. D'autres moyens plus rapides existent, qui consistent à envoyer un télex en perforant une bandelette de papier, ou un fax dont la qualité est déplorable,

sans oublier le pneumatique et le télégramme pour des messages extrêmement brefs et coûteux. Tout ceci est d'un manque de souplesse incroyable qui multiplierait les infarctus en mon 21^{ème} siècle où tout devra aller de plus en plus vite. Et pourtant ici tout va bien ! L'économie est florissante et le commerce prospère. Comment font-ils ? En revanche, lorsque nous disposerons dans quelques décennies de moyens de communication instantanés et d'ordinateurs superpuissants, rien n'ira plus, les entreprises se fragiliseront, la pauvreté progressera, la qualité de la vie s'effondrera. Comment expliquer ce paradoxe ? Plus les outils seront performants et plus les résultats seront médiocres. Aurons-nous à ce point perdu le sens du travail bien fait et de l'efficacité ?

Enfin la tonalité se fit entendre, il y eut quelques craquements inquiétants puis un "allô" interrogatif surgit du néant. Théo se présenta.

– Ah Monsieur Picotin, s'exclama la voix lointaine, comme je suis heureux de vous entendre ! Je suis le docteur Ruchpaul, de Paris, et vous m'avez récemment vendu une petite lanterne magique en provenance des États-Unis. Vous vous souvenez ?

Théo en avait tellement vendu qu'il ne se souvenait pas de tous ses clients, mais il mentit :

– Oui bien sûr que je m'en souviens. Vous savez, j'en ai fourni très peu, juste quelques prototypes que mes amis californiens ont bien voulu me céder. Mais que me vaut le plaisir de votre appel ? Une petite panne à résoudre ?

– Non, figurez-vous que j'ai semble-t-il égaré mon appareil et que je me demandais si par hasard

vous pourriez m'en obtenir un autre...

Théo sentit le sol se dérober sous ses pieds. Il dut s'appuyer sur la chaise la plus proche et en lâcha presque le combiné.

– Allô ? Allô ? grésilla l'écouteur.

– Excusez-moi... je... je crois qu'il y a eu une coupure. Écoutez, ce qui vous arrive est très ennuyeux mais je vais faire de mon mieux pour vous trouver quelque chose en remplacement.

Sa voix tremblait, détail que, grâce à la mauvaise qualité de la ligne, son interlocuteur n'avait pu percevoir. Merci les PTT.

La situation devenait préoccupante. Quelqu'un s'acharnait sur ses appareils. Théo avait-il été trop loin ? Dérangeait-il une quelconque puissance industrielle ? Et s'il dérangeait, pourquoi n'avait-il reçu aucun avertissement ni aucune menace ?

Et lorsqu'en prime la petite Annette, la réceptionniste, vint lui annoncer en sanglotant qu'on lui avait volé la petite calculatrice qu'il lui avait offerte, ce fut la goutte de trop et il décida de retourner le soir même au 21^{ème} siècle. Peut-être là-bas serait-il plus à même de trouver la solution à ce mystère ?

Et il savait déjà comment il allait procéder. La démarche était un peu osée mais elle valait la peine d'être tentée...

XX

Dès le lendemain matin, après avoir retrouvé avec plaisir sa tour et son quartier habituel, il emprunta la rue Boucicaut puis, obliquant légèrement sur la gauche au niveau du square Georges Pompidou, il s'engagea dans la rue Jean-Jaurès. Une centaine de mètres plus loin, il trouva ce qu'il cherchait : le centre des Archives communales. Par ses larges vitrines agréablement décorées on pouvait admirer diverses reliques, photographies et documents d'époque, muets témoins du passé de la ville. Théo s'y attarda quelques instants, cédant à la curiosité. Cela faisait des années qu'il était fontenaisien et jamais il ne s'était intéressé à cette devanture. L'endroit tenait à la fois du magasin de souvenirs et du musée de poche, c'était intéressant à observer.

Habituellement, on ne frappe pas en pénétrant une boutique mais, se demandant s'il ne s'agissait pas plutôt d'un bureau, il préféra toquer à la porte vitrée tout en la poussant. Un grand type en blouse blanche était là, penché sur un registre apparemment passionnant.

– Bonjour, dit Théo, vous êtes le responsable ?

– Ça dépend de quoi, répondit l'autre en se redressant. Responsable des archives ou responsable d'un meurtre ? Parce que ça n'est pas tout à fait la même chose.

Puis il referma comme à regret le précieux grimoire qu'il était en train d'examiner et se présenta :

– David Descatoire, archiviste de la ville. En quoi puis-je vous être utile ?

Théo se présenta de même et, sans perdre un instant, il se lança dans le petit numéro qu'il avait soigneusement préparé :

– Voilà, je me livre à quelques recherches sur le Fontenay des années 60 et j'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider.

– Ça tombe bien, c'est mon travail. Quel est le but de vos recherches et que voulez-vous savoir exactement ?

– Eh bien voilà, je suis en train d'écrire un roman historique dans lequel mon personnage se retrouve subitement plongé ici même en 1960. Et pour être crédible, j'essaie de collecter un maximum de renseignements sur cette époque.

– Excellente idée. Et comment votre héros est-il tombé dans le passé ? Avec la DeLorean de "Retour vers le Futur" ?

– Ah non, pas du tout ! J'ai imaginé qu'il transiterait par une petite chapelle funéraire du cimetière, et qu'en plus il pourrait basculer du présent vers le passé et du passé au présent autant de fois qu'il le souhaiterait.

– Original comme idée.

– Oui, du moins je l'espère. Mais mon souci est, comme je vous ai dit, de coller aux réalités d'antan afin d'être le plus crédible possible. Je veux éviter de trop broder.

Et c'est là que Théo atteignait le véritable objet de sa visite : découvrir si par chance les archives

avaient conservé les traces de cette histoire de "l lanternes magiques" vendues puis volatilisées.

– En fait, précisa-t-il, j'aimerais savoir si dans les années 60 il n'y aurait pas eu un petit scandale – financier ou industriel – qui aurait mis en cause un fontenaisien. J'ai vaguement entendu parler de cette histoire mais je n'arrive pas à remettre le doigt dessus.

L'archiviste fronça les sourcils :

– Ah bon ? Quel genre de scandale ?

– Eh bien un jeune type d'environ mon âge aurait revendu des appareils technologiquement très en avance sur leur époque, des gadgets qu'il aurait soi-disant importés des États-Unis et diffusés ensuite sous le manteau.

– Ça ne me dit rien. Et c'est là l'activité de votre héros ? Des ventes illégales de gadgets ?

– Plus ou moins. Mais si je ne parviens pas à reconstituer ce fait divers, je suis bloqué. J'ai besoin d'éléments concrets, vous comprenez ? C'est pourquoi je me demandais si vous auriez eu connaissance de cette drôle d'histoire.

David s'assit à son bureau et commença à pianoter sur son clavier. Au bout de quelques minutes de recherches infructueuses, il secoua la tête :

– Non, je ne vois rien de tel. Mais de quels gadgets s'agissait-il exactement ?

– Eh bien, des sortes d'appareils photos numériques avant l'heure, similaires à nos téléphones portables mais sans être des téléphones. Et puis aussi des calculatrices électroniques et des montres très sophistiquées, du moins pour l'époque.

L'archiviste eut l'air encore plus surpris et réac-

tiva son clavier, les yeux rivés sur l'écran.

– D'ailleurs, ajouta Théo, je me souviens d'un détail amusant : ces petits appareils étaient désignés sous le terme de "lanternes magiques".

– Oui, c'est amusant en effet. Mais en quoi était-ce un scandale après tout ?

– D'après ce que j'ai cru comprendre, il semblerait que ces gadgets aient dérangé des industriels en place. Vous savez, les inventions sont souvent des pavés dans la mare, elles bousculent les habitudes et surtout les profits. À la fin, les industriels en question se seraient mis à dérober ces appareils un à un afin de les détruire.

– Je comprends mais, désolé, je ne trouve rien. Peut-être l'affaire a-t-elle été étouffée dans l'œuf avant même d'avoir pu transpirer dans la presse ? Vous savez, à l'époque, l'information ne circulait pas aussi vite que maintenant, donc votre histoire n'a pas dû avoir le temps d'être divulguée.

Théo sembla déçu. Ainsi ses ventes miraculeuses n'avaient laissé aucune trace...

– Pourtant, insista-t-il, je suis sûr et certain que ce fait divers a bel et bien existé !

– Je veux bien vous croire, mais êtes-vous sûr que l'histoire se déroule à Fontenay-aux-Roses ? Ne serait-ce pas un autre Fontenay, il y en a tellement !

– Absolument, et si j'ai bonne mémoire l'auteur du scandale logeait même dans l'hôtel situé juste en face de la gare du RER.

David hocha la tête :

– Effectivement, il y avait bien un hôtel en cet endroit à l'époque. D'ailleurs le bâtiment y est toujours, mais ce n'est plus un hôtel, il a été restructu-

ré en petits meublés et le rez-de-chaussée est désormais occupé par un kiné. Mais encore désolé, je ne trouve vraiment rien dans mes archives.

Théo demeura immobile, perdu dans ses pensées. Il tentait de trouver quelque détail supplémentaire qui eût mit l'archiviste sur la piste, mais rien ne vint. Pendant ce temps mort, l'employé en avait profité pour se saisir discrètement d'une petite bouteille de lait vitaminé et la boire d'un trait. Il faut bien régénérer les neurones !

Totalement frustré, Théo remercia et s'éclipsa.

Sa déception était immense. Il avait espéré que cette affaire de vols en série ait fait des remous, mais apparemment ce n'était pas le cas. Il n'aurait donc jamais le fin mot de l'histoire, ni hier ni aujourd'hui... Et cette absence de traces n'avait que deux explications possibles : ou bien, comme le prétendait l'archiviste, ce fait divers n'avait pas eu le temps de transpirer dans la presse, ou bien, autre hypothèse, le voleur n'était ni un industriel lésé ni un collectionneur compulsif et les gadgets ne dérangent personne en particulier. Ils disparaissent par eux-mêmes, tout simplement...

Mais pourquoi ?

Redescendant la rue Boucicaut, il traversa la place du Château Sainte-Barbe, songeant avec nostalgie que, quelques heures auparavant, cet îlot de verdure était pour lui l'îlot Blanchet, pâté de logements vétustes... Lorsque les évolutions s'opèrent lentement l'esprit humain les assimile et les accepte mais, dans son cas, les changements de décor

étaient si brusques qu'ils le laissaient parfois encore déboussolé. Heureusement, quelques mètres plus loin, le bâtiment de l'École Normale Supérieure était toujours campé sur ses fondations, ses fondements seuls ayant été métamorphosés : il n'était plus le prestigieux creuset qui formait jadis les institutrices, il était aujourd'hui "Olympe de Gouges", simple résidence universitaire.

Tandis qu'il longea la bâtisse estudiantine, il croisa un type à la barbe grisonnante qui le regardait fixement. Que me veut-il celui-ci ? Encore un qui a perdu sa calculette ou sa montre ? Pourtant sa tronche ne me dit rien, je ne le connais pas.

Mais le passant se planta devant lui, non sans quelque hésitation :

– Excusez-moi, mais sur l'instant il m'a semblé vous reconnaître, mais je ne sais plus d'où.

– Je l'ignore, répondit aimablement Théo, mais je ne pense pas vous avoir déjà vu. Peut-être me confondez-vous avec quelqu'un d'autre ?

Mais le bonhomme se fit insistant, dévisageant Théo avec une obstination presque impolie. Soudain, son visage s'illumina :

– Oui, ça y'est, s'exclama-t-il, je sais ! Bien sûr cela ne peut pas être vous, mais vous ressemblez trait pour trait à un personnage que j'ai rencontré il y a fort longtemps dans cette même ville...

– Eh bien j'en suis ravi, mais je n'ai pas le...

– J'étais gamin, continua l'autre, et je m'en souviens comme si c'était hier. Ce passant m'avait tellement impressionné par son savoir que j'ai gardé son visage en mémoire. Et vous, vous lui ressemblez tellement que c'en est à peine croyable !

Mais de qui parlait-il ? Poussé par la curiosité, Théo finit par demander :

– Et que vous a dit cet homme qui vous a tant marqué ?

– Eh bien, il m'avait fait quelques prévisions à propos de la future mixité dans les écoles, de l'effondrement scolaire ou encore du devenir télévisuel de mon prof d'anglais d'alors, maître Capello. C'est incroyable, tout s'est avéré exact. Aujourd'hui je regrette de ne pas lui avoir soutiré davantage de prédictions... Imaginez un instant qu'il m'ait annoncé le cours de la Bourse. Ou de l'or !

Théo se souvenait maintenant de la scène. Il ne pouvait effectivement pas reconnaître son interlocuteur puisque celui-ci n'était alors âgé que d'une douzaine d'années, mais la rencontre était assez troublante. L'un avait vieilli et l'autre non.

S'amusant de la situation, Théo demanda encore :

– Et elle est très ancienne cette histoire ?

– Oui, oui, elle remonte à... attendez... à octobre 1960. J'étais élève à Lakanal. On s'était assis sur un banc, près de la gare. Et en plus, ce monsieur m'avait fait un cadeau exceptionnel : il m'avait offert une petite calculatrice de poche. Vous vous rendez compte ?

Théo joua la comédie.

– Heu, non, s'étonna-t-il, je ne vois pas en quoi c'est exceptionnel.

– Bien sûr, vous ne pouvez pas savoir, vous êtes bien trop jeune pour ça, mais en 1960 ce genre d'objet n'existait pas encore. C'était du jamais-vu. Malheureusement je l'ai égarée dans les jours qui

ont suivi. Volatilisée ! Je n'ai jamais compris pourquoi ni comment.

– J'en suis désolé pour vous. Mais, dites-moi, vous n'avez jamais imaginé que cet homme bizarre puisse provenir du futur ?

– Parfois je me le demande. En tout cas, cette étrange rencontre m'a donné envie d'écrire un livre.

– Vraiment ?

– Oui, j'y travaille en ce moment. C'est l'histoire d'un type qui aurait le pouvoir de remonter le temps jusque dans les années 60, et qui y ferait commerce d'objets sophistiqués qui n'existent qu'aujourd'hui. Comme des téléphones portables, par exemple. Ou des calculettes. Ou des montres.

– Passionnant ! Et ça s'appellera comment ?

– "*Les Fantômes de Fontenay*" puisque l'action se situera ici.

– Pas mal. Mais pourquoi le mot "fantômes" ?

– Parce que, lorsque mon personnage plonge dans le passé, presque tous les individus qu'il côtoie sont pour lui déjà morts. Donc, de son point de vue, ce sont des fantômes.

– C'est pas faux. Et vous savez déjà comment l'histoire va finir ? Bien, ou mal ? Ça m'intéresserait fortement de le savoir...

– Alors là, je n'en ai pas la moindre idée. J'écris à l'instinct, sans plan préconçu, j'invente au fur et à mesure. Et je ne découvre la fin...qu'à la fin.

– Dommage...

Puis Théo regarda sa montre.

– Désolé mais il est temps pour moi de partir, j'ai encore une petite affaire urgente à régler

– Moi aussi, répondit l'homme, je dois filer chez

l'archiviste pour lui soutirer davantage de renseignements sur le Fontenay des années 60. J'ai bien sûr quelques souvenirs d'enfance, mais cet aimable collectionneur me fournit énormément de précisions qui me sont bien utiles. Je crois bien qu'il en a un peu marre de me voir mais c'est pas grave, l'essentiel est que je termine ce livre.

Théo eut la tentation de lui proposer à son tour une multitude d'anecdotes sur ses propres intrusions au siècle dernier, mais il se ravisa. Justifier ses sources aurait été bien trop compliqué.

– Eh bien, ravi de vous avoir connu, dit-il en lui serrant la main. Vous êtes monsieur...?

– Appelez-moi simplement Gérard. Et vous ?

– Moi c'est Théo.

– Théo ? Quelle coïncidence, c'est justement le nom que j'ai donné à mon personnage...

Le personnage en question s'éloigna, amusé par cette rencontre fortuite. Mais il devait maintenant se concentrer sur sa seconde mission de la journée : l'étude Poirier existait-elle encore ?

Il continua de suivre la pente de l'avenue Lombart, le cœur battant. Qu'allait-il découvrir à la place de l'étude ? Une vieille demeure décrépie et un jardinet envahi par les ronces ? Un luxueux immeuble de quatre étages avec piscine, terrasse et parking souterrain ? Ou tout simplement la propriété telle qu'il l'avait laissée et désormais peuplée d'inconnus ?

Mais ses espoirs s'effondrèrent lorsqu'il aperçut, de loin, une plaque notariale brillant de tous ses cuivres sous le soleil du matin... Il s'en approcha,

espérant au moins que le nom du maître des lieux ait changé, mais il put lire avec horreur : "Maître Poirier – Notaire". Ainsi rien n'avait fonctionné ! Le report du mariage n'avait eu aucun impact sur l'avenir de cette maudite famille !

Complètement anéanti, Théo se dirigea alors vers le petit parc à proximité, pompeusement baptisé "roseraie". Il s'assit sur un banc, face à la statuette d'un éléphanteau qui dansait la tête en bas, en équilibre sur un pied de devant. Théo trouva la sculpture déprimante. L'animal tentait de tenir une posture impossible et l'on sentait que, s'il avait été vivant, il se serait cassé la figure depuis longtemps. Cette statuette était l'exacte illustration de ce que Théo était en train de vivre : un équilibre dangereusement balourd et incertain...

La tête entre les mains, il se força à réfléchir calmement : la survivance de l'étude, songea-t-il, n'est pas forcément synonyme d'échec. En effet, la lignée des Poirier s'est perpétuée, mais rien ne prouve qu'il s'agisse des mêmes individus. Geoffroy n'est peut-être plus le même Geoffroy, mais un être tout à fait différent et complètement inoffensif. Un être se désintéressant des petites fleuristes...

Et la meilleure façon de vérifier cette hypothèse était tout simplement d'aller voir la principale intéressée. Que n'avait-il commencé par là ?

Quelques minutes plus tard, il poussait la porte vitrée des "Roses de Fontenay". Aussitôt Claire surgit des coulisses, un sécateur à la main.

– Ah bonjour Théo, comment allez-vous ? Ça fait longtemps qu'on ne vous voit plus.

Le prétendant se contenta de répondre par un sourire énigmatique, surtout attentif à l'expression de sa bien-aimée, ("bien aimée" et non pas "bien-aimante" mais ceci allait peut-être changer...). Il observa le teint pâle et les cheveux de jais tirés en arrière, le regard rieur, et guetta la moindre réaction aux paroles qu'il allait prononcer. Car parfois la bouche peut mentir mais rarement le visage.

Il prit donc son courage à deux mains et lança sur un ton faussement désinvolte :

– Alors, comment va ce bon vieux Geoffroy ?

Et mentalement il se mit à genoux sur les dalles les plus rudes d'une église virtuelle et se mit à prier de toutes ses forces pour que Claire lui répondît : "Mais de qui parlez-vous ? Je ne connais aucun Geoffroy". Ou bien : "je ne le vois plus, j'ai rompu, il avait tellement changé, il n'était plus le même ces derniers temps". Théo pria, pria, pria et entendit enfin :

– Il va très bien, je vous remercie.

Catastrophe !

Alors il se força à rire, du rire le plus faux qu'on n'ait jamais entendu dans le pire vaudeville au monde, et il s'enfuit brutalement sans même faire semblant d'acheter le moindre bouquet. Il était fou de rage. Impossible que tous ses efforts n'aient mené à rien ! Décaler un mariage avait forcément des conséquences sur la descendance à venir. Tous nos actes, même les plus anodins, ont des répercussions par effet domino. La famille Poirier serait la seule à échapper à l'universel enchevêtrement des causes et des effets ?

Impossible !

Tout en marchant d'un pas excédé vers son studio, il arriva à la conclusion qu'une anomalie conflictuelle devait se nicher quelque part. Voyons... et si... et si Bernadette n'était pas la mère du fils de Jean-Léon ? Ma seule certitude est que le mariage a été repoussé, mais en vérité je ne sais rien de plus. Qui me prouve qu'un peu plus tard le mariage n'ait pas été carrément annulé ? Vu le caractère impulsif de la demoiselle, c'est tout à fait plausible. Et qui me prouve que Jean-Léon n'ait pas ensuite trouvé une autre candidate à la procréation ? Quand on est fils de notaire, la chose ne doit pas être bien difficile, il suffit de donner un coup de pied dans un seau à champagne pour voir les postulantes affluer. Donc Bernadette n'était peut-être pas la bonne cible... Théo se sentit soudain envahi par un immense découragement. Devait-il attendre de connaître la nouvelle élue et tout recommencer à zéro ? Il ne s'en sentait vraiment plus le courage.

Arrivé devant l'ascenseur de son immeuble, il eut soudain une idée. Et il fit un brusque demi-tour, direction rue Jean-Jaurès.

L'archiviste fut surpris de le voir revenir si vite :

– Rebonjour, comment allez-vous bien ? Vous avez déjà trouvé ce que vous cherchiez ? L'histoire des petites lanternes magiques ?

– Non, pas du tout, répondit Théo, je mets l'idée de côté pour l'instant. Ce que je recherche concerne maintenant une vieille famille de notaires fontenaisiens. Les Poirier, ça vous dit quelque chose ?

– C'est bien possible. Que voulez-vous savoir exactement ?

Théo avait du mal à masquer son excitation tant il était maintenant certain de toucher au but.

– Eh bien j'aimerais tout savoir de leur généalogie. Vous pensez que c'est possible, ça ?

David regarda son visiteur avec perplexité :

– Mais non, pas du tout. C'est du domaine privé. Moi, je ne peux m'intéresser qu'à la vie publique. Sauf si la famille donne son accord, bien sûr.

Néanmoins, voulant faire preuve d'amabilité, l'archiviste consentit à faire de nouveau cliqueter les touches de son clavier. Au bout de quelques minutes, il finit par annoncer :

– Je n'ai strictement rien sur cette famille, hormis que l'étude actuelle est dirigée par un certain Marc-Henri Poirier. C'est tout.

– Marc-Henri ? Et antérieurement à ce Marc-Henri, vous n'avez rien ? Un certain Jean-Léon par exemple ? Ou une Bernadette ?

– Non, je n'ai rien de plus. Mais je pense que vous pourriez trouver les noms de ses divers dirigeants en consultant le site des archives notariales.

– Ah oui, vraiment ? Et vous pensez que j'aurai les noms des autres membres de la famille ? De leurs épouses et de leurs enfants par exemple ?

David se mit à rire :

– Alors non, je ne pense pas. Vous ne trouverez jamais leur arbre généalogique complet, sauf s'ils décidaient de le mettre en ligne. Mais je n'ai rien vu de tel, et c'est précisément ce que je cherchais.

Théo allait de déception en déception, ce n'était vraiment pas son jour. C'est alors que l'employé décidément plein de ressources (probablement en raison de son survitaminage lacté) lui suggéra :

– Mais pourquoi n'iriez-vous pas tout simplement voir le notaire en personne ? Si vous lui expliquiez que c'est pour un roman historique, il se fera peut-être une joie de vous aider ?

Théo hochâ la tête. Mais bien sûr, se dit-il, je me complique la vie en prenant des chemins tortueux alors que parfois la réponse est à portée de main. Quel imbécile je fais !

– Je vous remercie infiniment, lança-t-il en ouvrant la porte vitrée, vous m'avez été très précieux. Je parlerai de vous en haut-lieu pour une augmentation dûment méritée !

Et il s'éclipsa, satisfait de sa lourde plaisanterie.

Sitôt sur le trottoir, il n'attendit même pas d'être arrivé chez lui pour prendre rendez-vous. Il se saisit de son téléphone portable et c'est en cet instant qu'il savoura pleinement son siècle. En 1960 il aurait dû chercher le numéro du notaire dans le bottin, puis trouver un téléphone disponible, ce qui n'était pas évident pour quiconque n'était pas abonné. Les cabines de rue étaient encore rares et les seules solutions consistaient, soit à se rendre dans un bureau de poste et y faire la queue, soit à aller dans un bar et devoir consommer. Ensuite, après avoir dégoté le numéro et l'appareil, restait à faire tourner le cadran lentement sans se tromper.

Mais aujourd'hui, en revanche, tout se résolvait en quelques secondes et en pleine rue si nécessaire. Quelle souplesse, quel gain de temps ! D'où la question qui le hantait de plus en plus souvent : pourquoi les choses vont-elles si mal alors que tout est plus simple ?

Bref, il obtint rendez-vous pour le lendemain matin avec le dénommé Marc-Henri en personne. Sur le coup il avait un peu hésité, se demandant comment il allait présenter la chose à l'horrible descendant de Jean-Léon, mais il se dit qu'il était maintenant suffisamment fortuné pour se présenter chez un notaire sous n'importe quel prétexte. Il pouvait inventer qu'il désirait se lancer dans l'immobilier ou bien demander conseil pour rédiger son testament. Avoir du capital sous le pied ouvrait bien des portes, qu'on le veuille ou non.

Le cœur léger il se rendit enfin à son domicile, ignorant la perfide surprise qui l'attendait...

Lorsqu'il ouvrit sa porte d'entrée, il ne remarqua pas tout de suite les quelques téléphones portables qui gisaient sur son lit défait. C'est lorsqu'il se tourna vers sa table qu'il remarqua une pile d'appareils en équilibre, telle une pyramide étayée par un amas de montres et de calculatrices en vrac.

Quelqu'un est-il venu fouiller dans mes affaires ? se demanda-t-il. Mais il se souvint du même coup qu'il n'avait plus aucun stock ici, le peu qui lui restait étant au 20^{ème} siècle, à l'hôtel de la Gare. Mais là-bas tout avait disparu...

Et lorsqu'il ouvrit le placard à balais, ce fut pire, une montagne de petits appareils lui dégringola sur le nez, c'était impressionnant. Mais qu'est-ce que c'est que ce bazar ? D'où viennent-ils ? Qui les a introduits chez moi ?

Alors, pris d'un doute, il ouvrit un téléphone au hasard et ce qu'il y vit ne le surprit même pas : l'objet était identique à tous ceux qu'il avait program-

més en masse. Même écran d'accueil, mêmes fonctionnalités, mêmes paramétrage, mêmes photos, mêmes vidéos, mêmes musiques d'antan... De toute évidence, c'était bien ses propres appareils qu'il avait sous les yeux ! Après avoir disparu du siècle dernier, ils étaient tous revenus à leur point de départ... Comment un tel miracle était-il possible ?

Théo se demanda s'il était en train de devenir fou...

XXI

Il passa des heures et des heures à ressasser le problème dans tous les sens sans parvenir à trouver la moindre explication. À certain moment il lui sembla même que la pyramide sur sa table avait légèrement grandi. Puis, en se penchant, il découvrit que le dessous de son lit grouillait de nouvelles calculatrices se chevauchant les unes les autres. Les montres, quant à elles, avaient envahi la douche et une partie des toilettes.

Finalement il décida d'en faire l'inventaire. Au bout de deux heures d'un comptage méticuleux, il avait dénombré très exactement 462 téléphones, 1012 calculatrices et 998 montres. Il n'avait pas tenu de journal comptable, mais il crut se souvenir que ces chiffres correspondaient plus ou moins à ceux de ses ventes. De toute façon, il lui suffirait de vérifier les quantités commandées sur internet pour en avoir le cœur net.

Toute sa marchandise lui était donc revenue dans la figure telle une balle de jokari ! Et, outre l'aspect délirant du phénomène, Théo eut une pensée désolée pour ces centaines d'utilisateurs qui non seulement avaient payé très cher leur gadget mais s'en verraient désormais privés à jamais. Car même s'il voulait les rembourser, comment réaliser l'opération en sens inverse ? Racheter ici des lingots, leur faire retraverser la chapelle funéraire,

puis les revendre en 1960 afin de récupérer ses fonds et de les redistribuer ? Mais c'était oublier les 60% de droits de succession dont il avait dû s'acquitter. Et en revendant ses lingots en 1960, ne risquait-il pas de se faire à nouveau racketter ? En final il ne lui resterait que des miettes à distribuer, l'État s'étant goinfré à deux reprises. Merci bien !

Bien sûr, l'idée de livrer une nouvelle fois la totalité de la marchandise à ses malheureux clients l'effleura un instant, mais il était à parier que le phénomène "jokari" allait se reproduire à coup sûr comme sous l'effet d'un élastique invisible. À moins d'en trouver l'explication.

Finalement, après avoir passé une journée pleine d'hypothèses et de suppositions toutes plus délirantes les unes que les autres, une petite idée lui traversa l'esprit : et si je soumettais cette énigme à la sagacité d'une intelligence artificielle ?

Aussitôt il se connecta sur ce service dont nous avons déjà parlé plus haut et il lui exposa le problème le plus précisément possible. Une seconde plus tard, il obtenait la réponse suivante :

L'un des principes fondamentaux de la physique est le "principe de causalité", c'est-à-dire que la cause précède toujours l'effet.

Or si un objet du futur était transporté dans le passé, il existerait donc avant d'avoir été créé, ce qui constituerait une violation du principe de causalité.

Une telle violation pourrait être instable sur le plan physique et l'objet pourrait alors "disparaître" puis être "aspiré" de nouveau vers son point d'origine temporel.

Et voilà ! Théo y voyait maintenant parfaitement clair (sans mauvais jeu de mots, encore une fois). En transportant ses objets dans le passé, il les avait en quelque sorte contraints d'exister avant même d'avoir été fabriqués. Et la nature s'était alors appliquée à corriger l'anomalie en les renvoyant à leur place première. C'était on ne peut plus logique.

Aussitôt, un doute le saisit. Puisque sa petite fortune financière avait été établie sur des ventes anachroniques que la nature s'était chargée d'inverser, son capital acquis ne se serait-il pas, lui aussi, par voie de conséquence évaporé ? Aussitôt Théo se rua sur son compte bancaire. Il dut s'y reprendre à trois fois pour saisir correctement son mot de passe. L'angoisse lui nouait les tripes à un point qu'il n'aurait jamais imaginé.

Enfin il obtint son solde et vit avec soulagement que ses 28 millions y reposaient sereinement. (Car en dépit des multiples relances de son conseiller, Théo n'avait envisagé aucun placement dans l'immédiat).

En fait, il y avait une logique à la survivance de son trésor de guerre. Ses ventes avaient suivi le chemin anachronique du futur vers le passé, ce qui avait valu à sa marchandise d'être renvoyée d'où elle venait. Mais ses fonds – en l'occurrence les lingotins – avaient suivi le chemin logique du passé vers le futur. Ils avaient suivi la flèche du temps et respecté le principe de causalité, il n'y avait donc aucune raison de les voir disparaître. Ouf !

La seule question qui méritait d'être posée – mais elle était angoissante – était de savoir pour-

quoi Théo n'avait pas subi le même sort que ses petits appareils ? Car n'était-il pas lui aussi un élément venu du futur, un intrus agissant illogiquement dans le passé ? Lors de ses incursions en 1960, n'existait-il pas avant même d'être né ?

Mais la nature avait sans doute de bonnes raisons de le laisser exécuter son petit numéro temporel. La petite chapelle en lui ouvrant spontanément ses portes n'était-elle pas sa meilleure garante ?

Épuisé, il finit par sombrer dans un sommeil de plomb, rêvant que son prochain entretien avec ce Marc-Henri, descendant de Jean-Léon mais ancêtre de Geoffroy, allait s'avérer fructueux...

Revenir dans cet office qu'il avait quitté vingt-quatre heures plus tôt, avec un décalage de plus d'un demi-siècle, fut moins troublant que prévu. De plus, la disposition des lieux ayant été largement modifiée, la sensation de déjà-vu ne le perturba pas, détail qui lui évita les maladroites et les bévues dont il était coutumier.

Au bout de quelques minutes d'entretien, il avait presque oublié que le vieil officier ministériel chauve et bedonnant qui lui faisait face n'était autre que le descendant de Jean-Lé. Cela semblait tellement irréel ! Mais Théo ne parvenait pas à évaluer l'exact degré de parenté qui les liait. Fils ? Petit-fils ? Neveu ? Il était complètement perdu. Mais il espérait en savoir davantage à l'aide de quelques questions adroitement posées.

L'homme était tout à fait aimable, bien moins guindé en tout cas que son ancêtre Robert à qui Théo avait vendu son premier téléphone portable.

Le changement de millénaire se faisait ressentir.

La conversation fut essentiellement tournée vers les investissements immobiliers auxquels Théo prétendait vouloir consacrer sa fortune. Pour une fois il ne jouait pas la comédie. Il ne pouvait pas en effet laisser ses euros dormir éternellement sur un compte inactif. Il devait les faire fructifier.

Enfin, alors que la conversation commençait à s'épuiser, il en profita pour lancer, telle une anecdote sans importance :

– Au fait, je suis sur un autre projet. Je suis en train d'écrire un roman historique dont l'intrigue se déroule à Fontenay aux Roses.

– Vraiment ? Toutes mes félicitations.

– Merci. Mon personnage principal aura la faculté de voyager dans le temps, ce qui lui permettra de visiter la ville au siècle passé.

– Cela me semble une excellente idée. J'ai hâte de le lire.

Théo ignorait si son interlocuteur se contentait d'être poli ou s'il était réellement intéressé par le sujet, mais il continua sur sa lancée :

– L'histoire est imaginaire, bien sûr puisqu'il s'agit d'un roman, mais je souhaiterais que l'environnement, tant physique qu'humain, soit réel. C'est indispensable pour donner un parfum de crédibilité à la trame. Vous voyez ce que je veux dire ?

L'autre acquiesça. Théo marqua alors un temps d'arrêt, se préparant à aborder l'objet de sa requête sans faire de faux-pas :

– En fait, j'aurais aimé faire figurer votre étude notariale dans mon récit. Rassurez-vous, il ne s'y produira rien d'illicite, c'est juste pour le cadre.

Pensez-vous que cela soit possible ?

– Pourquoi pas, mais dans ce cas il faudra qu'on lise le manuscrit avant sa parution.

– Bien sûr, c'est tout à fait normal. Mais pourriez-vous d'ores et déjà me donner quelques précisions sur vos ancêtres ? Rien de bien méchant, juste quelques noms et quelques dates ?

L'autre posa les mains sur son ventre replet et Théo remarqua la chevalière : aucun doute, c'était celle de maître Poirier ! Il en fut troublé mais parvint à rester attentif à ce qui allait suivre.

– Cette étude, commença son hôte a été créée en 1930 par mon arrière-arrière-grand-père Ernest. Ensuite c'est son fils Robert qui a en a pris le contrôle au début des années 50. Et ensuite...

– Attendez, le coupa Théo, ça va trop vite, je ne vais pas tout retenir. Je peux prendre des notes ?

– Bien sûr, voici un papier et un stylo... Ou plutôt non, c'est moi qui vais vous dresser un petit arbre généalogique, ça ira plus vite.

Théo n'en espérait pas tant. Il eut envie de faire un mot d'esprit et de dire que cet arbre serait forcément un "poirier généalogique", mais il n'osa pas. Le notaire extirpa quelques feuilles vierges du bac de son imprimante, se pencha sur son bureau et commença à dessiner des cases et des lignes.

En réalité le jeune homme se fichait complètement de l'arbre et du fondateur de l'office, la seule chose qui l'intéressait était de savoir avec qui Jean-Léon avait eu un enfant. Bernadette ou une autre pondeuse ? Mais pour cela il devait faire des simagrées et avoir l'air de s'intéresser à l'ensemble de la lignée.

– Et vous pouvez me donner les noms des épouses par la même occasion ?

Le gros homme inscrivit avec soin des prénoms et des chiffres reliés entre eux par de nouveaux traits un peu malhabiles. Il en tirait presque la langue. Puis il tendit le résultat à Théo. Celui-ci était étonné de la bonne grâce avec laquelle le bonhomme s'était plié à l'exercice. Mais c'était oublier que bien souvent les gens aiment à parler d'eux-mêmes et de leurs proches, et qu'on s'y intéresse les flatte. Théo se saisit du précieux document et le parcourut avec attention.

– Donc, si je comprends bien, vous êtes le fils d'un certain Jean-Léon ? Et je vois que votre mère s'appelait Bernadette ?

– Absolument.

Théo avait enfin la réponse à sa question. Le reste importait peu.

– Quel charmant prénom, s'exclama-t-il comme s'il le découvrait pour la première fois. Mais vous-même, quand êtes-vous né ?... si ça n'est pas indiscret.

– Ah excusez-moi, j'ai oublié de le préciser. Je suis né en juillet 61.

Théo fronça les sourcils. En juillet ? Mais c'était impossible, c'était bien trop proche de la date supposée du mariage ! Pour être né en juillet, il aurait fallu que ce monsieur ait été conçu en octobre, époque de la virée aux Halles suivie de l'enfermement de Jean-Léon, éventualité totalement improbable. Ne serait-ce pas plutôt juillet 62 ? Théo hésita à lui en faire la remarque mais il se dit qu'il était venu pour obtenir des informations, pas pour faire

des ronds de jambes. Et tant pis si le bonhomme se vexait. Alors il insista :

– Ah bon ? Je suis un peu surpris parce que je vois sur votre document que vos parents ne sont mariés en avril 61, ce qui fait que vous n'avez vu le jour que trois mois plus tard ? Vous êtes sûr de vos dates ? En ce temps-là l'union libre n'était pas chose courante...

Le notaire se tassa dans son fauteuil, sur la défensive :

– Eh bien oui, j'avoue, il y a eu faute hors-mariage. Je suis le fruit du péché. Mais vous n'êtes pas obligé de l'écrire dans votre livre, n'est-ce pas ?

– Bien sûr que non. D'ailleurs rassurez-vous, c'est déjà oublié.

Mais il n'était pas près d'oublier ! Ainsi fulminait-il intérieurement, il n'y avait qu'une seule explication : ce petit salopard de Jean-Léon avait déjà engrossé sa Bernadette juste avant son enterrement de vie de garçon ! Quand je pense que ce faux-jeton m'avait fait le numéro du petit saint qui veut arriver vierge au mariage : "*je veux rester fidèle à Bernadette et je veux arriver tout neuf au mariage, tout comme elle sera tout aussi neuve pour moi.*" Tu parles ! Tout était déjà joué d'avance, ils avaient déjà bricolé leur marmot. Et pour couronner le tout, la prétendue pucelle de Fontenay allait me violer quelques jours plus tard dans ma chambre d'hôtel ! Quelle bande d'hypocrites ! Je comprends maintenant pourquoi le report du mariage n'a eu aucun effet sur leur lignée, la petite dinde était déjà farcie !

Théo sentit la colère monter en flèche.

Le notaire dut lire la contrariété sur le visage de son visiteur car il s'inquiéta :

– Quelque chose ne va pas, monsieur ? Vous vous sentez mal ?

Théo s'apprêta à répondre aimablement... mais, au lieu de ça, un voile rouge l'aveugla subitement :

– Non, hurla-t-il, ça ne va pas ! Je me suis bien fait avoir par ta salope de mère et ton abruti de père !

L'autre se redressa, stupéfait :

– Mais monsieur, je ne vous permets pas. Comment pouvez-vous dire des horreurs pareilles ?

– Je peux les dire parce que je connais tes parents depuis le jour de leurs fiançailles, et je peux te certifier que c'est pas joli-joli ! Entre ta mère aussi vénale que nympho qui m'a littéralement violé, et ton nigaud de père que j'ai envoyé vomir au milieu des tombes, elle est chouette la famille. Et en final ils t'ont fabriqué en douce, les salopards, alors que j'ai tout fait pour les en empêcher.

Le pauvre homme était abasourdi, mais Théo était intarissable, plus rien ne l'arrêtait :

– J'aurais mieux fait de lui balancer un coup de pied dans le ventre, à ta Bernadette. L'affaire serait réglée et tu ne serais pas là à me regarder avec tes gros yeux de têtard globuleux. Aujourd'hui je serais tranquille avec ma petite Claire. D'ailleurs je me demande bien si ce n'est pas ce que je vais faire... Coup de pied dans le ventre et hop !

Stupéfait et tremblant de peur, le pauvre Marc-Henri tenta de calmer l'énergumène :

– Mais monsieur, de quelle clerc parlez-vous ? Il y a eu un problème avec l'une de nos assistantes ?

Mais Théo ne l'écoutait plus, il n'apprécia même pas le côté humoristique du quiproquo. Au lieu de ça, il brandit l'arbre généalogique sous le nez du gros homme au bord de l'apoplexie :

– Il est incomplet ton arbre, tu n'as même pas fait figurer ce connard de Geoffroy? Parce qu'il n'est pas encore notaire ? Il ne perd rien pour attendre celui-là, je te garantis qu'il va me rendre ma Claire coûte que coûte ! Je vais m'en retourner immédiatement en 1960 pour régler tout ça !

– En 1960 ? Mais c'est impossible ! Et enfin, de quelle clerc parlez-vous sans cesse ? Je ne comprends rien à ce que vous racontez !

– Eh bien tu vas vite comprendre parce que je vais tout faire pour t'empêcher de naître ! Un bel avortement et tu vas finir dans les égouts.

– Mais... mais pourquoi ? Que vous ai-je fait ?

– Toi ? Rien, mais tu as donné naissance à... (il consulta l'arbre) à Emmanuel, qui lui-même a procréé cet enfoiré de Geoffroy. Vous allez tous disparaître d'un coup de curetage magique et je vais enfin récupérer ma Claire !

– Je crois que vous êtes fou, monsieur, sortez avant que j'appelle la police !

Théo se contenta de ricaner une dernière fois et disparut en claquant la porte de toutes ses forces.

Emmanuel, le fils de ce pauvre Marc-Henri, passait dans le couloir au moment où Théo surgissait en trombe. Aussitôt le fils se précipita dans le bureau paternel, inquiet :

– Ça va, père ? Que s'est-il passé ? Encore un héritier lésé qui conteste un testament ?

L'autre, hagard, semblait tétanisé, s'épongeant

le front sans égard pour sa cravate en soie.

– Non, je suis tombé sur un fou. Il en a après une de nos clercs, mais sans vouloir préciser laquelle. En plus il a dit des horreurs sur tes grands-parents Bernadette et Jean-Léon, alors que, vu son jeune âge, il n'a pas pu les connaître. Un dingos !

– Mais peut-être les connaît-il par ouï-dire ?

– Mais pas du tout, il parle de les connaître depuis leurs fiançailles ! Et je n'ose même pas te répéter ce qu'il m'a sorti sur eux. En plus il m'a dit qu'il allait retourner en l'an 1960 pour nous faire tous disparaître afin que Geoffroy lui rende sa clerc.

Emmanuel hocha tristement la tête.

– Effectivement, nous avons à faire à un malade mental. Je suggère qu'on ne porte pas plainte contre ce pauvre garçon mais qu'on se contente d'alerter les services sociaux...

De son côté, Théo se moquait complètement de ce qu'on allait penser de lui, il avait enfin les réponses à toutes ses questions : la dénommée Bernadette était bien la reine-mère et la lignée avait été mise en route bien avant le mariage, donc il était inutile de repousser celui-ci. Bien sûr, ce n'était pas les réponses qu'il aurait souhaité entendre, mais au moins il était fixé. Et son coup de sang final lui avait fait un bien fou...

En sortant de la grande demeure, il croisa dans l'allée une vieille dame, probablement la cliente suivante, qui marchait péniblement en s'appuyant sur une canne. Ravalant sa hargne, il lui fit un signe de tête poli, supposant qu'elle allait probablement

mettre à jour son testament. De quoi peut-on se soucier d'autre quand on a un pied dans la tombe, se demanda-t-il avec toute la cruauté de la jeunesse. Mais au moment de franchir la petite grille, il se retourna et vit que la visiteuse s'était arrêtée au milieu de l'allée et le fixait intensément. Qu'as-tu à me regarder ainsi, vieille sorcière, songea-t-il ? Tu veux me mettre sur ton codicille ?

Puis il donna un coup de pied dans la grille et s'engagea dans l'avenue Lombart, excédé...

La vue de cette tonne de gadgets qui encombrait désormais son petit studio acheva de l'agacer. Que faire de tous ces appareils désormais inutiles ?

Il décida malgré tout d'en emporter une petite dizaine avec lui, juste pour tester la chose, puis de dédommager financièrement quelques-uns de ses clients les plus proches. Après tout il avait quand même près d'un million de francs qui dormaient dans sa banque du boulevard Daumesnil, de quoi en consoler plus d'un, non ? Quant aux autres, il en était sincèrement désolé mais il ne pouvait plus rien pour eux.

Il se souvint brusquement qu'il n'avait toujours pas restitué son véhicule de location. Autant de raisons, donc, de retourner au 20^{ème} siècle. Mais aurait-il le courage de distribuer des coups de pieds dans le ventre de la pécheresse ? N'y aurait-il pas un moyen moins expéditif ? Et plus discret ?

XXII

Cet énième voyage dans le passé fut marqué par un léger incident. Pas très grave en soi mais assez inhabituel. En effet, selon le rituel éprouvé, Théo passait toujours d'un siècle à l'autre sans changer d'heure ni de jour. Ainsi, s'il poussait le mur de la chapelle à 21 heures 02, il était certain de se retrouver dans l'autre siècle à 21 heures 02 également (ou 03, s'il prenait son temps). Il ne vérifiait même plus, c'était devenu la règle.

Mais cette nuit-là il constata un léger décalage : ayant investi la petite chapelle à 22 heures pile il en était ressorti à 21 heures 34. Il haussa les épaules, de toute façon c'était probablement l'un de ses derniers voyages, alors le mécanisme pouvait bien se dérégler, c'était sans importance.

Il arriva à son hôtel et là, Henri, le réceptionniste déposa sur le comptoir une pile de petits papiers et lui lança, l'air fatigué :

– Vous avez reçu 160 appels. Ça commence à faire beaucoup. J'ai autre chose à faire, moi !

Théo ne répondit rien, il savait parfaitement ce que contenaient tous ces messages : de pauvres victimes qui s'étaient fait "dérober" leur joujou et qui demandaient qu'on les rappelle de toute urgence.

Il se saisit du paquet de mémos et monta pesamment jusqu'à sa chambre. Là il jeta son sac

plein de sa dizaine de téléphones portables sur son lit impeccablement fait mais, trouvant sa sacoche un peu trop légère pour ce qu'elle contenait, il l'ouvrit : elle était vide ! Ainsi, songea-t-il avec fatalisme, mes gadgets ne respectent plus aucun délai avant de disparaître. Leur retour à la case départ est désormais instantané ! Et je parie qu'ils m'attendent déjà sagement dans ma chambrette du 21^{ème} siècle...

Il ouvrit aussitôt son tiroir et constata avec soulagement que les liasses de billets qu'il y avait laissées étaient intactes. Apparemment, pas un franc ne manquait. Il pourra donc faire preuve d'un peu de générosité vis-à-vis de quelques victimes parmi les plus nécessiteuses.

Le lendemain matin, il peina à se sortir du lit, assommé d'un bon mal de tête et un peu fiévreux. Était-ce la conséquence de sa contrariété d'hier ? N'ayant aucun rendez-vous urgent dans l'immédiat, il décida de demeurer allongé quelques heures en attendant que le malaise s'estompe.

Mais une heure plus tard son état ne s'était pas amélioré et Théo s'était même mis à grelotter. Il commença à s'inquiéter. Que faire ? Il ne voulait pas voir de médecin, de crainte qu'on lui demande son identité ou sa carte d'assuré social. Bien sûr son absence de justificatifs ne l'empêcherait pas d'être soigné puisqu'il était prêt à payer la prestation sans discuter, mais il ne voulait pas attirer l'attention. En fait, il n'y avait jamais vraiment songé, mais avoir un accident corporel ou tomber gravement malade ici était le pire ennui qui puisse lui

arriver, il finirait par être démasqué.

Alors que faire ? Aller voir un marabout ? Un guérisseur ? Se traîner coûte que coûte jusqu'au 21^{ème} siècle pour y retrouver son médecin habituel, la docteure Delpech dont le charme donne envie de tomber souvent malade ? Non, il était vraiment dans l'impasse et n'avait plus qu'à attendre patiemment d'aller mieux, en espérant qu'il n'eût rien de grave.

En fin de matinée, on frappa discrètement à sa porte. Et comme, à moitié ensommeillé, il ne répondit pas tout de suite, il vit avec angoisse la poignée se tourner doucement et le battant s'entrouvrir. Il voulut se redresser, mais il n'en eut pas la force et se laissa retomber sur ses oreillers. Néanmoins il avait eu le temps d'apercevoir une silhouette blonde se faufiler dans la chambre.

– Bernadette, gémit-il, laissez-moi tranquille, c'est pas le moment !

La silhouette s'arrêta net :

– Oh pardon monsieur, je pensais que vous étiez sorti. Je venais pour le ménage.

Théo sourit intérieurement en songeant qu'il devenait parano. Il voyait Bernadette partout.

– Laissez, Lucette, laissez, je ne suis pas en état. Vous reviendrez demain.

La femme de chambre posa au sol le gros aspirateur qu'elle portait à bout de bras et répondit :

– Vous voulez qu'on appelle un médecin ? Y'en a pas loin, le docteur Lorente et sa femme, rue des Potiers. Ce sont les plus proches.

Théo secoua péniblement la tête :

– Non, non, je ne peux pas, je n'ai pas...

S'imaginant que le malade n'avait pas les moyens de se payer une consultation, la femme réfléchit un instant et suggéra :

– Écoutez, y'a une petite étudiante dans cet hôtel. Elle est interne à l'hôpital, mais quand elle est pas de garde elle vient ici pour étudier au calme. Je suis sûre qu'elle aimerait vous aider.

Malgré la fatigue, Théo trouva la force de répondre :

– Une interne qui habite à l'hôtel ? Eh bien elles sont bien payées à l'hôpital !

– En fait je crois savoir que c'est une proche du patron, monsieur Vareilles, et qu'il lui fait un prix d'ami. Bon, bougez pas, je vais voir si elle est là aujourd'hui.

Et sans attendre de réponse, la femme tourna les talons et disparut dans le couloir. Quelques minutes plus tard elle reparaisait, suivie d'une jeune fille brune vêtue d'un chandail visiblement trop grand et d'espadrilles fatiguées.

– Bon, je vous laisse, déclara l'employée en remballant son aspirateur. Je reviendrai faire le ménage demain si vous êtes rétabli.

Théo remercia et tourna la tête pour mieux découvrir l'inconnue. Les cheveux coupés au bol, pas la moindre trace de maquillage, on sentait que celle-ci ne faisait aucun effort pour se montrer séduisante. Les mots "plaire" ou "coquetterie" semblaient bannis de son vocabulaire.

– Bonjour, dit-elle en tirant l'unique chaise de la pièce, je me prénomme Claude, étudiante en médecine et actuellement interne à l'hôpital Cochin. Je ne suis pas habilitée à rédiger des prescriptions

médicales ailleurs que dans un service hospitalier, mais je peux délivrer quelques soins occasionnels sans gravité. Vous êtes d'accord pour que je vous ausculte ?

Et comment que je suis d'accord, songea Théo. À partir du moment où tu me demandes aucun papier gênant, tu peux même m'ouvrir le bide si ça te chante. Il sourit faiblement en hochant la tête.

L'étudiante fit alors surgir un stéthoscope d'une petite mallette posée à ses pieds et qu'il n'avait pas remarquée. Ensuite, sourcils froncés, elle l'ausculta soigneusement, lui demandant de se redresser, plaquant un linge sur son torse brûlant et frappant de légers coups de ses phalanges repliées. Elle lui demanda de dire trente-trois et de tousser, et enfin inspecta le fond de la gorge à l'aide d'une petite cuillère pressée sur sa langue. Pour terminer elle lui posa quelques questions précises sur son ressenti et sur ses symptômes.

– Eh bien, vous avez une bonne grippe, conclut-elle en rangeant ses instruments.

– Une simple grippe ? C'est tout ? Pourtant je me sentais presque mourant...

– Mais une grippe n'a rien de bénin, cher monsieur. Ça représente quand même plusieurs milliers de morts par an, rien qu'en France. Donc cette affection ne doit pas être prise à la légère.

– Mais... mais que dois-je faire ?

– Tout d'abord je vais ouvrir en grand votre fenêtre pour bien aérer, et ensuite je vous ferai porter de l'aspirine, il n'y a rien d'autre à faire. Et ce soir je vous ferai monter une soupe bien chaude depuis le restaurant d'à côté.

– Merci, murmura Théo, se sentant déjà mieux du fait qu'on prît soin de lui.

Car c'est une réalité que beaucoup de médecins négligent, la confiance du soigné envers le soignant est souvent un premier pas vers la guérison. Mais combien s'en soucient ?

La jeune femme se dirigea vers la porte et, au moment de sortir elle précisa :

– Aujourd'hui je ne bouge pas, je travaille sur ma thèse, alors je passerai vous voir dans le courant de l'après-midi.

Théo remercia et s'endormit instantanément...

Comme promis, le soir même un cuistot lui apportait un grand bol de soupe fumante. Et tandis qu'il la savourait, la petite étudiante vint justement s'asseoir à son chevet.

– Je suis venue vous voir à deux reprises, dit-elle, mais vous dormiez. Je n'ai pas voulu vous déranger. On dirait que ça va mieux, non ?

Oui, Théo se sentait mieux, mais il n'aurait su dire si c'était dû à son repos, à la soupe, à l'aspirine ou à la présence réconfortante de la jeune femme. Pourtant celle-ci n'avait, on l'a dit, aucun charme – elle était même l'opposée de Claire et de Bernadette – mais il émanait de tout son être une force et une volonté qui rassurait, c'était indéniable. Et tandis que le convalescent s'appliquait à emplir sa cuillère en prenant garde de ne rien renverser sur ses draps, l'interne demanda à brûle-pourpoint :

– Et sinon vous faites quoi dans la vie ?

Théo faillit s'étrangler, c'était la question à ne surtout pas poser.

– Euh... j'ai eu plusieurs métiers. J'ai d'abord été boulanger, ensuite j'ai un peu voyagé et après j'ai été... euh... représentant de commerce...

– Représentant ? C'est pour ça que vous logez à l'hôtel ? Vous êtes toujours par monts et par vaux si je comprends bien.

– Euh... oui... Mais parlez-moi plutôt de vous, coupa-t-il, soucieux de faire dévier la conversation, votre vie est certainement bien plus passionnante que la mienne. J'ai entendu dire que vous travailliez sur une thèse ? Il va parler de quoi, ce devoir ?

La comparaison d'une thèse avec un devoir fit sourire la jeune femme. C'était la première fois que Théo la voyait délaissier son air sérieux.

– Eh bien, répondit-elle, je traite de la contraception ainsi que des conséquences médicales et psychologiques de l'avortement.

Théo en laissa choir sa cuillère. L'avortement ? Mais cette jeune femme tombait à pic ! C'est le Ciel qui l'envoyait ! Il décida de ne pas précipiter les choses et de la laisser s'expliquer. Il poserait ses questions plus tard.

– En fait, poursuivit-elle, la contraception de nos jours est très limitée et mal vécue par beaucoup de couples, principalement par les hommes. Le préservatif, le retrait ou l'abstinence en période féconde sont le plus souvent rejetés par les mâles en rut. Pardonnez-moi l'expression mais je n'en vois pas d'autres tant l'égoïsme de certains est primaire. Quant à la méthode Ogino, elle est d'une imprécision dramatique et a donné naissance à tous ceux qu'on appelle par dérision les "bébés Ogino". Donc tout est à repenser en la matière.

Théo sentit que la petite thésarde s'enflammait.

– Bien sûr, continua-t-elle, une pilule contraceptive à base de noréthynodrel est actuellement en cours de recherche aux États-Unis, mais de toute façon son utilisation en France serait bloquée par la stupide loi de 1920 qui réprime l'incitation aux méthodes contraceptives et à l'avortement.

– Mais pourquoi une telle loi ? coupa Théo qui n'en avait jamais entendu parler.

– Au début, c'était tout simplement pour lutter contre l'effondrement démographique qui a suivi la première guerre mondiale. Il fallait absolument relancer la natalité, et le refus de faire des enfants était alors considéré comme un crime contre la nation. À l'époque ça pouvait se comprendre, mais aujourd'hui, 40 ans plus tard ?

Elle haussa les épaules, comme découragée par une telle absurdité. Théo comprenait tout à fait le son point de vue et se risqua à poser une question. C'est tout juste s'il ne levait pas le doigt.

– Ma remarque va vous paraître stupide, dit-il, mais pourquoi tant de femmes veulent-elles éviter d'avoir des enfants ? C'est pourtant naturel, non ?

En percevant un éclat de colère au fond des prunelles de la jeune femme, Théo sut qu'il avait posé la question qui fâche.

– Premièrement, lança-t-elle, une femme n'est pas une pondeuse ni une usine à fabriquer des marmots à la chaîne. Avez-vous déjà vu le corps d'une villageoise de 30 ans qui, en plus des travaux des champs a déjà produit une demi-douzaine de gosses ? Elle en paraît 70 ! Ça épuise, ça use, ça détruit les chairs et ronge les nerfs ! Et puis il n'y a

pas que les grossesses qui esquintent, il y a les années passées à élever, torcher et soigner sans relâche, souvent dans la misère et la promiscuité. Et le mâle reproducteur, il est où dans l'histoire ? Il trime à l'usine ou aux champs, c'est sûr, mais il échappe la plupart du temps à l'enfer familial qu'il a lui-même créé. Et quand il rentre ivre avec une grosse envie dans le bas-ventre, c'est reparti pour un tour. Il s'en fout du préservatif ou de l'abstinence, son plaisir avant tout ! Je peux vous garantir que malgré mon jeune âge et ma petite expérience, j'en ai vu de ces mères physiquement et moralement épuisées qui vivaient dans la hantise d'une nouvelle grossesse. J'en ai vu de ces victimes qui guettaient leurs règles dans la terreur de ne pas les voir venir. Vous comprenez ça ? Non, bien sûr, vous ne pouvez pas comprendre...

Théo était surpris d'une telle véhémence, mais il se souvint qu'on était en 1960 et non pas dans le confort citadin du deuxième millénaire. La vie ne devait pas y être rose tous les jours. Il hochait la tête, compatissant, mais la révoltée continuait sur sa lancée :

– Alors, quand elles n'en peuvent plus, la dernière solution, hormis le suicide ou la noyade du dernier-né, est de se précipiter sur l'aiguille à tricoter ou n'importe quelle autre méthode barbare, et ça c'est pire que tout, croyez-moi !

Elle s'arrêta un instant, semblant chercher du regard de sordides images que Théo ne pouvait concevoir. Puis elle reprit :

– Et l'imagination ne manque pas pour se libérer de l'encombrant fœtus : aiguille, épingle à che-

veux, canule de verre, porte-plume, tringle de rideaux, baguette en bois, fil de fer, seringue, baleine de parapluie, ciseaux, branche de cerisier, os de poulet, pince, cure-dents, épis de blé, fourchette d'enfant... Et il ne faut oublier les injections d'eau savonneuse, d'éther, d'alcool à brûler, d'eau de Javel, d'essence... Ah, j'allais omettre le pétrissage du ventre ou le saut du haut d'une échelle, ainsi que les dangereuses tisanes à base de racine de persil ou de queue de lierre... Inutile de vous préciser que de tels procédés conduisent le plus souvent, non pas aux urgences, mais directement à la morgue. Mais ces malheureuses s'en moquent, ce qu'elles veulent c'est être enfin libérées du cycle infernal.

Théo était sidéré. Lui pour qui l'IVG, le stérilet ou la pilule contraceptive étaient des commodités qui avaient toujours existé, il découvrait en 1960 un monde qu'il croyait révolu depuis le Moyen âge.

La petite thésarde sembla se radoucir mais poursuivit néanmoins sa diatribe :

– Bien sûr, il n'y a pas que la grossesse de trop qui pousse les femmes à l'avortement. Parfois de toutes jeunes filles sont obligées d'y recourir parce que le statut de mère-célibataire n'est guère enviable de nos jours. Et puis il y a aussi les jeunes couples qui, par manque de moyens matériels et financiers, préfèrent remettre à plus tard la venue de leur premier enfant. Je les comprends. Pour moi qui ai décidé de suivre des études longues, devenir mère aurait été catastrophique, je n'ose même pas l'imaginer.

Maintenant je comprends, songea Théo, pourquoi tu fuis ta féminité : tu veux être certaine de

n'attirer aucun mâle, ce qui est, somme toute, le meilleur moyen contraceptif au monde.

Mais la *pasionaria* continuait, inlassable :

– Il y a un mois, j'ai eu à soigner une petite jeune fille atteinte d'une infection vaginale à la suite d'un avortement mal fait. Elle s'appelait Mariette, je m'en souviendrai toute ma vie. Je l'ai guérie mais j'ai découvert aussitôt après qu'elle avait en même temps contracté le tétanos. Aiguille assurément mal désinfectée. La pauvre est partie en quelques jours. Heureusement nous l'avons sédaturée et lui avons ainsi épargné les atroces souffrances de ce type d'agonie. Voyez-vous, ce n'est pas le tétanos qui a emporté Mariette, c'est la loi de 1920 !

Théo écoutait tout cela, bouche-bée. Il en avait oublié sa grippe et son ridicule mal de tête. Comme la jeune femme restait muette, probablement revivant en boucle les nombreuses pages de sa thèse, il se risqua à une nouvelle question :

– Mais devant toute cette détresse humaine, dit-il, vous n'avez jamais eu envie de vous révolter et de pratiquer des avortements sécurisés en profitant de vos instruments et de votre savoir médical ?

À cette question, Claude retrouva enfin un semblant de sourire :

– Me révolter, oui ! Ma thèse est mon arme et j'espère qu'elle sera lue et entendue, qu'elle fera bouger les lignes et réveillera nos moralisateurs bien-pensants. Je suis, dans cette démarche, soutenue par le docteur Soubiran, qui est également mon directeur de thèse. Ensuite, oui je peux vous le confier, j'ai récemment pratiqué un avortement à domicile dans la plus parfaite illégalité.

– Vraiment ? Vous avez franchi le pas ?

– Oui car pour moi le cas était pleinement justifié. La pauvre petite avait contracté la rubéole dans les toutes premières semaines de sa grossesse, ce qui lui donnait toutes les chances (si on peut appeler cela de la chance) d'avoir un enfant anormal. Elle m'a littéralement suppliée et j'ai fini par céder en dépit des risques sanitaires que je lui faisais courir. De plus, si je m'étais fait prendre, je risquais non seulement la prison mais également la radiation définitive de l'Ordre avant même d'avoir commencé d'exercer. Mon avenir était mort !

– Quand même, vous avez eu raison, approuva Théo. Franchement !

Il voulut la rassurer et lui dire que très bientôt l'IVG serait légalisé et la pilule disponible en pharmacie sur simple prescription médicale, mais il ne le pouvait pas, elle se serait moqué de ses dons divinatoires. Au lieu de cela il demanda :

– Mais il y a un truc que je ne comprends pas. D'un côté la loi de 1920 interdit la contraception, mais de l'autre elle autorise le préservatif et la méthode Ogino. N'y a-t-il pas contradiction ?

Claude sourit ouvertement.

– Non, pas du tout, car la méthode Ogino, en se basant sur les cycles ovariens, permet non seulement de déterminer les périodes d'infertilité mais également les périodes de fécondité. Donc il suffit de présenter la méthode en mettant seulement en avant la recherche de fécondité pour qu'elle reste conforme à la loi. Ce qui n'est bien sûr qu'une vaste supercherie.

– Excellent ! Les politiciens se sont bien fait

avoir sur ce coup. Et pour le préservatif ?

– Eh bien le préservatif est considéré comme une protection contre les maladies vénériennes, ce qui est d'ailleurs tout à fait vrai. Donc il est admis.

Théo hocha la tête. Il pensa fortement à Bernadette et à son ventre bientôt rond. Il rêvait de crever ce fautif ballon par tous les moyens, mais venait de découvrir subitement que la chose n'était pas aussi simple qu'il se l'imaginait.

– Donc, demanda-t-il, si je comprends bien, de nos jours un avortement comporte toujours une part de risques pour la mère ?

– Absolument ! Sauf bien sûr si il est pratiqué en milieu hospitalier avec toutes les précautions adéquates, ce qui est le cas des avortements thérapeutiques...

– Avortements thérapeutiques ?

– Oui, il s'agit des interruptions qui sont pratiquées lorsque la vie de la maman est en danger. C'est très encadré. Mais dans tous les autres cas, c'est vraiment risqué. Comme je vous ai dit, même moi lors de mon intervention à domicile, malgré tout mon savoir et mes instruments parfaitement stérilisés, j'ai pris un risque énorme.

– Mais pourquoi était-ce risqué ? Vous aviez pourtant les compétences nécessaires, non ?

– Oui mais j'étais seule, la mère de ma patiente était mon assistante improvisée. Et, surtout, je ne disposais d'aucun matériel de réanimation.

Elle regarda sa montre et se leva :

– Il commence à se faire tard et je suis désolée de vous avoir ennuyé avec mes petites révoltes personnelles. Je dois prendre mon service de nuit.

– Mais vous ne m'avez pas du tout ennuyé, bien au contraire. Et grâce à vous j'ai appris énormément de choses ce soir.

La jeune femme s'approcha de la porte et, au moment d'en saisir la poignée, elle regarda Théo dans les yeux et murmura :

– Je ne sais pas ce que vous avez en tête, jeune homme, mais je vous en conjure, ne vous amusez pas à ça, c'est trop grave...

Le jeune homme en question se demanda comment l'étudiante avait pu lire aussi clairement en lui. Avait-elle un don ? Mais il se défendit aussitôt :

– Mais je n'ai rien en tête, je vous assure ! D'ailleurs je n'ai même pas de petite copine à mettre enceinte !

La première partie de sa réponse était un déni éhonté, mais la seconde partie était hélas vraie.

La porte se referma doucement.

Resté seul, Théo comprit qu'il avait eu les réponses à toutes ses questions. Il savait maintenant que, en 1960, un avortement n'était pas un tour de passe-passe où le magicien fait gentiment disparaître une colombe, mais un acte charcutier pouvant se transformer en double homicide ! Théo voulait bien faire disparaître à jamais la descendance de Bernadette, mais il ne souhaitait pas tuer cette pauvre fille, même s'il la détestait.

Il allait donc devoir trouver un autre moyen...

XXIII

Deux jours plus tard en quittant enfin sa chambre d'hôtel, à peu près rétabli, il croisa la petite réceptionniste du matin. Elle l'interrogea du regard, pleine d'espoir.

– Désolé lui dit-il mais je me suis renseigné et je ne pourrai plus obtenir de calculatrices, ni de rien d'autre d'ailleurs. La fête est finie !

Et devant la tristesse de ses grands yeux clairs, il ajouta :

– Écoutez, je vais vous donner un petit quelque chose en compensation. Avec ça vous pourrez vous payer tout ce que vous voulez et des tas de belles robes en supplément.

Et plongeant la main dans une de ses poches il en fit surgir une énorme liasse. La jeunette écarquilla des yeux démesurés. Même sans compter on voyait bien qu'il y en avait au moins pour six ou sept mois de salaire.

– Tenez, prenez ça et cachez-les soigneusement. Et surtout ne dites rien à personne !

Puis il quitta l'hôtel, le cœur aussi léger que sa poche délestée. Jouer les Pères Noël pouvait être tout aussi plaisant que de jouer les cupides, c'était les deux facettes du pouvoir de l'argent.

Mais pour l'heure Théo avait une autre mission à remplir : il était en effet grand temps pour lui de restituer la voiture empruntée.

Il emprunta l'avenue de Paris et récupéra sa Simca 8 Sport cabriolet non loin du cimetière. Elle n'avait pas bougé, elle était seulement un peu sale d'avoir stationné trop longtemps sous le même arbre. Il ôta quelques brindilles disgracieuses ainsi que quelques feuilles mortes, essuya le pare-brise, s'installa au volant, chercha encore une fois sa ceinture de sécurité et mit enfin le moteur en route.

Mais au moment où il déboîtait, il ne vit pas venir vers lui une petite 4-chevaux noire et il la percuta légèrement de côté. Aussitôt les deux conducteurs descendirent pour constater les dégâts. Miraculeusement le cabriolet de Théo était intact puisque seul son pare-choc avait touché la carrosserie adverse, mais en revanche l'aile droite de cette dernière, plus fragile, était un peu cabossée.

– C'est bon, déclara Théo, il n'y a presque rien. On va remplir un constat amiable et c'est tout.

– Un constat quoi ? demanda l'autre, un grand jeune homme à l'air particulièrement stressé.

Théo fut sur le point de répéter sa phrase mais réalisa subitement que ce genre de formulaire n'existait peut-être pas encore dans les années 60 (ce qui était exact).

– Bon, écoutez, dit-il, on va faire comme si. On va décrire les circonstances de l'incident sur un bout de papier, on va signer et on va tout envoyer à nos assurances respectives. D'accord ?

L'autre avait l'air de plus en plus affolé.

– Mais non, gesticula-t-il, il va falloir faire venir la police ou tout du moins le garde-champêtre. Et ça ne m'arrange pas du tout cette histoire. À tous les coups je vais être en retard.

– En retard de quoi ? demanda Théo.
– Je dois attraper un train à la gare de Lyon. Ah, quelle catastrophe !

Puis :

– Savez-vous où on peut trouver la maréchaussée dans ce patelin ?

Théo n'en avait aucune idée. De plus, la perspective de devoir fournir ses papiers d'identité ne l'enchantait pas vraiment. Son permis de conduire était celui d'Eugène, prénom impérativement pros crit à Fontenay. Ils palabrèrent encore quelques minutes puis le grand jeune homme regarda sa montre et gémit :

– En bien ça y est, je suis en retard, c'est sûr. Même en partant maintenant je n'y serai pas. Le train va démarrer sans moi !

Théo en eut soudainement assez de cette pantomime qui risquait de lui attirer des ennuis. Il fourra la main à la poche et en fit émerger (non pas une liasse, faut pas exagérer) mais une sympathique poignée de billets qui excédait largement le coût de la réparation.

– Tiens, prends ça et va faire bichonner ton tas de ferraille.

– Mais ? C'est pas légal !

– Écoute, légal ou pas, j'ai autre chose à faire. Alors tu prends l'argent et tu dégages.

Et pour bien montrer que la discussion était close, il sauta dans sa décapotable et fit rugir le moteur. Bouche-bée, le grand jeune homme regarda la belle voiture blanche s'éloigner dans la poussière du matin, un paquet de Molières froissés à la main. Théo quant à lui pouffait de rire en le regardant

disparaître progressivement dans son rétroviseur... Mais s'il avait été conscient du drame lointain que ce minuscule accrochage allait engendrer, il n'aurait pas pouffé, il n'aurait même pas esquissé l'ombre d'un sourire...

En se dirigeant vers la porte d'Orléans, il eut soudain la tentation de ne pas restituer immédiatement son véhicule mais de faire un détour par... les Champs-Élysées, avec une petite idée en tête.

Comme d'habitude, et bien qu'il fût presque midi, Théo n'eut aucun mal à trouver une place pour se garer. Quelle époque bénie – du moins vue sous cet angle, pas celui de l'avortement. Puis il remonta à pied l'avenue des Champs vers la grande façade du Lido. Il était sans doute trop tôt pour espérer y rencontrer Corine, la charmante demoiselle dont il avait galamment inspecté les incisives, mais il espérait au moins soutirer quelque renseignement à son sujet. Au moins ses horaires de travail.

Il pénétra dans le lieu étrangement désert, s'engagea dans un long couloir silencieux recouvert d'une moquette confortable, inquiet de ne pas rencontrer âme qui vive. Enfin un agent de sécurité en chemise noire vint à sa rencontre.

– Bonjour, dit Théo avec le sourire le plus engageant de toute sa panoplie, je voudrais voir Corine mais je ne sais pas du tout à quelle heure elle prend son service. Vous pouvez me renseigner ?

L'homme secoua la tête, apparemment surpris :

– Désolé, mais il n'y a pas de Corine ici !

Décidément, Théo enchaînait les déconvenues. Il se permit d'insister :

– Pourtant elle m'a indiqué qu'elle était serveuse ici même et elle m'a demandé de passer la voir. Vous en êtes certain ?

– Sûr et certain, il n'y a personne de ce nom.

Et devant l'air dépité de Théo, il ajouta :

– Vous savez, beaucoup de jeunes filles font croire qu'elles sont serveuses dans des établissements prestigieux comme le nôtre, alors qu'en réalité elles servent des bières dans un boui-boui de banlieue. C'est fréquent.

Théo remercia et fit demi-tour, déçu une fois de plus... C'était vraiment la série noire !

Son seul succès jusqu'à présent, et non le moindre, avait été de gagner beaucoup d'argent, mais cet heureux coup du sort mis à part, sa vie amoureuse n'avait été qu'un enchaînement de déconvenues. Jamais le dicton qui prétend qu'on ne peut être à la fois heureux en amour et argent ne s'était révélé aussi exact ! De toute évidence Théo était incapable de gérer la moindre relation féminine. Seule Claude, la petite interne, s'était montrée attentionnée, mais c'était par pur professionnalisme et non par amitié.

Après avoir restitué son véhicule et payé le surplus en raison du retard accumulé, il revint à Fontenay en taxi. Il était suffisamment aisé pour ne plus avoir à subir les secousses de l'inconfortable tortillard de Sceaux. Puis il s'en alla déjeuner chez "la grosse". Le terme n'était pas injurieux, c'était l'expression consacrée pour désigner le restaurant de Renée Spangenberger, au 79 de la rue Bouci-

caut. Pour Théo, l'endroit était (ou plutôt sera) "*L'atelier des Fromages*", le fromager où il allait régulièrement engraisser son futur cholestérol.

En déjeunant seul dans son coin, il tenta de faire le point et ce fut très rapide :

1) Repousser le mariage n'était plus d'aucune utilité puisque la lignée avait été enclenchée avant.

2) Aucun scandale connu ne semblait entacher la famille Poirier.

3) Enfin l'avortement n'était plus une solution envisageable au vu de ce qu'il en savait maintenant.

Bref, l'horizon était bouché.

Il s'était alors demandé si ruiner maître Poirier (Robert s'entend, le père de Jean-Léon), ne pouvait être une alternative envisageable. En effet, Théo disposait d'une arme absolue que le notaire ne possédait pas, tout notaire qu'il fût : la connaissance de l'avenir ! Du haut de son 21^{ème} siècle le jeune homme avait accès à toutes les données financières et économiques du demi-siècle précédent et, au lieu de les utiliser pour s'enrichir personnellement comme il l'avait fait avec ses lingots d'or, ne pouvait-il au contraire s'en servir pour mettre à mal son adversaire ? Ainsi, en consultant sur internet tous les historiques à sa disposition, il était à même de connaître les bons et les mauvais investissements passés. L'arme absolue !

Savoir comment il allait procéder pour pousser Poirier dans la mauvaise direction était une autre paire de manches, mais il résoudrait ce problème en son temps. Pour l'instant le plus urgent était d'entamer des recherches sérieuses – surtout dans

l'immobilier, terrain de chasse préféré des notaires – et de tenter de trouver quelques révélations préjudiciales à l'investisseur malchanceux.

Ce même soir, le passage par la petite chapelle se déroula sans encombre, hormis un nouveau décalage horaire, mais insignifiant cette fois. Seulement trois petites minutes de retard... Théo dut ensuite escalader les poubelles et se laisser tomber de l'autre côté du mur, gymnastique dont il commençait à avoir plus qu'assez. Il devrait songer sérieusement à se procurer un double des clés.

Le lendemain matin, après une bonne nuit de sommeil en son 21^{ème} siècle et avoir déjà entamé ses recherches en ligne, il se servait son second café de la matinée lorsque son téléphone se mit à vibrer. C'était inattendu, les appels se faisaient plutôt rares ces temps-ci. De plus le numéro affiché lui était parfaitement inconnu, si bien qu'il hésita un peu avant de décrocher. À ce propos, n'était-il pas étrange d'employer le verbe "décrocher" pour dire qu'on prenait un appel alors qu'on ne faisait que presser une petite touche verte ? En revanche, au siècle dernier on décrochait bel et bien le combiné de sa fourche, le terme était donc approprié. De même, pourquoi continuer de prétendre qu'on est "en ligne" ou "au bout du fil" à l'ère de la téléphonie aérienne ? Comme quoi les expressions ont souvent la vie dure même lorsqu'elles n'ont plus leur raison d'être... Bref, tout en "décrochant", Théo se demanda si on allait cette fois tenter de lui vendre des assurances ou des panneaux solaires ?

Une voix féminine lui demanda en hésitant s'il était bien monsieur Picotin. De plus en plus méfiant, il répondit du bout des lèvres qu'il était bien lui-même. Mais lorsque l'interlocutrice se présenta, Théo aurait préféré qu'on lui proposât des panneaux ou même des bombes atomiques :

– Je suis madame Poirier, dit la voix fatiguée, et j'aimerais pouvoir vous rencontrer.

Ça y est, pensa Théo, les ennuis commencent. Je n'aurais jamais dû insulter son mari comme je l'ai fait. Maintenant ils vont porter plainte et je vais me retrouver dans les ennuis jusqu'au cou. Quel idiot !

– Écoutez, plaida-t-il, je suis vraiment désolé pour ce qu'il s'est passé l'autre jour dans le bureau de votre époux et...

– De mon fils, corrigea-t-elle.

De son fils ? Le gros Marc-Henri était son fils ? Mais alors ?... Théo faillit en tomber à la renverse. Était-il en train de converser avec Bernadette en personne !

– Je ne comprends pas, balbutia-t-il d'une voix blanche. Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

La voix soupira avec lassitude :

– Écoutez, c'est un peu difficile à expliquer par téléphone mais, pour faire bref, j'ai été intriguée en vous croisant l'autre jour dans le jardinet de l'étude. Vous me rappeliez trait pour trait un jeune homme que j'ai connu dans ma jeunesse et c'est pour cela que je vous dévisageais. Bien sûr, vous ne pouvez pas être ce jeune homme – il doit être aujourd'hui aussi vieux que moi – mais je me suis demandé si vous n'étiez pas par hasard l'un de ses descendants.

Théo commença à relâcher la pression. Ouf, songea-t-il, elle me prend pour mon propre... arrière-petit-fils. Ça devient humoristique.

– Donc, continua la voix en proie à une émotion qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler, je suis allée aussitôt demander à la secrétaire le nom du visiteur qui venait de quitter les lieux. Et lorsqu'elle m'a révélé qu'il s'agissait d'un nommé Picotin, j'ai su que je ne m'étais pas trompée et que ma mémoire visuelle ne me jouait pas des tours. En plus, Picotin, c'est un nom qui ne s'oublie pas.

Théo ne trouvait rien à répondre. Il attendait la suite, figé, sa tasse de café refroidi à la main.

– Saviez-vous, continua-t-elle, que vous avez un ancêtre qui habitait Fontenay-aux-Roses dans les années 60 ? Et que vous lui ressemblez fortement ?

– Heu... Plus ou moins. J'ai en effet eu connaissance d'un oncle très éloigné prénommé Eugène et qui est précisément enterré à Fontenay. Je sais que je lui ressemble beaucoup, j'ai d'ailleurs retrouvé ses papiers et j'avoue que la photo est effectivement assez ressemblante. Peut-être est-ce de lui dont vous vous souvenez ?

– Non, non, il ne se prénomait pas Eugène ! Il s'appelait Théo, je m'en souviens parfaitement ! Ça ne vous dit rien ce prénom ?

Il eut envie de rire.

– Ah mais c'est très amusant parce que figurez-vous que Théo, c'est moi !

Il y eut un silence stupéfait au bout de la ligne, puis :

– Comment ça, c'est vous ?

– Oui, moi aussi je me prénomme Théo. N'est-

ce pas une drôle de coïncidence ?

La voix sembla soulagée :

– Effectivement c'est une coïncidence, mais il ne faut pas oublier que bien souvent dans les familles on aime donner aux nouveau-nés le prénom d'ancêtres disparus. C'est un hommage qu'on leur rend en quelque sorte.

Puis elle coupa court et ajouta :

– Bon, on peut se voir ?

Théo n'était pas certain de vouloir prolonger cette conversation un peu particulière et encore moins de rencontrer son "ex-amante-d'un-soir" devenue vieille. Que manigançait-elle ?

– Je... heu... est-ce bien nécessaire ?

– Oui, ça l'est, insista-t-elle.

Vaguement intrigué, Théo lui avait finalement proposé de déjeuner dans un restaurant des environs, mais la vieille dame avait insisté pour le rencontrer chez lui, seule à seul. Je n'ai pas envie que des oreilles indiscreètes écoutent notre conversation, avait-elle dit, c'est toujours le cas dans ces établissements bondés, ça devient insupportable. Je suis chez vous dans un quart d'heure !

XXIV

Il s'était dépêché de dissimuler tous ses gadgets sous son lit, avait réajusté ses draps et caché sa vaisselle sale dans un placard. Puis il avait aéré son antre en ouvrant bien large les deux battants de son unique fenêtre.

Enfin, et cela peut sembler un peu exagéré, mais il avait dissimulé un grand couteau de cuisine sous un oreiller à portée de main. Ce n'est qu'une femme âgée, bien sûr, mais qui me prouve qu'elle ne va pas venir accompagnée d'un costaud pour me réduire en miettes ? Ou munie d'un revolver pour me transformer en écumoire ?

Lorsqu'il ouvrit sa porte et se trouva face à la visiteuse, il se sentit soudain très mal à l'aise. Il avait l'impression de visionner un mauvais film flanqué d'une comédienne qu'on aurait grimée pour faire croire à son vieillissement accéléré. Et comme c'était souvent le cas dans les nanars d'antan, l'effet était raté et peu crédible. Il avait donc sous les yeux une Nicole Kidman exagérément ridée, cheveux blanchis, lèvres desséchées et teint blafard pour donner l'illusion d'un saut dans le temps. Mais c'était pitoyable, Théo ne pouvait y croire. C'était ça vieillir ? Il sentit une infinie tristesse lui serrer le cœur.

– Eh bien, dit-elle, on va discuter sur le palier ? Vous ne me faites pas entrer ?

Elle se donnait des airs d'assurance mais elle-même se trouvait un peu ébranlée de se retrouver face à ce jeune homme qui lui faisait revivre son passé lointain. L'expérience était aussi déstabilisante pour elle que pour lui.

Théo lui offrit une petite chaise, de l'autre côté de son unique table. La visiteuse ne se départit pas de sa canne qu'elle maintint entre ses genoux serrés, ses deux mains tavelées recroquevillées sur le pommeau. Serait-ce une canne-épée, se demanda Théo avec inquiétude. Il avait déjà vu ce genre de ruse dans un film d'espionnage.

Puis il remarqua les miettes de pain qu'il avait stupidement négligé d'essuyer, ce qui ajouta encore à sa confusion. Pour faire diversion, il s'empressa de proposer un café soluble, ce qu'elle refusa sèchement.

Puis, sans préambule, elle lança :

– Vous m'avez menti !

Il en sursauta presque.

– Mais non, je ne vous ai pas menti. Je suis bien Théo Picotin. Vous voulez voir ma carte d'identité ?

– Ce n'est pas de cela que je parle. Vous m'avez menti : vous savez parfaitement qui je suis !

– Mais...

– Ne mentez pas. Vous avez hurlé à mon fils Marc-Henri que vous auriez dû "balancer un coup de pied dans le ventre à ta Bernadette", pour reprendre votre délicate expression, ce qui prouve que vous me connaissez. Ensuite vous avez relaté des faits que personne ou presque ne connaît. Vous avez parlé de mon époux – paix à son âme – qui cuvait une nuit au milieu des tombes et vous avez

également évoqué un viol que j'aurais perpétré dans une chambre d'hôtel.

Théo ne savait plus quoi répondre, il n'avait que ce qu'il méritait. Il payait cher son esclandre dans le bureau notarial, petit numéro de cirque gratuit qui ne lui avait rien rapporté qu'une minable auto-satisfaction personnelle sans plus.

– Voyez-vous, jeune homme, si j'étais superstitieuse je dirais que vous êtes un revenant. Et si j'étais férue de science-fiction je dirais que vous traversez les siècles comme d'autres traversent les océans. Mais n'étant ni l'une ni l'autre, je ne vois aucune solution satisfaisante. Donc j'exige des explications.

Il était coincé. Même s'il disait la vérité, il serait taxé de fabulateur. Il était donc contraint de s'enfoncer dans le mensonge. Il jeta un bref coup d'œil vers l'oreiller sous lequel était tapi le couteau, ultime recours, mais Bernadette dut capter une mauvaise lueur dans son regard car elle précisa :

– À tout hasard, je vous signale qu'un "ami" m'attend au pied de votre immeuble, et que si je n'en suis pas ressortie à l'heure prévue il agira en conséquence. Simple mesure de précaution.

C'était tout à fait faux, mais Théo ne pouvait pas le deviner. Il abandonna donc l'idée de l'oreiller et évita même de le regarder.

– Écoutez, dit-il, je vais vous dire la vérité.

– Ne vous gênez pas, je suis là pour ça.

– Voilà... Je... Je ne suis pas un revenant bien sûr, mais il se trouve que je suis tombé sur... sur une mystérieuse lettre trouvée par hasard.

– Une lettre, vraiment ? Continuez !

Vite, vite, il devait inventer quelque chose...

– Eh bien il y a quelques mois je suis allé chez mon grand-père Antoine, celui qui habite en vallée de Chevreuse et il m'a donné un carton rempli à ras-bord de souvenirs familiaux. Il y avait de tout, des photos, des bibelots, des courriers... Bref, c'est là qu'en fouillant j'ai fait des découvertes intéressantes : d'abord un article de journal annonçant la mort accidentelle de mon arrière-grand-oncle Eugène, accompagné de ses papiers d'identité ; et ensuite cette étrange lettre rédigée par un membre de ma famille, mais je ne savais pas exactement qui. Elle était seulement signée d'un certain T. Picotin. Maintenant je comprends qu'il s'agissait probablement de ce fameux "Théo" que vous avez rencontré dans votre jeunesse.

Jusque là tout allait bien, c'était à peu près plausible. Il inspira un grand coup, s'apprêtant à se lancer dans la fable la plus délirante qui soit :

– Dans cette lettre, continua-t-il, mon aïeul raconte avoir sympathisé avec un certain Jean-Léon et avoir également fait la connaissance de sa fiancée, une dénommée Bernadette (vous-même je présume). Ensuite, il y explique deux choses : d'une part que ce Jean-Léon avait disparu une nuit pour aller enterrer sa vie de garçon avec ses copains, et que c'est mon aïeul qui l'a retrouvé le lendemain complètement éméché dans le cimetière ; et d'autre part que vous êtes montée quelques jours plus tard dans sa chambre d'hôtel, et que vous l'avez carrément violé. Voilà !

– De quand cette lettre date-t-elle ?

– Heu... elle est datée de fin 1960, il me semble,

je ne sais plus quel mois exactement...

– Et vous pouvez me la montrer ?

Il prit un air faussement navré :

– Bien sûr mais je ne l'ai malheureusement pas ici. Vous avez vu la taille de mon studio ? Non, tout est resté chez Pépé Antoine, c'est préférable. Mais si vous le souhaitez je vous ferai une copie.

– Non, je veux voir l'original, ordonna-t-elle en frappant le sol de sa canne.

Ah, la vieille se méfiait, elle voulait être sûre que le document était authentique. Il allait donc devoir remonter le temps pour rédiger un faux sur papier à en-tête de l'Hôtel de la Gare, avec stylo-plume et encre d'époque. Un peu contraignant, mais facilement réalisable.

Il commençait à souffler un peu lorsqu'elle lança, frappant de nouveau le sol :

– Vous ne me dites pas tout !

– Comment ça ?

– Eh bien, je ne comprends toujours pas pourquoi vous nous avez insultés, moi, mon défunt mari ainsi que mon fils Marc-Henri, ni pourquoi vous vous exprimiez à la première personne. Si quelqu'un pouvait nous en vouloir, ça aurait pu être votre aïeul, à la rigueur, mais vous, qu'avez-vous à voir là-dedans ?

Mais si, j'ai tout à voir là-dedans, avait-il envie de hurler ! Mon arrière-grand-père, c'est moi ! On ne fait qu'un ! C'est un one-man-show ! Je suis l'homme-orchestre ! Mais il ne pouvait pas avouer la vérité, Bernadette aurait cru qu'il se moquait d'elle et aurait aussitôt appelé son sbire. Si ça se trouve, pensa-t-il, elle a allumé son téléphone dans

son sac et l'autre costaud écoute notre conversation, prêt à monter pour me dessouder.

Il n'eut alors d'autre solution que de jouer les débiles profonds :

– Voilà, se lamenta-t-il, je... je souffre de doublement de la personnalité et parfois je me prends pour quelqu'un d'autre.

– Vraiment ?

– Oui, surtout quand je subis un choc. Et j'ai reçu un tel choc en lisant la lettre de mon bisaïeul que je me suis glissé dans sa peau et ai voulu le venger en allant insulter votre fils. J'en suis sincèrement désolé.

– Savez-vous, cher Théo que, au vu de ce que vous me dites, nous pourrions vous faire interner ? Vous en êtes conscient ?

Il se sentit pâlir. Il s'était mis tout seul dans la mélasse et n'était pas près d'en sortir. Il aurait dû refuser de recevoir cette vieille chipie et lui raccrocher au nez pendant qu'il en était encore temps.

– Mais, voyez-vous, reprit-elle, nous n'en ferons rien car je sais encore une fois que vous n'êtes pas fou et que vous me mentez.

Il prit l'air offusqué :

– Moi je vous mens ? Encore ?...

– Oui, et ma question est la suivante, et écoutez-la bien parce qu'elle mérite toute votre attention.

Que va-t-elle encore me sortir, se demanda-t-il avec angoisse. Qu'ai-je encore dit comme ânerie ?

– Pouvez-vous, m'indiquer, cher Théo, si votre arrière-grand-père était capable de voyager dans le futur ?

Ça y est songea-t-il, elle a mis le doigt dessus.

Mais je ne peux quand même pas lui avouer...

– Euh... non, bien sûr que non...

– Alors, dans ce cas, était-il devin ? Pouvait-il lire l'avenir dans le marc de café, les cartes ou une quelconque boule de cristal ?

– Euh, non, pas que je sache... (Mais où veut-elle en venir, cette vieille chipie ? Qu'a-t-elle derrière le ciboulot ?)

– Alors pouvez-vous me dire comment votre ancêtre pouvait-il, en rédigeant sa lettre en 1960, je dis bien 1960, connaître l'existence d'un jeune homme qui ne naîtra qu'en l'an 2000 et le détester avec quarante ans d'avance au prétexte qu'il lui a volé sa "clerc" ? Je parle bien sûr de mon arrière-petit-fils Geoffroy que vous avez nommément cité, ça vous dit quelque chose ?

Ce coup-ci, c'était le coup de grâce, échec et mat, il était fini, laminé... il leva vers sa tortionnaire des yeux suppliants, prêt à rendre les armes.

– J'attends, insista-t-elle en donnant de la canne en signe d'impatience. Comment avez-vous pu, dans un même discours, me traiter moi de salope, mon Jean-Léon d'abruti et Geoffroy de connard ? Je suis désolée mais ce sont là vos propres termes de petit goret mal-élevé. Et de plus, vous avez menacé de me faire avorter à coups de pieds dans le ventre ? Comment votre arrière-grand-père aurait-il pu connaître Geoffroy ? C'était mentionné dans sa lettre peut-être ?

Théo chercha à minimiser sa faute :

– Écoutez, madame, je reconnais m'être un peu emporté mais je n'ai jamais été aussi vulgaire, je crois que votre fils, sous le choc, a un peu exagéré

mes propos. D'ailleurs je ne me souviens même pas d'avoir évoqué le nom de ce Geoffroy ni...

Elle s'emporta et fit mine de lever sa canne pour le frapper :

– Mais vous vous moquez, jeune homme, vous vous moquez ! Sachez que dans chaque bureau a été installé, par mesure de sécurité, une petite caméra de surveillance. Elle n'est pas là pour espionner nos clients mais pour nous prémunir de toute accusation de malversation ou de préjudice. Et elle peut être également utile en cas d'agression physique ou verbale. Ce qui est le cas.

Théo était sidéré. À chaque parole, il ne faisait que s'enfoncer un peu plus dans les sables mouvants de sa stupidité.

– Et je peux vous dire, continua-t-elle, qu'on vous voit et qu'on vous entend très bien. Tenez, vous voulez revoir la scène ?

Et elle fit jaillir son téléphone de son sac, prête à enclencher la vidéo.

– Non merci, murmura-t-il, c'est inutile.

Il était effondré, ne sachant plus comment réagir face à cette pluie d'accusations. Ce n'était même plus une pluie, c'était un déluge. En fait, il n'avait plus qu'une seule solution : s'il sortait libre de cette entrevue, son seul salut serait de retourner immédiatement en 1960 pour clouer définitivement le bec à cette harpie. Clouage aussi préventif que définitif. Elle ne lui en laissait pas le choix. Fort heureusement, c'est elle-même qui, sans le vouloir, lui tendit une perche :

– Et pendant que vous y êtes, demanda-t-elle, j'aimerais que vous me parliez aussi de cette clerc

dont vous nous avez rebattu les oreilles. Qui est-ce ? Une assistante de chez nous ?

À l'évocation de sa bien-aimée, Théo vit là l'occasion inespérée de se tirer de ce mauvais pas. Bien sûr cela n'excuserait en rien sa conduite minable, mais il avait enfin une explication sensée à fournir. Il décida donc d'avouer ce qui était avouable. C'est ainsi qu'il évoqua son amourette impossible avec la petite fleuriste de la ville, amourette contrariée par l'apparition du dénommé Geoffroy.

– Donc vous parliez d'une Claire et non pas d'une clerc, s'exclama Bernadette. Je comprends mieux maintenant !

Puis il avoua la rage qu'il avait ressentie à l'endroit de son rival, rage qui s'était reportée sur toute la lignée d'ancêtres qui avait contribué à faire naître celui-ci.

– Mais c'est incroyable, s'étonna-t-elle. Haïr son rival, je l'admets, c'est un réflexe amoureux tout à fait excusable, mais reporter sa haine sur plusieurs générations antérieures, c'est du jamais vu ! Même dans les romans chevaleresques ou les histoires à l'eau de rose on ne lit rien de si saugrenu.

Elle soupira et continua :

– Donc, pour conclure, votre ancêtre Théo n'a rien à voir avec ce déferlement de haine ? C'était de l'invention pure ?

– De l'exagération, dirais-je plutôt. En fait la fameuse lettre de mon aïeul évoquait simplement la beuverie de votre fiancé ainsi que de votre petite... petite scène de séduction privée à laquelle il a volontiers succombé. Mais c'est moi qui ai ensuite brodé autour. Je me suis fait tout un cinéma, j'ai

noirci le tableau et vous avez vu le résultat.

Bien sûr, il ne pouvait expliquer que sa haine des ancêtres, bien réelle, n'avait été alimentée que par ses nombreux allers et retours entre futur et passé, si bien qu'il dut se contenter de garder la tête basse et de passer pour un imbécile empêtré dans ses inventions.

– Mais comment avez-vous pu connaître à ce point notre généalogie ? demanda-t-elle encore. Comment avez-vous fait le lien entre Geoffroy et moi, son arrière-grand-mère ? Vous ne pouviez pas le deviner et votre ancêtre encore moins...

Théo ne sut que répondre, de nouveau piégé par l'attaque. Mais un flash lui traversa l'esprit :

– Mais c'est votre fils Marc-Henri en personne qui m'a fourni tous les détails ! Regardez bien la vidéo, vous le verrez me dessiner l'arbre. C'est à ce moment précis que je me suis mis à tous vous haïr. Avant cela, je ne savais rien de votre lignée.

Elle hocha la tête et esquissa enfin son premier sourire de la journée :

– Eh bien, je suis heureuse de savoir que votre ancêtre, le Théo que j'ai connu en 1960, n'a rien à voir avec toutes ces abominations et que vous en êtes le seul responsable. Vraiment, vous n'avez rien en commun, lui et vous ! Je ne vous apprécie guère, mais malgré cela le moment est venu de vous faire à mon tour une petite confidence.

Théo posa les coudes sur la table, intrigué.

– Ce que j'ai à vous dire n'a jamais été révélé à quiconque, commença-t-elle, mais je pense qu'en dépit du peu d'estime que j'ai pour vous, je vous dois la vérité.

Bienfait du confessionnal malheureusement déserté de nos jours, songea Léo avec une pensée émue pour le père Régis. On remplace la petite armoire grillagée par une table et deux chaises, et le tour est joué.

Bernadette regarda autour d'elle et ajouta :

– Vous auriez un peu d'eau ?

– Mais certainement !

Il se précipita et remplit un verre à ras bord. Au robinet, bien sûr, il n'avait rien d'autre. Elle en but une longue gorgée et reposa l'objet devant elle. Puis elle ferma les yeux et murmura :

– Vous êtes de la famille.

Comme elle avait parlé à voix basse, Théo pensa avoir mal entendu et ne réagit même pas.

– Oh, pas de la famille proche, poursuivit-elle, plutôt de la famille éloignée, mais tout de même, nous avons un petit lien de cousinage.

Cette fois Théo avait bien entendu. Elle est folle, pensa-t-il, complètement folle. Est-ce de me revoir après tant d'années qui lui a fait perdre la tête ? Possible... Mais je vais la laisser aller jusqu'au bout de son délire et après je la foutrai gentiment dehors. Quelle dommage, si belle et si brillante dans sa jeunesse et finir comme ça !

Mais la "folle" avait rouvert les yeux et continuait son surprenant monologue :

– Je sais que vous pensez que je suis folle mais laissez-moi vous expliquer les choses en détails.

Et elle but une nouvelle gorgée, non par soif mais pour s'accorder un temps de réflexion.

– Voilà. Lorsque, suite à ce malencontreux enterrement de vie de garçon qui est, selon moi d'une

stupidité absolue... D'ailleurs permettez-moi d'ajouter entre parenthèses que je suis surprise que Jean-Léon s'y soit plié, ce n'était pas son style, à mon avis c'est quelqu'un qui l'a poussé à le faire. Bref, je disais que, après ce malencontreux enterrement de vie de garçon et après l'enfermement de mon pauvre fiancé en maison spécialisée, j'ai craint qu'en plus d'être décalé, notre mariage s'en trouve carrément annulé ! Or pour moi une telle perspective était impensable. Je voulais absolument m'élever dans la société et ne souhaitais pas vendre des saucissons et du jambon toute ma vie. Votre aïeul Théo a malheureusement interprété mon attitude comme de l'arrivisme et de la vénalité, c'était son droit – d'ailleurs il ne s'était pas gêné pour me le lancer à la figure – mais moi je considère plutôt cela comme de l'ambition.

Elle soupira, attristée de tant de mauvais souvenirs ressurgis.

– Donc, reprit-elle c'est à ce moment là que j'ai imaginé que si j'attendais un heureux évènement, le mariage ne serait plus annulé mais que, bien au contraire, il en serait même fortement précipité. Malheureusement mon pauvre Jean-Léon était alors victime d'une telle camisole chimique que toute idée de procréation était à exclure. Et c'est là que je me suis tournée vers votre arrière-grand-père Théo : même taille, même corpulence, même couleur de cheveux, ce jeune homme et mon Jean-Léon semblaient posséder suffisamment de gènes similaires pour créer la confusion. Alors, je n'ai pas hésité et je l'ai forcé à me mettre enceinte. Il n'est pas dans mes habitudes de violer les hommes, ras-

surez-vous, mais là je n'avais pas le temps de passer par la case séduction ni par les minauderies d'usage. Il y avait urgence si je voulais que ma grossesse soit crédible. Le tempo devait être respecté, la méthode Ogino (que vous ne connaissez probablement pas) m'ayant été d'un grand secours.

Théo était abasourdi ! Si ce que disait cette femme était vrai, il était... l'ancêtre de Geoffroy ! C'était incroyable...

– Ensuite, ajouta-t-elle, inconsciente du coup de tonnerre qu'elle venait de déclencher, tout est allé très vite. J'ai fait croire à l'entour que Jean-Léon et moi avions fauté juste avant sa fameuse sortie avec ses copains et que j'étais donc déjà grosse avant qu'il ne soit interné...

Théo était devenu tout pâle.

– Mais... il n'a pas nié ? balbutia-t-il.

– Non, car figurez-vous que lors de cette même sortie il a eu une aventure avec une fille des rues.

Il fit l'étonné :

– Ah bon ? Et alors ?

– Et alors dans son esprit tout s'est mélangé. Il s'est souvenu de cette relation et à mon avis il ne savait plus très bien ni où, ni comment, ni avec qui. Et j'avoue que je lui ai fait un peu de bourrage de crane chaque fois que j'allais le voir chez les dingues. Te souviens-tu de cette merveilleuse nuit, lui répétais-je, te souviens-tu du merveilleux amant que tu as été ? Vous savez, les hommes cèdent facilement à la flatterie, surtout quand elle magnifie leur virilité. Et puis les choses ont été facilitées par ses traitements chimiques qui brouillaient la réalité. Ils sont très forts, ces psychiatres, avec leurs

petits cachets destructeurs, mieux vaut ne jamais tomber entre leurs mains...

Théo était stupéfait de tant de duplicité. Cette femme était loin d'être folle, elle était même redoutable.

– Mais alors, commença-t-il, je suis...

Mais il s'arrêta net, il ne pouvait lui révéler sa filiation, elle l'aurait pris pour un fou.

– Eh bien oui, dit-elle, Geoffroy et vous, vous êtes cousins. Cousins éloignés, certes, mais cousins quand même.

Tu te trompes ma cocotte, corrigea-t-il mentalement, nous ne sommes pas cousins. En réalité Geoffroy est mon arrière-petit-fils ! Et ce Marc-Henri que j'ai insulté en son étude n'est autre que... mon propre fils ! Bon sang, quelle ironie du sort !

Mais la visiteuse en avait terminé. Elle souriait, satisfaite comme toutes les femmes qui évoquent leur descendance. Elle but une dernière gorgée. Le verre était maintenant vide. Aussi vide que son âme désormais libérée.

Théo posa alors une dernière question :

– Vous avez eu de la chance de tomber enceinte du premier coup, dit-il. Qu'auriez-vous fait si cela n'avait pas marché ?

– Eh bien j'aurais mis le paquet. J'aurais fait croire à votre aïeul Théo, ce benêt, qu'il était un amant exceptionnel (ce qui était loin d'être le cas, je confirme) et je l'aurais rejoint dans sa chambre tous les soirs pendant un mois. Et en prime j'aurais allumé des cierges à Sainte Anne et Saint Joachim pour m'assister dans ma quête de grossesse, c'est leur rôle. Et si rien n'était venu, eh bien j'aurais

tout laissé tomber, le plan et le faux amant, et j'aurais probablement imaginé autre chose.

Théo la remercia intérieurement pour le "benêt" doublé d'un mauvais amant. Il allait vraiment de compliments en découvertes !

La visiteuse s'appuya sur sa canne en soupirant, se leva, fit quelques pas incertains et, avant d'ouvrir la porte, elle se retourna une dernière fois :

– Bien sûr je vous demande de garder le secret. Ils seraient tous trop perturbés d'apprendre que leur père ou leur aïeul n'est pas celui qu'ils croient. Laissez-les continuer d'honorer la mémoire de leur supposé ancêtre Jean-Léon...

Et elle disparut dans l'ascenseur...

Durant tout l'après-midi, l'annonce de sa paternité nouvelle le hanta. Tous les jours des types découvrent subitement qu'ils sont pères, mais aucun n'a jamais découvert, à l'âge de 25 ans, qu'il était tout à coup père, grand-père et arrière-grand-père à la fois. Théo ne pouvait pas le clamer sur les toits, sa seule possibilité était de prétendre qu'il s'était découvert un cousin lointain ainsi que le croyait cette chère Bernadette.

Néanmoins, il voyait maintenant la lignée des Poirier avec un œil nouveau. Pouvait-il continuer de haïr son arrière-petit-fils pour une jeune fille qui, il faut bien le reconnaître, n'éprouvait qu'une parfaite indifférence à son égard ? Non, la lutte était aussi stupide qu'inutile, il fallait y mettre un terme. De plus, Théo ressentit subitement le besoin de se rapprocher de son lointain descendant. Il voulait l'observer de près, apprendre à le connaître

et découvrir ce qu'était devenu son propre sang trois générations plus tard.

Puisqu'il lui était désormais impossible de se présenter à l'étude notariale et encore moins d'être admis chez les Poirier après son stupide esclandre, le seul moyen qu'il avait maintenant de contacter Geoffroy était de passer par la petite fleuriste. Celle-ci était sans le savoir sa seule passerelle entre lui et son arrière petit-fils.

En arrivant dans le magasin, il ne la vit pas. Sans doute préparait-elle quelque commande dans l'arrière-boutique. Une employée totalement inconnue s'approcha :

– Bonjour, dit-il, je voudrais parler à Claire.

La fille le regarda, surprise :

– Qui ça ?

– Claire. Vous ne la connaissez pas ?

– Désolé monsieur, mais nous n'avons personne de ce nom ici.

Théo commença à hausser le ton.

– Écoutez, je ne suis pas fou, je sais bien que Claire travaille ici depuis des années et...

La patronne surgit des coulisses :

– Cher monsieur, il n'y a pas de Claire ici et il n'y en a jamais eu. Sans doute confondez-vous avec un autre fleuriste ?

Théo sentit la colère monter mais, échaudé par sa récente expérience, il préféra battre en retraite malgré sa certitude d'être dans le vrai. Ces deux femmes se moquaient de lui, c'était évident.

– Vous avez probablement raison, s'excusa-t-il à regret, je vais voir ailleurs.

Arrivé sur le trottoir, il eut envie de se saisir d'un des pots de fleurs en exposition, le plus gros de préférence, et de le lancer de toutes ses forces à travers la vitrine enguirlandée.

En fait, ce qu'il ignorait, et qu'il ignorera pour toujours, c'est que son petit accrochage avec la petite 4-chevaux noire était en train de refaire surface. En effet, sans cet incident, le grand jeune homme pressé n'aurait pas manqué son train et son destin en aurait été complètement modifié. D'abord il aurait pu s'asseoir à son emplacement préféré, près de la fenêtre. Ensuite, une jolie jeune fille à la recherche d'une place libre serait entrée dans le compartiment et se serait assise près de lui. Ils auraient sympathisé, auraient échangé leurs adresses, se seraient revus et, un an plus tard, ils se seraient dit oui devant le monsieur le maire. De là serait née une petite fille, d'où serait issue une autre petite fille, laquelle aurait à son tour permis à... une certaine Claire de voir le jour. Ça, c'était le scénario initialement prévu.

Mais en manquant son train, le grand jeune homme pressé n'avait pas pu rencontrer la charmante passagère. Ils n'avaient donc pas eu la possibilité de créer la moindre descendance et Claire n'avait pas pu naître. Elle était désormais inexistante et n'était plus qu'un fantôme effacé par un simple aléa. Ce n'était pas le scénario initial, mais tout simplement l'effet domino qui brouille la donne et redistribue les cartes...

On ne s'en rend pas compte, mais chaque jour nous influons sur les destins de milliers d'êtres, qu'ils soient proches ou éloignés. Le moindre de

nos gestes a des répercussions dont on ne mesure pas l'amplitude. S'asseoir dans un bus, choisir un restaurant, être en avance ou en retard à un rendez-vous, bifurquer à droite, bifurquer à gauche, regarder là-bas plutôt qu'ici, demander l'heure à un inconnu... Ces choix anodins influenceront peut-être un passant éphémère qui, à son tour, en influencera un autre, qui en influencera un autre, qui... On ne voit pas la vaguelette parce qu'elle nous semble au départ insignifiante, mais elle grossit, se démultiplie, se ramifie et deviendra peut-être tsunami bien des années plus tard.

En conséquence de quoi, nous ne sommes jamais vraiment libres, nous sommes ballotés par les choix des autres, dominos parmi les dominos...

Ayant de par ses expériences temporelles le sens des répercussions lointaines, Théo pressentait qu'une légère modification du passé avait probablement enrayé la machine et fait disparaître Claire comme une simple bulle de savon. C'était catastrophique. Sans cette indispensable fleuriste, il n'avait plus aucun moyen de revoir Geoffroy.

Il décida alors de retourner immédiatement au 20^{ème} siècle pour tenter de comprendre l'origine de ce malencontreux coup de dés et tenter de redresser la barre du destin. Mais n'était-ce pas déjà trop tard ?

XXV

À son arrivée à l'hôtel, le soir même, plus de 200 petits messages l'attendaient, tous constellés de numéros à rappeler ou d'adresses à contacter. Le réceptionniste n'en pouvait plus. À part lui glisser quelques Bonapartes discrètement pliés en quatre, Théo ne pouvait rien pour lui.

Puis il monta à sa chambre et s'assit sur son lit, pensif. Dire qu'il n'y a pas si longtemps une jeune fille se dénudait ici même, et qu'hier il la retrouvait chez lui, femme âgée de plus de 80 ans ! Le choc avait été brutal. Brutal et déprimant...

Puis il se mit à songer à Claire. Pourquoi s'était-elle volatilisée ? Quel grain de sable avait annihilé son destin ? Mais qui prouvait après tout qu'elle était inexistante ? Ses atomes n'étaient plus, certes, mais son âme ? Peut-être était-elle bien vivante, mais fleuriste dans un autre magasin ? Ou dans une autre ville ? Et s'appelait-elle encore Claire ? Peut-être était-elle trapéziste dans un cirque à dix mille kilomètres d'ici et répondait-elle au nom de Clara ? Comment savoir ? Il se sentit découragé par l'ampleur de la tâche et sentit soudain la fatigue le submerger. Il s'allongea mais il était trop préoccupé pour pouvoir dormir. Morphée lui refusait résolument ses bras. Il cogita une bonne partie de la nuit et ne put trouver le sommeil qu'au petit matin, saturé de suppositions.

Il ne dormait que depuis quelques minutes qu'on tambourinait à sa porte. Il distingua à travers son sommeil la voix du réceptionniste qui criait : "Téléphone ! C'est maître Poirier !". Aussitôt, Théo bondit sur ses pieds, quasiment au garde-à-vous.

Tandis qu'il s'aspergeait le visage d'eau froide, il tenta de rassembler ses souvenirs. Instinctivement il craignit de se faire incendier pour avoir injurié Marc-Henri, mais il réalisa que ce dernier n'était même pas né et que cet esclandre n'aura lieu de dans 65 ans ! À force de passer aussi rapidement d'un siècle à l'autre, il finissait par tout mélanger.

Il parvint à se souvenir que son dernier entretien avec le notaire actuel, Robert, s'était très bien déroulé, celui-ci ayant seulement envisagé de le faire devenir propriétaire. Sans doute allait-on encore le bassiner avec quelque projet immobilier ?

Une fois les escaliers dévalés, il se saisit du combiné que le réceptionniste avait laissé sur le comptoir. La voix, un peu métallique, lui demanda simplement :

– Ah, vous êtes enfin là. Pouvez-vous venir à l'étude, j'aimerais vous voir de toute urgence ?

Et ce fut tout.

Théo ne chercha pas à comprendre. De toute évidence l'homme avait dû tomber sur une affaire juteuse et tenait à l'en faire bénéficier. C'était gentil de sa part mais tout à fait inutile. Du moins pour l'instant.

Théo quitta alors l'hôtel et longea la voie ferrée en direction de l'avenue Lombart. Chemin faisant une vague idée lui traversa l'esprit. Si Claire avait

définitivement disparu de son horizon terrestre, ne pourrait-il pas tenter sa chance auprès de la volcanique Bernadette ? La Bernadette de 1960, évidemment, pas celle qu'il avait vue hier ! Maintenant qu'il savait tout de ses manigances prénatales, il avait sur elle un moyen de pression imparable. Il se délectait à l'avance de son futur chantage. Il lui dirait : "Je sais que vous attendez un heureux événement et que j'en suis le père". Alors elle s'écrierait : "Vous êtes fou". Alors il répliquerait avec assurance : "Ne niez pas, je peux le prouver". Alors elle lui rirait au nez : "Ah oui, et comment ?". "Mais par un test ADN" lui assénerait-il. "Un test quoi ?"

Et voilà, fin de l'histoire. Le test n'ayant pas encore été inventé, Théo n'avait aucun moyen de pression valable à lui opposer.

Maître Poirier le reçut un peu froidement. Pas de poignée de main, pas de sourire de bienvenue, rien. À furent-ils assis que celui-ci lança :

– Monsieur Picotin, il se passe de drôles de choses à Fontenay aux Roses depuis que vous y séjournez !

– Ah bon ?

– Monsieur Picotin, j'ai ouï dire par mes relations que nombre de vos clients se plaignaient. En effet, tous les appareils que vous leur avez vendus ont été dérobés ou ont disparu. Comment expliquez-vous cet étrange phénomène ?

– Je l'ignore, monsieur ! Je l'ignore et je vous jure que je n'y suis pour rien !

– Vraiment ?

– Oui, et j'irais même beaucoup plus loin : les

quelques appareils que j'avais récupérés pour vous dédommager, vous et quelques-uns de vos amis, m'ont été également dérobés. Dans ma propre chambre ! C'est incompréhensible.

– Ça, c'est vous qui le dites ! Comment être certain de ce que vous affirmez ?

Bien sûr, Théo savait parfaitement où se trouvaient ces appareils. Il savait que, en vertu du principe de causalité, la flèche du temps les avaient renvoyés au siècle d'où ils venaient. Mais comment expliquer cela à son détracteur ? S'il tentait de le faire, il passerait au mieux pour un fou et au pire pour un escroc, la différence résidant dans la nature de l'enfermement qui s'ensuivrait.

Mais l'autre continuait sur sa lancée :

– De plus, certains de mes amis ont tenté de retrouver la trace de ce laboratoire californien d'où sont censés venir ces produits, mais ils n'ont rien trouvé. Pourtant nous avons fait jouer des relations hautement placées dans la communauté scientifique, nous en avons même envoyé un exemplaire chez IBM (qui en a été enchanté), mais personne n'a été capable d'en retracer l'origine. Donc je vous pose la question, monsieur Picotin, d'où viennent ces machines ? Les avez-vous volées ?

Théo secoua vigoureusement la tête :

– Certainement pas monsieur, je les ai toutes achetées !

Ce qui était vrai.

– Achetés à qui ?

– À... à des sites marchands.

– Qu'entendez-vous par sites marchands ? Vous voulez dire des entrepôts de marchandises ?

– Oui, c'est cela, des boutiques en ligne.

Théo n'en pouvait plus. Il était sur les nerfs et tombait de sommeil. Il aurait dû s'arrêter et prendre un café avant de venir ici au lieu de fantasmer sur Bernadette.

– Mais de quelle ligne parlez-vous, continuait son vis-à-vis. Une ligne téléphonique ?

– Oui, bredouilla Théo, c'est un peu le principe. Du moins au début du net.

– Vous voulez dire que vous avez commandé ces appareils par téléphone ?

– Pas tout à fait, mais c'est un peu ça.

– À qui ?

– Je vous l'ai dit... des boutiques en ligne... Amazon, Orange, Carrefour, Boulanger...

Le notaire explosa :

– Je vous préviens, monsieur Picotin, si vous continuez de vous payer ma tête, ça va mal finir. Je vous demande où vous avez trouvé vos produits, et vous me parlez d'oranges achetées dans une boulangerie à un carrefour ! Vous racontez n'importe quoi ! Ma future belle-fille Bernadette m'avait déjà prévenue que vous étiez bizarre et j'ai eu tort de ne pas l'écouter !

Puis il se leva pour mieux dominer son suspect, s'appuya des deux poings sur son bureau et, penché en avant tel un lutteur, il s'écria :

– Voici ce que je pense : vous avez monté une petite arnaque dans le but de vendre des appareils hors de prix puis de les récupérer par une ingénieuse astuce que je ne m'explique pas. Un peu comme le pêcheur qui ramène le poisson à lui avec un moulinet. Donc dites-moi comment fonctionne

vosre moulinet et je vous fichera la paix.

Théo haussa les épaules :

– Si je vous le dis, vous ne me croirez pas.

– Vraiment ? Vous me croyez bête à ce point ?

Je vous écoute. Allez, parlez !

Théo réfléchit quelques secondes, puis :

– Et bien voici la pure vérité : c'est le principe de causalité qui fait que ces appareils, après avoir indûment remonté la flèche du temps, ont été aspirés vers leur point d'origine temporel et...

Le notaire devint cramoisi et pressa rageusement le bouton de son interphone :

– Vous l'aurez voulu ! Mademoiselle, appelez la gendarmerie et dites leur de venir immédiatement !

Et en deux enjambées, il s'était précipité sur la porte de son bureau et l'avait fermée à double tour. Puis il avait dissimulé la clé au plus profond de sa poche, l'œil sévère.

Théo était désespéré. Pourtant il avait dit la stricte vérité, qu'aurait-il du faire de plus ? Inventer, encore inventer et toujours inventer ? Il n'en pouvait plus. Et si maintenant la flicaille s'en mêlait, c'en était fini. De plus, pour couronner le tout, il réalisa qu'il n'avait sur lui que les papiers d'Eugène ! Que ne s'en était-il débarrassé avant de venir ? La situation allait vraiment s'envenimer. Alors, résigné, il se tassa sur son siège et attendit la triste suite des événements. Devant lui, son tortionnaire marchait nerveusement de long en large tout en le surveillant du coin de l'œil.

Tout à coup l'homme s'immobilisa comme si un détail lui revenait à l'esprit :

– Ah, encore une chose, monsieur Picotin. J'ai

ouï dire par le plus grand des hasards, que votre frère Eugène, mort et enterré à Fontenay depuis plus de six mois, vient d'ouvrir un compte bancaire à la B.U.P. du côté de la place Daumesnil. Vous étiez au courant ? Et qu'en plus il disposerait d'un petit logement dans le même quartier, rue Élisabeth-Lemonnier ? On dirait que les morts se portent bien dans la famille Picotin, non ?

Théo était encore une fois pris au piège, il ne savait plus à quel saint se vouer. Il se mit à transpirer de plus belle et sentit la nausée le gagner. Fort heureusement, il n'eut pas à répondre de cette nouvelle infamie car des bruits de pas se firent entendre sur le gravier, puis des éclats de voix résonner dans le vestibule. Aussitôt le notaire déverrouilla sa porte et, se penchant vers le couloir, il s'écria :

– Ah vous voici messieurs. Par ici s'il vous plaît ! Dépêchez-vous.

Profitant de ce que son geôlier avait le dos tourné, Théo se jeta sur lui et le projeta en avant d'un violent coup de pied au derrière. Le même qu'il avait servi à Jean-Léon pour l'expulser de la chapelle. Et Poirier ayant commis l'imprudence de laisser la clé dans la serrure, Théo claqua le battant et le verrouilla. Puis, il se précipita vers la fenêtre et l'ouvrit d'un geste rapide. Heureusement, l'étude se trouvait au rez-de-chaussée. Alors il sauta sur la pelouse et se mit à courir comme un dératé vers la petite grille donnant sur le boulevard.

Le quatrième gendarme, qui était encore à l'entrée du bâtiment, l'aperçut et cria "Halte-là", mais c'était un peu tard, Théo était déjà sur le trottoir. Aussitôt une course poursuite digne d'un film de

Chaplin s'engagea. Mais en moins comique.

Le fugitif remonta en courant l'avenue Lombart et la côte lui sembla bien plus raide que lorsqu'il la gravissait en flânant. Il était certes plus jeune que ses poursuivants, plus vif, plus alerte, mais le manque de sommeil lui mettait du plomb dans les mollets et dans les semelles.

Il longea l'École normale supérieure – qui lui sembla bien plus longue qu'avant, essoufflement oblige – coupa l'îlot Blanchet et remonta vers le centre ville. Et ça montait toujours ! Il craignit que quelques passants téméraires se mêlent de lui barer la route, mais la scène était tellement inattendue que personne n'eut le temps de réagir.

Derrière lui les gendarmes semblaient se rapprocher petit à petit en lui lançant des "halte-là" peu convaincants tant ils étaient eux-mêmes éprouvés par la montée. L'un d'eux crut même nécessaire de crier : "Arrête ou je tire", mais Théo se doutait qu'il n'en ferait rien, le risque de blesser un passant était bien trop grand. Néanmoins il se retourna par méfiance et vit qu'aucun de ses poursuivants ne brandissait d'arme, ils étaient tous bien trop occupés à garder le rythme sans flancher.

Ils traversèrent la place de l'église, passèrent à proximité du petit magasin de fleurs et Théo continua tout droit sur l'avenue de Paris. Le bruit de pas dans son dos se rapprochait dangereusement. "De toute façon on t'aura à l'usure, cria une voix à bout de souffle, tu finiras bien par t'arrêter un jour". Mais Théo ne faiblissait pas, même s'il sentait ses poumons le brûler et ses jambes s'alourdir de plus en plus.

Soudain, il perçut le rugissement d'un moteur dans son dos. Il se retourna et vit avec stupeur que le notaire s'était mis de la partie ! Celui-ci était au volant d'une magnifique Chambord bleu-ciel aux pneus à flancs blancs et avait déjà dépassé les quatre militaires en sueur. Qu'espérait-il ? Écraser Théo ? D'un coup d'accélérateur, l'automobile parvint à sa hauteur et tenta maladroitement de se mettre en travers de sa course. Aussitôt Théo stoppa net, contourna le véhicule par l'arrière et bifurqua à gauche vers la rue des Pierrelais. Cette petite feinte lui avait fait perdre de précieuses secondes mais il avait presque atteint son but. Presque...

Et ça grimpait de nouveau ! Ce n'était qu'un faux plat mais il lui semblait une montagne... Enfin il atteignit la petite entrée du cimetière. Il entendait derrière lui le souffle rauque du gendarme le plus proche. Visiblement – ou plutôt auditivement – celui-ci n'était plus qu'à quelques centimètres de lui. Alors, au moment précis où ils franchirent l'entrée, Théo rabattit brutalement la porte métallique sur son poursuivant. Il perçut un cri de douleur, mais ne prit pas la peine de se retourner pour apprécier les dégâts. Le bruit des souliers à ses trousses s'était arrêté net, c'était l'essentiel.

Il parcourut les derniers mètres qui le séparaient de la liberté et se jeta sur la petite chapelle en la suppliant de ne pas le trahir. Docile, le battant s'ouvrit au moment même où le reste du peloton enjambait leur collègue assis au sol, le nez en sang. Théo ne se soucia pas de refermer la petite porte ni le cadenas derrière lui puisqu'il savait que, théoriquement, tout se remettrait en place aussitôt après

son passage. Bien sûr il aurait pu rester en haut de l'escalier à narguer les forces de l'ordre, mais il préféra ne pas prendre de risque. Il dévala les marches et se jeta littéralement sur le mur du fond.

Là-haut, les trois pandores restants, rejoints par Poirier rouge de colère, étaient plantés devant la petite chapelle close. Ils ne comprenaient pas par quel miracle le fugitif avait eu le temps de tout verrouiller derrière lui, chaînette et cadenas inclus.

– Ce type est rapide comme l'éclair, avait constaté le plus gradé.

– Ou alors il a un complice, avait suggéré son collègue.

– De toute façon, dit le troisième qui avait un sens aigu de la métaphore, il est fait comme un rat dans une souricière et on va descendre le cueillir comme une fleur.

C'est maître Poirier qui avait eu la présence d'esprit d'aller toquer à la porte d'Amédée pour quérir les clés de la sépulture.

– Mais il faut la permission de la famille, avait protesté le vieux gardien.

– C'est une opération de gendarmerie, avait rétorqué l'un des militaires du ton le plus autoritaire qu'il pût. Un individu en état d'arrestation s'est caché là-dessous et nous devons le débusquer à tout prix.

Quelques minutes plus tard la petite troupe descendait en file indienne dans les entrailles du tombeau, pas très rassurée de devoir perquisitionner chez des morts. C'était la première fois qu'ils accomplissaient une telle mission à la limite du sacrilège. Pour se donner du courage, l'homme de tête

avait sorti son arme de service et criait à chaque marche : "Rends-toi, Picotin, tu es cerné".

Bien entendu, ils furent extrêmement surpris de ne trouver personne dans la place. N'osant fouiller les cercueils, ils cherchèrent à la lueur des briquets une issue de secours, un tunnel, une cache, n'importe quoi qui pût expliquer la disparition du fugitif. Mais ils ne trouvèrent rien.

Un gendarme vit la petite poignée sur le panneau du fond. Intrigué, il l'ouvrit mais, ne découvrant qu'un mur de pierres humides devant lui, il haussa les épaules et referma le tout avec soin.

Le mystère était total. Le chef se demanda avec inquiétude ce qu'il allait bien pouvoir écrire dans son rapport.

C'est alors que le notaire se souvint du récit de Jean-Léon où il était question d'un saut dans le futur en passant au travers le mur d'un tombeau. Il remonta à l'air libre, très pâle. Et si son fils n'avait rien inventé et n'avait fait que rapporter la stricte vérité ? Complètement effrayé, le pauvre homme dut s'asseoir sur la tombe la plus proche et se mit à trembler comme une feuille...

Mais qu'était-il advenu de Théo durant tout ce temps ? On s'en doutera, tandis que les gendarmes piétinaient devant la chapelle inexplicablement close, le fugitif n'avait pas perdu une seconde et, on l'a dit, il s'était précipité sur le mur du fond, ultime accès vers sa liberté.

Mais là... une mauvaise surprise l'attendait : en s'écartant, la muraille lui avait dévoilé, non pas le décor familier de ses croix et de ses tombes usées,

mais un enchevêtrement d'arbres, de buissons et de ronces qui n'évoquaient rien de très hospitalier. Mais où avait-il atterri ? Ou plutôt : quand ? Car il était évident que cette fois l'horloge ne s'était pas simplement décalée de quelques minutes ou de quelques heures, mais qu'elle avait fait un bond prodigieux dans le passé. Ou dans l'avenir...

Le jeune homme était alors resté durant de longues minutes, complètement désespéré, à scruter la végétation devant lui et à se demander s'il devait ou non s'y engager. Puis il avait entendu que, là-haut, on avait enfin trouvé des clés et que les portes s'ouvraient maintenant sans aucune résistance. Vite, il devait prendre une décision ! Alors il estima que, quelle que fût le lieu et l'époque où il avait atterri, rien ne l'empêchait de sortir à l'air libre, de contourner la chapelle et d'y pénétrer de nouveau pour en ressurgir à la bonne époque.

Il hésita encore, mais en entendant une voix apeurée lui crier depuis la plus haute marche : "Rends-toi, Picotin, tu es cerné", il comprit qu'il n'avait plus le choix et qu'il devait désormais plonger dans la jungle qui s'offrait à lui... Ce qu'il fit.

Curieusement il n'entendit pas le chuintement habituel du mur se refermant dans son dos. Alors il se retourna et vit avec horreur que... il n'y avait plus autour de lui que la forêt, sombre et menaçante. La chapelle n'existait plus ! À sa place se dressait un gros arbre au tronc inhospitalier. Toute trace, même infime, de cimetière avait disparu ! De toute évidence, notre malchanceux voyageur était tombé en un siècle lointain où Fontenay n'existait pas encore, ou n'existait plus...

Seul dans cet univers inconnu, il sentit une panique effroyable le submerger. Où avait-il atterri ? Au moyen-âge ? En pleine préhistoire ? Ou bien dans un monde post-apocalyptique ?

Mais il n'allait pas tarder à le savoir : un hennissement brisa le silence et les buissons s'écartèrent lentement. Juché sur un énorme cheval noir, un guerrier en armure était là, qui le regardait fixement. Enfin, un être vivant ! À demi soulagé Théo s'avança d'un pas, tout sourire, et s'écria : "Bonjour ! Moi ami ! Moi égaré !".

Pour toute réponse l'autre se pencha de côté et fit jaillir de son fourreau une immense épée qu'il leva bien haut vers le ciel.

Théo eut à peine le temps de distinguer la lueur du tranchant qui s'abattait sur son crane...

ÉPILOGUE

Il y eut un dé clic, un faible grésillement, puis une obscurité épaisse envahit son champ de vision. Il sentit alors qu'on le libérait du casque qui lui en serrait les yeux, les oreilles et le sommet de la tête. Il cligna des paupières et regarda autour de lui, un peu groggy. Une jeune femme en tenue d'infirmière l'aida à se redresser. Puis un technicien en blouse grise s'approcha en souriant et lui dit :

– Ne vous inquiétez pas, tout va bien, détendez-vous, vous êtes revenu parmi nous.

– Je suis bien au 21^{ème} siècle ? C'est sûr ?

– Absolument.

L'opérateur débrancha les quelques fils torsadés qui reliaient le casque de réalité virtuelle à l'ordinateur central.

– C'est incroyable, s'enthousiasma Théo, je m'y suis vraiment cru ! Et à la fin j'ai même vu ma dernière heure arriver ! Mais pourquoi avoir programmé une fin aussi cruelle ? Franchement, j'aurais préféré couler des jours heureux dans les bras de Claire ou de Bernadette...

– La fin, répondit un type en cravate et costume gris surgissant à ses côtés – le psychologue de service apparemment – est volontairement déplaisante afin que le sujet se sente soulagé de revenir dans le monde réel. Vous comprenez, si le final avait été féérique, vous n'auriez pas apprécié d'en

être brusquement tiré. Il y a quelques mois, nous ne prenions pas ce genre de précaution et nous avons eu droit à plusieurs déprimés et même une tentative de suicide. Donc on s'arrange pour que le scénario se passe bien jusqu'à un certain point, puis se dégrade crescendo jusqu'à la chute finale.

– Vous avez raison, je n'aurais sans doute pas été heureux d'être sevré de mes deux amoureuses (il rit). Mais comment avez-vous réussi à élaborer un tel scénario ?

– Sachez que nous n'élaborons rien du tout, c'est notre système d'intelligence artificielle qui s'en charge. Nous, nous ne faisons que l'alimenter. Elle construit le déroulement des faits au fur et à mesure de votre expérience et de vos impressions, exactement comme dans la vraie vie. Bien sûr, elle tient compte de votre profil personnel (que nous lui avons préalablement transmis) ainsi que de vos réactions immédiates. D'où ces capteurs collés sur votre crane et les muscles de votre visage.

– Je suis impressionné. Mais où votre I.A. a-t-elle été chercher toutes ces détails sur le Fontenay-aux-Roses des années 60 ? Parce que je peux vous garantir qu'à mon niveau tout était crédible, je me suis vraiment cru projeté dans le passé !

L'opérateur avait fini de débrancher tous les fils et posé le casque de réalité virtuelle sur un support prévu à cet effet, à côté d'un écran de contrôle.

– En fait, dit-il, nous avons chargé la mémoire de l'ordinateur de toutes les datas que nous avons pu accumuler sur le Fontenay de ces années-là, ainsi que de quelques autres sur Paris et les environs. Photos, films, témoignages, écrits d'époque...

En ce qui concerne la capitale, la collecte des données a été relativement facile, mais pour Fontenay c'est David, l'archiviste de la ville, qui a effectué cet excellent travail de recherche et de sélection. Vous pouvez le remercier.

– Je n'y manquerai pas. Mais les personnages qui gravitaient autour de moi, ils sont réels ou seulement imaginés par l'I.A. ?

– Les deux. Certains personnages tels que David, Cyril ou Claire sont bien réels et nous ont donné leur accord pour qu'on les y fasse jouer leur propre rôle. Mais il y a aussi quelques intervenants secondaires à qui l'on ne peut plus rien demander puisqu'ils ont disparu depuis longtemps. Je pense notamment au garde-champêtre, au montreur d'ours ou aux chanteurs des rues, ainsi qu'aux nombreuses figures présentes lors du grand dîner de fiançailles...

– Ah oui, César Marchand, Alexandre Noll, Fernand Chavannes et d'autres dont que j'ai oublié les noms ? Passionnant...

Puis il réfléchit quelques instants et demanda encore :

– Et le notaire Poirier, il est réel, lui ?

– Ah non, Poirier et son étude notariale sont purement inventés, de même que sa lignée, Jean-Léon, Marc-Henri, Emmanuel et Geoffroy.

– Ouf, je préfère. Voilà qui soulage ma conscience, parce que je dois reconnaître que je n'ai pas été particulièrement sympathique avec cette famille ! Et Bernadette, elle existe ? Il m'a semblé la reconnaître mais je ne sais plus d'où.

– Eh bien la sulfureuse fiancée de notre pauvre

Jean-Léon est tout à fait fictive, mais pour elle nous avons utilisé l'image de l'actrice Nicole Kidman.

– Avec sa permission ?

– Non, mais nous espérons bien qu'elle nous fera un procès, ça nous fera une publicité monstre.

Et ils éclatèrent tous de rire.

– Ah, et j'allais oublier, quid du Père Régis, ce brave curé ? Ne me dites pas qu'il a existé !

– Alors là, il y a eu un petit bug de l'I.A. Ce prêtre a bel et bien existé (son patronyme exact était Régis Israël, ce qui peut sembler étrange pour un ecclésiastique catholique) mais en réalité il officiait dans l'autre église de Fontenay, celle de Saint-Stanislas-des-Blagis. Notre programme a donc fait une légère confusion mais nous avons estimé qu'il était inutile d'intervenir pour si peu.

Puis l'infirmière retira délicatement la perfusion du bras de Théo. En effet, l'immersion s'étalant sur deux jours, le sujet avait besoin d'être alimenté artificiellement. Enfin, elle ôta le tensiomètre ainsi que la batterie de capteurs posés sur son thorax en surveillance de son rythme cardiaque.

– Pour la course-poursuite, avoua-t-elle, c'était un peu limite, vous êtes monté très haut vers la fin. Tension et pulsations maximum. L'I.A. a donc légèrement ralenti votre foulée mais vous ne vous en êtes pas aperçu.

Théo sourit devant tant d'ingéniosité, puis il demanda :

– Ah, et aussi la petite interne qui m'a tout expliqué des problèmes d'avortement et de contraception en 1960, elle existe ?

– Claude ? Non, pas du tout, elle est en fait le

personnage central du roman du docteur Soubiran "*Le journal d'une femme en blanc*" dont l'action se situe à cette même époque. Nous avons confié le texte à l'I.A. et elle en a fait un condensé très fidèle. C'était du bon travail.

– Tout à fait d'accord. Et la chapelle funéraire avec son mystérieux escalier de côté, elle existe réellement ou c'est encore une de vos inventions numériques ?

– La chapelle Gréningaire ? Eh bien, sachez qu'elle est réelle. Les détails du sous-sol nous en été rapportés par Cyril, le gardien, et je vous garantis que tout est conforme à ce que vous avez vu. Sauf, bien sûr, la muraille pivotante du fond.

Cette expérience de réalité virtuelle lui avait coûté très cher, ses économies y étaient passées, mais il ne le regrettait pas. L'expérience en valait vraiment la peine.

Théo se leva, prit appui sur sa canne et se dirigea vers la sortie en boitant un peu. Il se retourna une dernière fois vers l'équipe et leur lança :

– Et encore un grand merci à vous tous, cette immersion a été prodigieuse. À plus de 80 ans, je me suis senti revivre ! Je me suis vraiment retrouvé dans la peau d'un jeune homme des sixties ! Merci !

Et il referma la porte sur son passé réinventé, il était heureux...

QUELQUES
VUES
D'ÉPOQUE



Le bas de la rue Boucicaut vers 1960
Au fond, l'îlot Blanchet



L'École Normale Supérieure



L'effondrement de la rue Boucicaut



L'Îlot Blanchet
(à gauche la rue Boucicaut, à droite la rue Blanchet)



Le garde-champêtre
Pierre Million-Rousseau



Le train de la ligne de Sceaux
(actuel RER-B)



Les autobus parisiens



La rue Boucicaut, à proximité de l'intersection
avec la rue Antoine Petit et la rue de Paris.
Sur la gauche se dressera la grande tour où habite Théo.

RÉPUBLIQUE



FRANÇAISE

VILLE DE FONTENAY-AUX-ROSES

BULLETIN MUNICIPAL OFFICIEL

ORGANE TRIMESTRIEL D'INFORMATIONS MUNICIPALES DIFFUSÉ GRATUITEMENT
A TOUTES LES FAMILLES DE LA VILLE

RÉDACTION - ADMINISTRATION - MAIRIE DE FONTENAY-AUX-ROSES

PERSPECTIVES

Fontenay-aux-Roses, grandit. Sept mille habitants à la Libération, dix-sept mille aujourd'hui, vingt-cinq mille en 1960. Le village qui a disparu, fait place à une ville déjà plus importante que bien des préfectorales.

Mais cette transformation ne s'opère pas sans quelques difficultés. Nous avons déjà souligné mes inquiétudes de certains aspects du problème scolaire. C'est ici qu'il s'agit par exemple d'adapter le rythme sans il est toutefois possible d'assurer d'ailleurs son développement.

Le tableau est idéaliste. « Perspectives » indiquent tout de même que sont les projets de la Municipalité sur le plan de l'école publique.

Ainsi que nous l'avons prévu, et grâce aux précautions prises, le rentrée scolaire 1960 s'est effectuée le mieux du monde.

Tous les enfants, petits et grands, qui se sont présentés aux portes de nos écoles, ont été admis.

Mais aujourd'hui tout est à peu près complet alors que des groupes d'émulation, souvent fort importants, constituent de véritables pôles partout dans les divers quartiers de Fontenay.

Il faut donc, dès maintenant, prévoir encore d'autres classes pour recevoir les nombreux contingents d'élèves attendus.

Des dispositions ont donc été prises en vue de la réalisation ainsi qu'il est possible d'un nouveau groupe scolaire à dix ou douze classes près l'école paroissiale, aux Ormeaux, devenu propriété communale.

Pour ailleurs, le programme de construction de groupe définitif de trente classes à La Rose, avenue Gabriel-Péri, après avoir été voté par les pouvoirs publics dans un long débat d'attente, les travaux commencent maintenant après l'adjonction, qui sera fort utile, même nécessaire.

Enfin, la Municipalité est informée auprès des dirigeants de la Société Civile Immobilière de la Centre des Usages et Consommateurs en vue d'obtenir le prêt d'un groupe scolaire définitif à quatre-vingt-huit classes dans le parc des Ormeaux, conjointement avec la création prévue d'un grand centre urbain de mille logements dans les quartiers des Surcouff, des Sainte-Denis, de la Bonne Loince et de l'École des Croûtes, étant bien entendu qu'une école maternelle serait mise sur place à la disposition des petits enfants de deux à six ans.

Mais nous ne sommes pas en fin de compte, lorsque ces différents projets seront en état d'être réalisés :

— Le groupe primaire de Centre, garçons et filles, 35 classes ;

— L'école maternelle du Centre, 10 classes.

— L'école de La Rose, 12 classes filles, 12 classes garçons, 6 classes maternelles.

— L'école des Ormeaux, 45 classes, garçons, filles, maternelles et cours complémentaires ;

— L'école maternelle de la Bonne Loince, 6 classes.

Tous ces écoles seront naturellement en « day » et les classes primitives urbaines devront recevoir une autre destination.

Mais ce n'est pas tout que d'instruire et d'éduquer les enfants ; il faut aussi penser à leur développement physique.

C'est le raison pour laquelle l'étude entreprise en vue de la création d'un véritable stade municipal semi-sports est actuellement poussée au maximum.

D'ores et déjà un très beau terrain de football est à la disposition des jeunes gens qui voudront bien s'inscrire à l'Association Sportive de Fontenay.

Les plans et devis de faire stade, mis au point par les architectes techniques qui sont MM. Jullien, ingénieur divisionnaire des T.P.E. et Giffet, Architecte Communal, vont être prochainement transmis aux services compétents de l'Administration Nationale.

Signifions que ces plans prévoient deux terrains de football, des terrains de basket, de volley, de tennis, des courts de tennis, des courts de pétanque, des pistes de course à pied, etc., une tribune couverte de 1.100 places avec douches, vestiaires, et des gradins de gradins.

Le coût global de ce projet sera de l'ordre de 2.000.000 de nouveaux francs, subventionnable à 30 %. Il ne faut pas qu'à l'heure le stade, aménagement se réalisent rapidement sur plusieurs années.

Et puis, comme il faudra bien aussi parler d'éducation et d'éducation des adultes et les jeunes, la Municipalité a prévu que le Centre de l'Enfance sera des fêtes ainsi que des choses indispensables. Elle a donc, elle-même, mis au point un plan quinquennal, dont l'exécution est déjà commencée et qui se poursuivra dans le courant de 1961 et les années suivantes.

Plus d'autres choses, sans doute, resteront encore à faire, mais nos Administrés, qui l'apprécieront chaque jour que le programme que nous leur avons soumis ne soit pas, au mois 1959, et qu'ils ont approuvé motivement, se réalisent effectivement, peuvent sans faire confiance.

Nous ne les décevons pas et nous nous efforçons, dans les années qui viennent, de mettre tout en œuvre pour qu'il fasse bon vivre dans notre jolie ville de Fontenay-aux-Roses.

Pour le Municipalité,

Le Maire,

Officier de la Légion d'Honneur,

Maurice DELVET.

CHAUFFAGE CENTRAL
PLOMBERIE - COUVERTURE

Service après vente - Gaz assuré
Tél. : ROB. 34-17

ENTREPRISE PRIEZ & C^{ie}

22-24, rue d'Estienne-d'Orves, 22-24
FONTENAY-AUX-ROSES (Seine)



L'ancêtre de notre actuel "Mag"

VUES
COMPARATIVES

Photos d'hier et d'aujourd'hui

Îlot Blanchet devenu Place du Château Sainte-Barbe



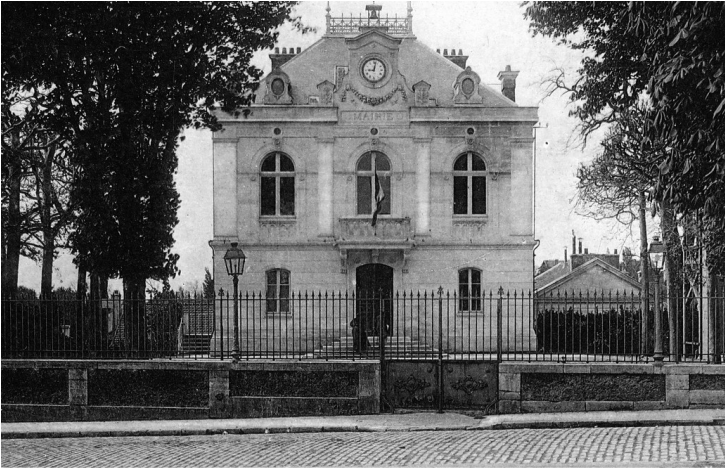
Rue du Maréchal Gallieni



Place Laborde



La Mairie



Rue du Moulin-Blanchard



L'église
(vue depuis "Les Roses de Fontenay")



Chemin Renaudin



Place de l'église



Chemin des Sorrières



79 rue Boucicaut



Rue des Buffets



Rue Boucicaut



L'établissement Sainte-Barbe



Le cimetière



41 rue Boucicaut



Rue de Bellevue



Remerciements

Un grand merci à David l'archiviste de la ville, à Cyril le gardien du cimetière et à Claire la fleuriste des "Roses de Fontenay", pour m'avoir gentiment autorisé à leur faire jouer un rôle dans le déroulement du récit.

Et un grand merci supplémentaire à David qui m'a abreuvé de tout son savoir sur le passé fontenaisien et qui m'a fourni avec patience l'essentiel des photographies et des documents d'archives qui m'ont permis de dresser un décor plausible à ce roman, ainsi que d'en illustrer quelques pages.

Du même auteur :

Romans

L'illusionniste – (2014)

Manipulation – (2015)

Le Bruit du Silence – (2015)

La Roue du Destin – (2016)

Les Pigeons sont Éternels – (2016)

Les Poussières du Néant – (2022)

Incohérence – (2025)

Récits autobiographiques

Nordkaap – (2014)

Courts-Métrages – (2019)

Falbala – (2021)

Un P'tit Coup d'œil dans le Rétro – (2024)

Essais

Existons-nous vraiment ? – (2018)

Le Machiavélisme de l'Univers – (2019)

Nouvelles

Et si c'était... vrai ? – (2016)

Livre audio

Le Magicien et la Machine du Diable – (2022)

Roman traduit en anglais

The illusionist – (2022)

Ces ouvrages sont disponibles en divers formats sur :
www.denamps.com/livres-denamps.php
et www.amazon.fr

Contact : gerard@denamps.com